









LA FRANCE

EN

1829 ET 1830.

La France connaît ses droits
et sait comment elle doit les
défendre.

LAFAYETTE.

LA FRANCE

EN

1829 ET 1830;

PAR

LADY MORGAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M^{LE} A. SOBRY,

TRADUCTEUR DE L'ITALIS DE LADY MORGAN, ET AUTRES OUVRAGES.

TOME SECOND.

Bruxelles,

J. P. MELINE, LIBRAIRE,

RUE DE LA MONTAGNE.

1831.



LA FRANCE

EN

1829 ET 1830.

PHILOSOPHIE EN FRANCE.

A l'époque où nous visitâmes la France pour la première fois, elle était encore sous l'influence de l'excitation révolutionnaire, préoccupée de certaines idées dominantes que la lutte récente avait réveillées. Les accusateurs et les défenseurs de la révolution

s'obstinaient chacun de son côté à considérer tout ce qui avait rapport à cet événement sous un seul point de vue, soit comme purement mauvais, soit comme purement bon. Les deux opinions étaient face à face; aucun intermédiaire modérateur, soit philosophique, soit religieux, soit politique, ne se plaçait entre elles.

La philosophie de cette époque était encore celle qu'avaient laissée les écrivains qui précédèrent la révolution; car, bien que Napoléon, poussé par l'instinct naturel aux despotes, eût tâché de décrier et de tourner en ridicule toute recherche générale ou abstraite, et eût interrompu l'éducation de la génération naissante par ses demandes de conscriptions anticipées, la tradition restait encore des opinions qui avaient dernièrement prédominé; et si elles n'étaient pas embrassées avec pleine connaissance de cause, elles étaient adoptées par préjugé et soutenues sans admettre le moindre doute. Les doctrines de Locke, de Condillac, de Cabanis, de Tracy, quoique moins généralement

étudiées qu'elles ne l'avaient été, régnaient cependant encore, comme articles de foi nationale¹. Les personnes les plus âgées avaient été élevées dans leurs principes, et les plus jeunes les recevaient sans examen de leurs aînés. Si quelqu'un eût osé proposer de soumettre les choses à un témoignage différent de celui des sens, on lui aurait ri au nez, comme à un ignorant, ou bien on l'eût repoussé comme un charlatan.

Le changement opéré depuis ce temps dans l'opinion publique est instructif et remarquable. La société, divisée en catégories par la restauration, s'est subdivisée d'elle-même en sectes et en coteries. La stupeur dans laquelle la volonté toute-puissante de Napoléon avait jeté la nation s'était dissipée instantanément par sa chute, et tous les désirs, toutes les ambitions qu'elle avait com-

¹ Napoléon défigura et mutila le plan admirable des écoles normales, et supprima la classe de l'Institut, dite des sciences morales et politiques, dont la culture était incompatible avec le système de gouvernement qu'il voulait suivre.

primés avaient repris leur activité naturelle. La soif d'instruction de tous genres devint universelle, soit pour l'amour pur de la science, soit comme préliminaire essentiel pour obtenir des garanties à la liberté. Les jeunes gens surtout se livrèrent à l'étude des sciences morales, dans le but de reconnaître et d'assurer leurs droits, et la sainte-alliance les empêchant de donner à leurs vœux un plein effet, ils se rejetèrent sur la philosophie spéculative, comme une arène dans laquelle ils pouvaient combattre efficacement et sûrement l'absolutisme.

Mais la nation n'avait pas été seule active et alerte. Les diverses parties de l'aristocratie, la cour et les prêtres, avaient aussi leurs intérêts à défendre. La recherche de la vérité avait donc été soumise par les factions à la propagation de l'esprit de parti; et un nombre infini de compromis entre les deux principes extrêmes du droit divin et de la souveraineté du peuple, entre la liberté absolue de conscience et les restrictions papales, entre le scepticisme complet et la foi implicite,

avaient été mis en avant pour distraire le public, pervertir son jugement.

Au milieu de ce mélange de faiblesse et de mauvaise foi de la part du gouvernement, de division et d'hésitation de la part de certaines classes du peuple ¹, plusieurs théories se sont développées, plusieurs fractions d'opinion ont pris une consistance et une importance momentanées. Les demi-vues en philosophie et les demi-mesures en politique furent adoptées, par nécessité ou par convenance. Le quasi-vrai, la plausibilité partielle eurent cours aux dépens des idées simples et complètes. Pendant les cinq dernières années, et surtout depuis le renversement du ministère déplorable, ce chaos de l'esprit a commencé à se débrouiller, à laisser apercevoir quelque apparence d'ordre. Mais la nouvelle création est encore dans l'enfance, et ses combinaisons telles, que les monstres fabuleux engendrés par le limon du Nil, sont encore

¹ Les auteurs, les législateurs, les professeurs, les aspirans aux places, les philosophes spéculatifs.

défectueux et gigantesques dans leurs proportions. Tout a été remis en question : religion, morale, politique, philosophie et littérature; et à travers un désir général de liberté pratique, une tendance marquée au républicanisme, dans la partie la plus jeune de la société, les véritables bases des raisonnemens théoriques restent encore indécises et flottantes. Diverses sectes d'économie politique, les deux factions romantique et classique, en littérature, — les innombrables subdivisions des partis politiques, royalistes, jésuites, républicains, constitutionnels et doctrinaires, montrent que l'on est dans une époque de transition, où l'opinion est en suspens et la manière de penser sur toutes les grandes questions provisoire et temporaire.

Les opinions philosophiques aujourd'hui dominantes se divisent en trois systèmes, ou sectes, les physiologistes, les théologiens et les éclectiques. Les doctrines des premiers sont fondées sur l'application de la méthode de Bacon à l'investigation de l'esprit. Les écrits

de Locke et de Condillac commencèrent à bannir les argumens à *priori* des sciences morales; et Cabanis, en développant les relations entre le cerveau et les autres viscères, dans la production des pensées et des volontés, a fondé sur des bases solides une théorie des phénomènes intellectuels, de laquelle toute hypothèse gratuite est sévèrement rejetée. En laissant à part la considération des premières causes (comme étant au-delà de la portée de l'expérience), les philosophes physiologistes bornent leurs recherches aux phénomènes de l'esprit. Ils ont trouvé qu'ils dépendaient des conditions physiques des organes par lesquels ils sont manifestés; et ils n'ont pas hésité à faire de la structure de l'homme la base de leurs spéculations sur sa nature morale. Toute sensation, disent-ils, tout désir distinct est un phénomène qui a son origine dans des causes physiques, et qui dérive des lois de la force vivante commune à toute la machine. Pour entendre ces causes, la structure animale doit donc être analysée et ses modes d'action déterminés. Tout

ce qu'on peut découvrir de cette manière se range parmi les faits certains qui constituent les connaissances réelles. Tout ce qui échappe à ce mode d'investigation doit être regardé comme inconnu et impossible à connaître. Les plus ingénieuses explications, les hypothèses les plus plausibles, n'étant jamais que des *lumières trompeuses*, des principes incapables de conduire à des conséquences utiles.

Suivant les physiologistes, toutes les idées se rapportent à la sensation, et sans la sensation il n'y aurait point de conscience. Il n'existe rien en nous de semblable à la conscience abstraite de l'existence, indépendante des impressions; mais nous avons la conscience que nous existons de quelque manière définie, bien ou mal portans; heureux ou malheureux, vigoureux ou faibles, languissans ou actifs, mais toujours sous quelque forme spécifique, dans quelques circonstances déterminées, ou sous l'influence de quelque mode d'affection intérieure. La conscience est donc la perception de l'être phy-

siologique complexe avec ses accidens présens, et non cette abstraction que quelques philosophes français appellent le *moi*.

Par rapport à la nature de la vérité, la plus grande certitude que nous possédions concerne la réalité de notre être et la réalité de nos sensations; après celle-ci vient la réalité du monde extérieur, quoique son évidence soit peut-être inférieure à quelque degré.

La connaissance du monde extérieur se borne aux phénomènes; nous ne pouvons rien savoir des premières causes, car ayant été avant les phénomènes, elles ne peuvent être expliquées par eux, et nous n'avons aucun autre moyen de les connaître autrement. La démonstration consiste à suivre une idée jusqu'à la sensation d'où elle a pris son origine. La vérité consiste soit dans la conformité d'une idée avec sa sensation originelle, soit dans la conformité du langage avec lui-même et avec les idées dont il est le signe. Exiger des preuves de la réalité de nos sensations serait donc une absurdité. Les sens d'un individu bien organisé, agissant dans

l'état sain , ne le trompent jamais. Un corps angulaire en tournant rapidement peut paraître rond ; ce n'est pas une erreur des sens. Nous voyons le corps comme nous devons le voir , d'après les lois qui gouvernent l'action de la rétine ; mais l'inférence de sa rondeur est une induction erronée , fondée sur une supposition d'analogie imparfaite et précipitée.

L'induction consiste purement en une association d'idées. Quand un phénomène inconnu se présente avec quelque ressemblance à un autre phénomène connu , tous les attributs de ce dernier , qui se trouvent liés avec les points de ressemblance , sont mentalement attachés au premier , sans aucune autre recherche. Une loi primitive de notre organisation conduit constamment à ce résultat. Par exemple , nous sentons en nous-mêmes la volonté et le pouvoir de produire certains changemens sur les objets extérieurs ; et nous trouvons que ces changemens ne peuvent avoir lieu que sous l'influence de ce pouvoir. Nous exprimons cette idée en disant que nous

sommes la cause des changemens, et qu'ils sont des effets de nos volontés. Quand nous apercevons d'autres changemens avoir lieu dans la nature, sans notre interférence, mais avec une semblable uniformité de circonstances, nous sommes conduits, par association, à inférer la présence d'une force analogue à notre volonté qui serait la cause de tels changemens. De là est née d'abord la mythologie, ensuite la doctrine des causes premières.

Comme nos connaissances sont renfermées dans les limites de la sensation, il n'est pas impossible qu'il existe des entités que nous ne pouvons connaître, simplement parce qu'elles ne sont pas capables d'exciter des sensations. L'induction nous amène souvent à supposer l'action de ces êtres inconnus comme cause des phénomènes que nous ne comprenons point. Ces agens sont des objets de foi, mais non de connaissance. On ne peut tirer aucune conclusion philosophique d'après eux, ni s'en servir comme indications sûres pour découvrir une vérité ultérieure.

Une erreur de raisonnement analogue donne lieu aux deux systèmes des idéalistes et des matérialistes, qui à leur tour ont produit le scepticisme. A l'égard des parties hypothétiques de ces systèmes, les physiologistes ne prononcent rien; ils savent qu'ils n'ont et ne peuvent avoir aucunes connaissances certaines sur ces matières; ils ne cherchent point à sortir d'une ignorance inévitable, et qui n'intéresse en rien leur bien-être, et se dispensent de se torturer l'esprit par de vaines et inutiles conjectures.

La modestie et la simplicité du système physiologique, jointes à l'identité de sa méthode avec celle qui a jeté tant de lumières sur les sciences naturelles, et qui donne à la métaphysique la certitude d'une science physique, l'a rendu avec raison très-populaire en France¹. Mais il existe en tous pays

¹ La philosophie physiologique est encore, je pense, la doctrine prédominante en France. Son chef actuel est le célèbre Broussais, le penseur le plus original des modernes pathologistes, et de plus très-

des esprits ardens , imaginatifs , tourmentés du désir insatiable de pénétrer les mystères de la nature et de l'ame , et qui , d'après les idées élevées qu'ils se font de la dignité de l'homme , supposent que rien ne peut rester caché à son investigation. Les personnes ainsi disposées , quand elles sont arrêtées dans leur course par les bornes de la vérité démontrée , s'enfoncent sans hésiter dans un monde de conjectures et vont raisonnant d'hypothèse en hypothèse jusqu'à ce qu'elles aient prouvé , du moins à leur propre satisfaction , tout ce dont ils ont besoin pour leurs systèmes. Cette disposition est en elle-même une maladie. Dans un état sain de l'esprit , les facultés de raisonnement et d'imagination sont en un juste équilibre , qui seul conduit à la vérité. Mais il est des têtes organisées de telle sorte que l'imagination prend chez elles un empire décisif à l'exclusion du jugement. Il est peu d'hommes dans lesquels la balance de ces

habile métaphysicien. Voyez son ouvrage *de l'Irritation et de la Folie*.

facultés se trouve parfaite ; et , suivant que l'une ou l'autre prédomine , ils s'attachent à des doctrines soit philosophiques , soit conjecturales ; car , abstraction faite de l'influence de la mode , la philosophie tient le plus souvent au caractère individuel.

Deux sectes violemment opposées , mais en effet très-rapprochées en principes , se partagent la philosophie imaginative de Paris , et sous leurs drapeaux et sous celui de la métaphysique physiologique se range toute la jeunesse de France. L'une est l'école théologique , l'autre l'école éclectique.

A l'égard de la secte théologique , ce serait peut-être s'avancer beaucoup que de dire que ses disciples ont été conduits , par une vue philosophique des questions , à se jeter dans les bras de la foi. En adoptant le dogme de la tendance décevante des sensations , et de la faiblesse de la raison humaine , ils ne trouvent d'autre base de certitude que dans ce qui est universellement reçu , c'est-à-dire les traditions de l'autorité. A la tête de cette école sont De Maistre , dont les écrits ont eu

une certaine vogue dans les salons ; La Menais, célèbre par un ouvrage remarquable sur *l'indifférence en matière de religion*, grand prôneur de la puissance papale ; et le baron d'Eckstein, Allemand, éditeur du journal *le Catholique*. A cette secte appartenait aussi un petit parti d'économistes politiques, nommé les *producteurs*, qui adhèrent à l'autorité comme témoignage de la vérité, quoiqu'ils ne conviennent point que le pape soit le dépositaire de cette autorité. L'apôtre des producteurs était M. de Saint-Simon, qui, avec des talens distingués, s'était perdu dans l'opinion par ses vices. Dissipateur, par conséquent souvent dans la détresse, l'on raconte de lui, entre autres folies, qu'il se rendit une fois chez madame de Staël, à Copet, pour se proposer comme le père d'un enfant dont il la suppliait d'être la mère. « Vous êtes, » lui dit-il, « la première femme de votre siècle, et j'en suis le plus grand philosophe ; un enfant de nous sera nécessairement une créature merveilleuse, etc. » A la mort de cet homme, ses

extravagances furent oubliées, et ses rêveries devinrent des révélations. « Moïse, » à ce que disent très-irrévérencieusement ses sectateurs, « Moïse a été l'apôtre de la force, Jésus celui de la persuasion, Saint-Simon celui de la conviction de sentiment. »

Les producteurs se composaient dans l'origine d'un groupe de jeunes gens qui s'étaient d'abord réunis pour commencer une active opposition politique à la restauration ; mais se voyant désappointés dans leur plan, ils se tournèrent vers les recherches spéculatives. Leur utopie politique est un gouvernement confié à la supériorité intellectuelle ; leur système religieux est un panthéisme, mais un panthéisme très-différent de celui de Spinoza. Ils ne croient point à l'esprit séparé de la matière, ni à la matière séparée de l'esprit : la division de ces entités est, suivant eux, une pure abstraction. Dieu est l'univers doué d'intelligence et de conscience. L'homme est une partie de cet univers, vivant en même temps et par sa vitalité individuelle, et par celle de l'univers dans lequel il est compris.

Leur croyance à la mission du Christ est une conséquence de leur notion, que toute vérité est une révélation divin^é. Le Christ, disent-ils, a dit le premier aux hommes de s'aimer les uns les autres. Il leur enseigna le premier la doctrine des récompenses et des châtimens futurs, et ébaucha ainsi le plan d'une société universelle ou confraternité de tous les êtres humains : c'était là une révélation. Ils reconnaissent en Dieu comme dans l'homme une trinité, composée d'une faculté d'intelligence, une faculté d'action, une faculté d'amour ; sympathie, connaissance, action, ou bien amour, science, et industrie. Leur système politique se rapproche un peu de celui de M. Owen : ils proposent la suppression de la propriété héréditaire et la conversion du gouvernement en une banque, à laquelle on accorderait le pouvoir de distribuer des capitaux à chaque individu suivant les moyens qu'il aurait de les employer. Ils ne demandent cependant pas la communauté de biens, ce qui, eu égard aux diverses capacités et in-



dustries de chacun en particulier , serait une injustice.

L'exposé succinct et incomplet de cette doctrine suffira cependant pour montrer que ses suivans ne peuvent être nombreux. Ses principes sont trop crus et trop incohérens pour convenir soit à des esprits cultivés , soit à des partisans de la routine pure. En résumé , si toutes les sectes et subdivisions du système théologique étaient mises ensemble , leur nombre serait encore fort petit. Leur dogme fondamental de la validité de l'autorité comme preuve de la vérité , répugne tellement à l'expérience de l'homme et à l'histoire de la science , qu'il ne pourra jamais se répandre dans un pays tel que la France , même quand son alliance avec les abus du catholicisme ne le rendrait pas odieux et suspect.

La philosophie éclectique a obtenu au contraire une vogue momentanée , et peut se vanter de nombreux disciples , spécialement parmi les étudiants. Cousin , Villemain et Guizot , avec les principaux rédacteurs du

Globe, tous distingués par l'érudition, l'éloquence et des talens imposans, sont à la tête de la secte et contribuent puissamment à la propagation de ses doctrines. Toutefois ces doctrines, telles qu'elles semblent être, d'après les enseignemens de leurs professeurs, ont éprouvé quelques variations; elles flottent maintenant entre le mysticisme de Kant et les *pétitions de principes*, un peu plus plausibles, de l'école écossaise. Cousin, le grand hérésiarque de la secte, a, m'a-t-on dit, quelque peu rabattu de l'admiration de la philosophie allemande qu'il avait rapportée de son premier voyage dans le Nord¹, et l'on ne parle plus autant de

¹ Cette philosophie a été critiquée fort plaisamment dans *le Voile bleu*, petite pièce des Variétés extrêmement amusante. Le discours suivant est une parodie des globistes.

« Je vais combattre ici effrontément le matérialisme et le scepticisme, d'où découlent à grands flots l'idéalisme et le mysticisme, le sensualisme et l'éclectisme inscrits dans les annales de la création; et je dirai à l'honorable collègue : Es-tu philosophe ?

« l'obscurité qui jette de la lumière sur les profondeurs de la nature. » Toutefois l'éclectisme, en dépit de son nom, est essentiellement un platonisme pur ; et ses argumens sont conduits d'après les méthodes à *posteriori* des anciens. En prononçant dogmatiquement sur la nature de l'esprit, les éclectiques supposent l'immatérialité de sa substance et son exemption des lois de la matière. En prenant la conscience, ou la vue de ce qui se passe dans leur esprit, pour base de toute certitude, ils font de la raison un principe indépendant et élémentaire, un oracle duquel on ne peut appeler quels que soient ses résultats contradictoires. « La raison, » disent-ils, « est ce qui met l'homme en relation avec l'absolu ¹. C'est une émana-

Sais-tu que nous avons en philosophie le moi et le non moi ? Connais-tu ton toi, toi ? Le châtelain n'a eu qu'une fille parce qu'il n'avait qu'une idée. As-tu l'idée de l'un et du multiple, du fini et de l'infini, de l'être et du paraître, de la substance et du phénomène, du nécessaire et du contingent, etc., etc... ? »

¹ L'absolu avait pris possession des imaginations

tion de Dieu qui est lui-même l'absolu. » Le moi (substance tout-à-fait indépendante du sujet visible et tangible) est doué de la fa-

de tout Paris, quand un singulier procès jeta sur lui un ridicule qui désenchantait la plupart de ses adeptes. Un certain Hoiniwronsky, ou quelque nom semblable, avait vendu tous les secrets qu'il prétendait avoir en morale et en physique à un amateur de philosophie, pour une très-grosse somme. La dupe paya le prix convenu et se retira avec le charlatan pendant trois ans dans une campagne, pour se rendre maître de tout le savoir dont le dernier pouvait disposer. A la fin de ce terme convenu, l'écolier fut très-mécontent de trouver que, sans égard à la bonne foi et au marché convenu, son instituteur ne l'avait pas mis en possession de l'absolu : or il voulait absolument avoir l'absolu ; et il cita son marchand de philosophie devant les tribunaux, pour le forcer de lui livrer cet article promis et payé, offrant même de doubler le prix, s'il était nécessaire. Il avoua, quand il fut interrogé, qu'il avait reçu la valeur de son argent sur tout autre point, excepté sur l'absolu, qui lui avait été frauduleusement soustrait, pour quelle cause il s'adressait à la cour afin d'obtenir justice. Mais que pouvaient faire les juges ? Ils ne pouvaient forcer le défendeur à faire comprendre au plaignant

culté de percevoir, de vouloir et de comprendre. Il est mis en rapport avec le monde visible par le moyen des sens, et avec le monde invisible par la raison. La raison confère tout ce qui n'est pas fourni par l'expérience ; les principes, les lois et des personnes et des choses, et la suprême loi. Les lois, étant nécessaires et universelles, ne peuvent dériver de ce qui est personnel et contingent. Les lois sont absolues, donc la raison est absolue, puisqu'elle n'appartient ni à l'espace ni au temps. Elle paraît individuelle à l'homme tant qu'elle maintient son impersonnalité. »

Ces propositions, qui sont ou des demandes évidentes sur la question même, ou des assertions purement gratuites, ou des phrases dénuées de tout sens précis et intelligible, conduisent à inférer que le visible et l'invisible pourraient avoir chacun leur logique à

l'absolu ; ils ne l'entendaient pas eux-mêmes. Ainsi donc, le plaignant fut condamné à payer les frais du procès, et à aller chercher ailleurs l'absolu, s'il n'était point déjà dégoûté de l'enquête.

part; et que plus les sujets seraient éloignés de l'évidence des sens, moins ils seraient astreints aux règles d'une rigoureuse dialectique. Retiré dans le silence et l'*obscurité* de son cabinet, l'éclectique affirme que pour étudier la métaphysique il faut seulement « se recueillir, fermer les yeux et s'écouter penser. » « Affectant, » dit Broussais dans son admirable exposition des erreurs et des faibles argumens des kanto-platoniciens, « le plus grand mépris pour la matière, ils n'ont d'attention que pour les forces qui l'animent, et croient par là se placer fort au-dessus des observateurs des faits. L'homme à imagination crédule d'abord, mais surtout orgueilleux, ne peut supporter l'idée d'ignorer; il passe du soupçon vague à la conviction la plus entière; il fait plus, il se hâte de réaliser l'induction; il la personnifie, il la fait agir comme un être animé, comme un homme en un mot; puis il bâtit un roman dont cette induction, devenue force palpable, est le héros, et s'indigne contre celui qui lui refuse son hommage.

» Ce style figuré sied à merveille dans les peintures et dans les fictions qui sont du ressort de la poésie; c'est un style d'idylle, d'épopée même si l'on veut; mais ce ne devrait pas être le style de la philosophie : il ne lui va nullement; l'expérience en a été faite assez souvent depuis Platon. Aussi les jeunes élèves ne peuvent-ils d'abord y rien comprendre; ils se regardent avec étonnement et s'accusent en secret d'un défaut d'intelligence. Toutefois, à force d'écouter ou de lire, il en est qui parviennent à se figurer les êtres fantastiques que ce style représente.¹ »

A cette poésie et à l'ignorance dans laquelle le système guerroyant de Napoléon avait tenu long-temps la jeunesse française, la vogue du système éclectique peut être attribuée; cette doctrine est néanmoins spécialement adaptée aux dispositions ardentes, impétueuses, du jeune âge. Le sentiment de

¹ Broussais. *De l'Irritation et de la Folie*, préface, pages 19, 23, 24.

vitalité est alors si intense que tout ce qui promet d'étendre les bornes de l'existence, soit en durée, soit en compréhension, est accueilli avec transport. Tout ce qui s'adresse à l'imagination et plonge l'auditeur dans un monde de vagues rêveries, lui fait une impression bien plus forte qu'il ne pourrait la recevoir d'un appel calme et froid à l'analyse et à l'expérience. C'est là une puissante séduction pour ceux qui, ayant la conscience de hautes facultés en eux-mêmes, sont en-vieux de se proposer au public comme maîtres et guides. Quand on démontre des faits on n'a point l'occasion de se démontrer soi-même, on ne peut attirer autour de sa chaire la masse la plus grande des disciples, ceux qui ne raisonnent point, ceux qui, en répétant un jargon, s'élèvent à leurs propres yeux, ceux dont les acclamations contribuent si largement à la popularité.

Une autre grande cause du succès de cette philosophie est sa nouveauté ; car le souvenir de Platon était presque éteint en France quand elle y parut, et les doctrines de Kant

y étaient peu connues. La génération qui a crû depuis la révolution , nourrit un dédain très-marqué pour ses prédécesseurs immédiats , qui ont consenti à ramper sous le joug de fer de Napoléon. Émerveillés de leurs propres succès dans les sciences et les lettres , les jeunes gens ne pouvaient manquer de s'apercevoir de l'ignorance de leurs aînés militaires, et ils regardent avec une présomptueuse pitié tout ce qui n'est pas de leur temps. Ce sentiment a été encore exalté par la disposition de la Charte qui exclut de la Chambre des Députés les hommes au-dessous de quarante ans , et qui a fomenté une sorte de jalousie entre les exclus et les privilégiés. Les disputes sur le romantisme qui ont lieu en général entre les jeunes et les vieux , n'ont pas peu contribué à entretenir cette division dans la société.

Une autre cause favorable à toute philosophie nouvelle , était le faux jour sous lequel on voyait en général la doctrine physiologique que l'on confondait avec l'athéisme dogmatique de l'école d'Holbach. Le désir

d'immortalité est inhérent à l'instinct de conservation de soi-même, premier mobile de la machine morale; et même les plus déterminés ennemis des révélations religieuses, étaient choqués du *sang-froid* des matérialistes dogmatiques et se détournaient avec horreur du néant, dernier terme de ce système. Les physiologistes, il est vrai, n'affirment rien concernant la première cause des phénomènes vivans; mais ils sont au moins aussi éloignés de nier l'existence d'une essence immortelle, qui ne serait pas nécessairement liée à l'organisation. Ils disent seulement que nous ne pouvons connaître cette essence aussi précisément, aussi positivement que nous connaissons un fait chimique ou mécanique; et c'est en fixant ainsi la ligne qui sépare le domaine de la science de celui de la foi, qu'ils ont donné lieu à de fausses interprétations, qu'ils se sont d'ailleurs assez peu empressés de détruire. Dans l'espoir flatteur d'obtenir la démonstration de ce qui ne peut strictement être démontré, et de donner à la foi théologique une certitude mathématique,

on a écouté les promesses séduisantes de l'idéalisme avec une tendre crédulité ; et l'antithèse constante que présentait d'un côté un système élevé , ennoblissant , étendu , de l'autre une doctrine étroite , circonscrite , avilissante , fit naître un préjugé au lieu de provoquer un examen.

Séduits par ces causes , les partisans de l'éclectisme ne voient point combien ses dogmes sont identiques avec ceux des théologiens , dont ils affectent de dédaigner les talens , et dont ils rejettent les prétentions avec indignation. Ils ne s'aperçoivent point que les rêveries obtenues par une exclusion forcée des impressions des sens , sont alliées de bien près aux illusions du délire ; et que les *confessions d'un mangeur d'opium* pourraient leur faire connaître une philosophie à peine plus transcendante que celle qu'ils professent.

L'activité des chefs de la secte lui a donné dans la société une prééminence qui surpasse son poids réel ; car , bien que ses suivans soient nombreux , elle est loin d'être univer-

sellement dominante , et chaque jour elle perd un peu de son éclat et de son attrait. Toutefois sa vogue temporaire ne doit pas être considérée comme un pas rétrograde de l'esprit humain , ou comme un pur et simple inconvénient. C'est un événement nécessaire dans la grande série des conséquences de la restauration ; et les talens extraordinaires qu'il a mis en exercice , ont favorisé le mouvement intellectuel que les temps exigeaient. Toute discussion est bonne en soi ; elle sert de pierre de touche à la vérité , elle empêche l'indifférence , elle ébranle la puissance toujours croissante de l'autorité. Quelques faussetés que l'on puisse trouver dans les doctrines , elles disparaîtront , comme elles l'ont déjà fait en Allemagne , devant le zèle pour la solide instruction. Mais l'impulsion donnée à l'opinion restera ; elle appellera la philosophie à de plus importantes investigations , et contribuera à la propagation , à la consolidation des sciences irréfragables.

SCULPTURE FRANÇAISE.

UN des premiers objets qui m'ont frappée parmi les nouveautés physiques de Paris, était le pont de Louis XVI. Jusqu'à l'année 1787, la seule communication qui existât pour les voitures entre les faubourgs Saint-Honoré et Saint-Germain, était le Pont-Royal.

On passait en bateaux d'une rive de la Seine à l'autre dans l'endroit même où le beau pont de Louis XVI forme une si noble avenue pour la Chambre des Députés. Le coup d'œil offert de ce point est peut-être le plus beau que puisse présenter un intérieur de ville. Le pont lui-même, en dépit de tous les défauts que les connaisseurs en architecture lui reprochaient, m'avait toujours paru, dans mon ignorante admiration, un ouvrage superbe et complet, qui faisait honneur au goût et à l'invention de Perronnet. Toutefois, il semble que je m'étais méprise dans ce jugement, car les piédestaux carrés qui coupaient de loin en loin la balustrade, quand je le traversais journellement en 1820, étaient destinés à porter des statues que je trouvai, à ma grande surprise, élevées en 1829.

Ces statues de marbre blanc ont douze pieds de haut, et toutes sont exécutées avec plus ou moins de cette nouveauté de conception qui distingue l'époque actuelle en France. La figure qui attira d'abord mon

attention fut celle du prince de Condé. Elle contredisait toutes mes idées de l'art, n'ayant point ce repos qui caractérise la sculpture antique. Dans cette belle statue on ne voyait point ce calme sublime, cette immobilité monumentale, cette expression de solennité contagieuse, qui oblige à marcher sur la pointe des pieds et à retenir son haleine en parcourant les salles du Vatican, comme si les créatures divines que l'on y voit représentées, étaient là dans leur réelle et silencieuse déité, pour inspirer la vénération et commander l'adoration. Mais l'on y trouvait un mérite opposé et peut-être égal, la passion humaine, vivante, agissante, communicative. Le piédestal paraît trembler sous la pression de l'être animé d'indignation qu'il supporte. Le sculpteur a représenté le grand Condé au moment où il jette son bâton de commandement dans les rangs ennemis à Fribourg. Sa main droite saisit son épée; tandis que l'autre semble faire un défi menaçant à un ennemi qu'il dédaigne. L'attitude est dramatique, comme doit l'être celle

de la passion. Les traits et la physionomie s'accordent avec la description contemporaine faite par Bossuet, de ce « *foudre de guerre*. » Ils montrent, ce *coup d'œil admirable*, cette volonté impérieuse et quelquefois violente qui le distinguaient surtout dans l'action. Tout ce qu'il y avait de bon ou de mauvais, de grand ou de dangereux dans ce guerrier intrépide, remuant, sans frein, est pleinement exposé ¹. Le visage fait portrait, et le jeu des muscles, la colère qui agite les traits sont des indications morales que la sculpture biographique n'avait jamais aussi bien exprimées. Le costume du temps si chargé d'ornemens, est un solécisme d'après toutes les idées reçues dans le plus classique des arts ; mais il y règne un mouvement qui correspond à celui de la figure et empêche qu'elle ne paraisse lourde. On dirait qu'un coup de vent soufflant de la Seine, agite les plumes et fait flotter l'écharpe de soie. Il y a

¹ On dit qu'une femme du peuple, en voyant cette figure, s'est écriée : *Ma fine, c'est comme un orage !*

une hardiesse dans cette conception originale qui n'est pas exempte de danger : car les lignes tendues et fortement accusées, de la passion dans la nature, paraissent moins pénibles parce qu'elles sont passagères. L'œil ne les contemple jamais assez long-temps pour que leur effet moral se perde dans leur effet matériel. Mais dans les arts, surtout dans la sculpture, où les formes ne sont point mêlées de couleurs, les conformations angulaires et cassantes des gestes passionnés étant permanentes, excitent par sympathie, chez le spectateur, un sentiment de peine tel que l'acteur lui-même pourrait l'éprouver en conservant long-temps cette attitude gênée. Les anciens ont évité cette difficulté, qui ne peut être vaincue que par les plus grands efforts de l'art; et je craignais presque d'exprimer l'admiration que je sentais pour cet ouvrage, de peur d'avoir tort suivant les règles tout en ayant raison suivant mes impressions. Dans les figures de Duguesclin et du cardinal de Richelieu ¹, une pose

¹ Par MM. Bridan, et Ramey père.

plus tranquille et des draperies plus régulières, approchent davantage des modèles grecs; mais dans la statue de cet illustre marin, Duquesne, le vainqueur de la flotte espagnole (1639), dans celle du brave Duguay-Trouin, au moment où il commande l'attaque de Rio-Janeiro (1711), et dans la figure animée de Tourville, on retrouve le génie de la sculpture romantique ¹. Toutes ces statues sont pleines de mouvement et vêtues des habits de leur temps. Colbert, Sully, Suger et Bayard ², dans le rapport de la pose et des draperies, tiennent le milieu entre la sévérité des anciens et les innovations de l'école moderne; et Suffren et Turenne ³, rappellent plutôt les premiers essais de la statuaire française à la renaissance des arts. Telle fut du moins l'impression que fit sur moi cette population inattendue sur le véritable Pont-Neuf. Je me reconnais incapable

¹ Par MM. Rognier, Dupasquier et Marin.

² Par MM. Espercieux, Mihomme, Stouff et Montoni.

³ Par MM. Lesueur et Gois.

de détailler les mérites relatifs de ces ouvrages, et en risquant même ces remarques générales, je donne plutôt le sentiment d'une personne peu susceptible d'apprécier les beautés techniques, qu'un jugement de connaisseur. Considéré dans son *ensemble*, l'effet de cet embellissement n'est point agréable. Les figures sont trop près des yeux ; et par rapport au pont elles sont trop gigantesques. Ce défaut est universellement senti, et je crois que l'on doit transporter ces statues le long de l'avenue des Champs-Élysées, où elles paraîtront plus à l'aise que dans l'étroit défilé qu'elles encombrement maintenant.

La statue de Condé fut la première qui attira mes regards et s'empara de mon imagination ; et le genre d'admiration qu'elle m'inspira, était de nature à éveiller en moi le vif désir de connaître son auteur, dont je sus que le nom était David, nom depuis long-temps célèbre dans les arts. Il arriva que le soir même du jour où j'avais vu ces nouvelles statues, j'allai à la soirée du mercredi du baron Gérard ; et parmi les saluta-

tions des anciens amis et connaissances , et les présentations , je remarquai un jeune homme qui me regardait si attentivement que je pensai qu'il pouvait bien être un des mille et un amis intimes que j'avais connus en France ou en Italie. Je me préparais donc à lui adresser un de ces discours banals , dans lesquels on fait de si fréquentes étourderies , en demandant à ceux qui n'ont plus de parents des nouvelles de leur père ou de leur mère , et aux divorcés , des nouvelles de leurs femmes ; mais Gérard vint à moi , et me dit : « Voilà un jeune homme de mes amis qui désire ardemment , d'abord vous être présenté , ensuite faire votre buste. »

Le buste ne me tentait guère ; mais je demandai le nom de cet ami. — « C'est David , » reprit Gérard , « un jeune sculpteur très-justement célèbre. Vous avez probablement vu son prince de Condé sur le pont de Louis XVI ? »

Tels sont les agréables accidens d'une vie errante. Nous rencontrons sur la surface du monde des individus des pays les plus éloi-

gnés, des sociétés les plus diverses, que nous avons long-temps désiré connaître et qui ont désiré nous connaître, non-seulement pour nos mérites respectifs, mais par l'effet des mots magiques, *vous me convenez ; je vous conviens*. Je savais que l'auteur de la statue de Condé devait être de mes gens (que l'on prenne la déclaration en épigramme ou en éloge), et dans les heures agréables que nous passâmes ensuite avec lui, soit dans son atelier de la rue de Fleurus, soit pendant que je posais pour ma médaille buste, dans notre hôtel, rue de Rivoli, soit dans les diverses sociétés où nous nous sommes trouvés avec lui, ma première impression a été pleinement justifiée, comme le sont en général les premières impressions.

Quoique David soit le sculpteur du romantisme par excellence, il a une si forte inclination pour mouler les profils de tous ceux qui amusent le public, ou lui-même, qu'il n'a sur ce point nul égard à la secte, encore moins à l'intérêt pécuniaire, et même (comme dans mon exemple), aux chances de renom-

mée durable. Il lui arrive un ordre d'un prince ou d'un ministre, d'un personnage puissant ou célèbre, on lui demande une séance au prix qu'il voudra fixer; mais David est tout entier à quelque ouvrage qui ne lui rapporte rien, mais auquel il travaille *con amore*. Il modèle peut-être le buste d'un Washington, d'un Lafayette, les traits élégans de Lamartine, le visage expressif de son ami Mérimée, ou la tête animée de ce véritable enfant de la zone torride, Dumas, il immortalise un sourire de la belle Delphine Gay, ou dessine la figure distinguée de madame Tastu, le profil antique de la divine Pasta, la grace française de mademoiselle Mars. La fortune l'attend chez les grands, à l'ombre du royal patronage; mais bon et simple artiste, il s'amuse à saisir la ressemblance des personnages célèbres, pour sa satisfaction particulière et pour le plaisir de cette jeune génération à laquelle il appartient; la grandeur, la royauté doivent attendre son loisir.

Un des plus beaux ouvrages de cet artiste,

celui auquel il doit le commencement d'une réputation bien méritée, est le monument de Bonchamp, pour l'église de Saint-Florent dans la Vendée. Bonchamp était un chef vendéen qui périt dans la guerre « plus que civile » qui désola sa province. Il est représenté sur un brancard, blessé mortellement. Le moment choisi est celui où il demande à ses soldats d'épargner la vie de cinq cents prisonniers républicains qu'ils se disposaient à fusiller, pour venger sa mort prochaine. On le voit se soulever avec peine, et son mouvement exprime tout le sublime d'une généreuse bonté de l'oubli de soi-même au dernier instant de la vie. Une gravure de ce monument m'a permis de juger à quel point son auteur avait réussi à donner à la pierre la vie de la peinture.

M. David a obtenu encore le suffrage public pour sa statue de Fénélon et trois bas-reliefs représentant des traits de sa vie : celui où l'on voit l'archevêque ramenant la vache égarée d'un paysan est admirable, par la vérité, la noble simplicité.

David a de plus exécuté le tombeau de Lefèvre avec deux victoires couronnant son buste, et deux trophées d'un goût très-pur; et un autre monument qui sont tous deux au cimetière de Mont-Louis. Sa statue de Racine, à la Ferté-Milon, représente, m'a-t-on dit, le génie de cet auteur plutôt que sa personne. Il est assis, occupé à écrire, à demi vêtu comme s'il venait de sortir de son lit, un manteau est jeté sur ses épaules; une de ses mains est placée sur son cœur et il paraît écouter ce qu'il lui dicte. Les parties découvertes sont très-admirées pour la perfection du modèle; et « rien, » dit un critique contemporain, « ne peut être plus beau, plus grand, plus poétique que la pensée et l'exécution de ce morceau. »

Mais l'ouvrage de David que j'ai le plus admiré, par sa grace parfaite, est une jeune Grecque sur la tombe de Botzaris. La jeune fille est nue, et couchée sur la pierre, la tête penchée sur l'épaule gauche. Sa main gauche, qui soutient une couronne, est posée sur la tombe, et la droite trace l'inscription.

Cette conception poétique où la Grèce s'élevant de son tombeau est figurée dans la personne de l'enfant, est exécutée avec un fini qui conserve toute la pureté des formes et la grace du dessin. C'est un présent de l'auteur au gouvernement grec, et il regarde l'acceptation de ce fruit de son talent par un peuple libre, comme la plus haute récompense qu'il puisse recevoir.

Je peux citer encore ses figures de la Justice et de l'Innocence, dans la cour du Louvre, et son bas-relief du Carrousel, comme très-estimés des artistes. David termine à présent le monument du général Foy, qu'il exécute gratis comme sa part de la souscription nationale. Le général est représenté à la tribune; et les sujets des quatre bas-reliefs qui décorent le monument, sont : ses Funérailles (où les personnages les plus célèbres qui y ont assisté font portrait); une bataille en Espagne; la Chambre des Députés; et deux figures allégoriques, la Guerre et l'Éloquence. Nous allons, accompagnés de l'artiste, voir ce noble monument, digne

de l'illustre citoyen auquel il est consacré. Un autre objet de notre visite au cimetière du père Lachaise , était le tombeau de Denon. Sa statue en bronze le surmonte : ses cendres reposent au-dessous. *Ses cendres !* — Ce fut le seul jour mélancolique de notre heureux séjour à Paris.

David travaille en ce moment à une statue de Talma pour le foyer du Théâtre-Français , à une Sainte-Cécile pour l'une des églises de Paris , et à trois grands bas-reliefs , tirés de l'histoire de Sainte-Geneviève , pour sa magnifique église. La prédilection de cet artiste pour copier le visage humain , l'a engagé à exécuter une infinité de bustes en marbre et en bronze , et beaucoup de médailles de personnes célèbres qui font de son atelier une des curiosités que l'on devrait voir à Paris , quand on n'y serait pas suffisamment attiré par le génie et l'amabilité du maître. Il a fait le buste de Visconti dans la bibliothèque de l'Institut ; un François I^{er} , au Havre (dont il a donné une copie en bronze à sa ville natale , Angers) ; un Henri II , à Boulogne ;

et il a fait présent à l'école de médecine de la figure d'*Ambroise Paré* avec la devise : « *Je panse et Dieu guérit.* » Il a également donné un buste de Lafayette aux États-Unis ; celui de Volney , à la bibliothèque de l'Institut ; celui de Lacépède à la ville d'Angers. Parmi ceux de ses ouvrages qui m'ont le plus frappée étaient les bustes de Cooper , le romancier américain ; de Jérémie Bentham , de Châteaubriand et de Casimir Delavigne. Dans le buste de Châteaubriand , beaucoup plus grand que nature et qui se termine brusquement au col , l'expression est aussi moralement gigantesque que ses dimensions sont physiquement grandes. Pendant qu'on y travaillait , l'éloquent modèle dictait son discours sur la liberté de la presse , et l'inspiration de l'écrivain avait passé au sculpteur qui l'avait transmise au marbre.

Le trait distinctif des ressemblances prises par David , est leur esprit. Ce n'est pas seulement un dessin matériel¹ , c'est l'âme de

¹ Si je choisisais un de mes portraits pour le lé-

l'original qui anime tous les contours du visage. Un portrait est la ressemblance d'un individu tel qu'il est vu par l'artiste ; cette ressemblance, avant de parvenir à sa toile, à sa pierre, a passé par son esprit ; et presque toujours elle prend dans ce passage quelque chose qui lui donne une qualité particulière souvent inexplicable, commune à toutes les têtes du même maître. Dans certains artistes, cette teinte particulière est la grandeur ; en d'autres c'est la grace, en d'autres la platitude, la vulgarité ; c'est quelquefois une qualité que l'on ne peut exprimer par le langage. Dans les têtes de M. David, l'addition commune à l'individualité des sujets est l'élévation, une expression de noblesse naturelle où la puissance intellectuelle se mêle à la franchise et à la candeur. Tous ses hommes sont des patriotes, toutes ses femmes des poètes ; et cela prouve chez l'artiste la

guer à ceux auxquels mon cœur s'intéresse le plus profondément, ce serait mon buste exécuté par M. David.

force et la vérité des sentimens que son ciseau reproduit aussi irrésistiblement.

MATINÉES A PARIS.

RIEN de plus délicieux, de plus instructif, de plus amusant que nos matinées à Paris. Nous suivions un cours de littérature, de sciences, d'arts, de politique, de philosophie et de modes, *tout en courant*, riant, raisonnant, médissant, étendus sur des so-

phas , ou roulant d'un monument public à l'autre , d'une collection particulière à un musée ; *assistant* , comme l'on dit en France , à des séances de sociétés pour la propagation des belles-lettres , de l'éducation , de l'agriculture , de l'industrie , de la religion , de la charité ; à des séances de l'Institut royal établi par l'autorité légale , et de la société philotechnique établie par sa propre autorité et composée d'*enfants des véritables bonnes lettres* , des deux sexes ; à des concerts d'amateurs dans lesquels Rossini ou Paër ne dédaignent point de faire leur partie. Cette espèce d'étude péripatétique , cet examen ambulant des objets , des lieux , des personnes , est la plus courte et la plus agréable méthode d'instruction. Mais un cours semblable ne peut se faire qu'à Paris ; il n'existe pas une capitale en Europe qui puisse en fournir les matériaux. Londres , affairé , préoccupé , ne songeant qu'à l'argent , n'offre rien de pareil ; point d'abstraction dans cette forme d'étude , tout est positif , palpable. A peine une hypothèse est-elle avancée , qu'on

peut mettre le doigt sur son commentaire, et soit que vous sortiez du logis, soit que vous y demeuriez, l'enseignement va toujours. En d'autres villes on peut apprendre, si l'on veut; mais à Paris on est forcé d'apprendre. Ainsi en courant le monde ou en restant chez moi, en travaillant ou en me laissant aller à la paresse, j'étais sûre d'ajouter à mon petit magasin de sciences sans le chercher, et en prenant simplement les jours comme ils venaient.

Il m'arriva de dire un jour chez le général Lafayette, que je resterais chez moi le lendemain matin pour M. David, qui devait faire mon portrait en médaille. Cet avertissement m'attira un cercle nombreux; quelques personnes vinrent par hasard, d'autres étaient invitées. Depuis midi jusqu'à quatre heures, mon petit salon ressembla à un congrès composé des représentans de toutes les vocations, des arts, des lettres, des sciences, *du bon ton* et de la philosophie, où, de même que dans les loges de l'Opéra de Milan, les allans et venans se succédaient, les étroites limites

de l'emplacement exigeant que les premiers venus fissent place aux derniers. Là était Pigault-Lebrun, le patriarche des romanciers révolutionnaires, dont l'esprit et l'originalité ne seront jamais hors de mode, quoi qu'il puisse arriver des formes sous lesquelles ils se sont montrés. Là était Mignet, l'historien de son siècle et l'homme de son siècle, candide, disant la vérité sans détour, sans crainte, donnant à ses narrations une évidence mathématique et une brièveté épigrammatique, dans un style qui est en lui-même une philosophie. Là était Mérimée, simple, naturel, animé comme ses délicieux petits drames. Le brillant Beile, dont les amusans voyages m'avaient fait désirer d'en connaître l'auteur, et dont la conversation est encore plus piquante que ses ouvrages; Dumas, auteur d'*Henri III*, l'un des plus heureux de ceux qui exploitent la riche et nouvelle mine du romantisme¹; et le spiri-

¹ M. Dumas a produit depuis, sa tragédie de *Christine*, composée d'après les principes de sa secte.

tuel et intéressant Robert Lefèvre , et Montrol qui dit autant de choses ingénieuses qu'il en écrit , et de qui j'ai lu une Vie de Clément Marot aussi naïve en prose que son sujet l'est en vers ¹ ; et le commandeur de Gazzera , de l'ordre de Malte , auteur de quelques ouvrages ingénieux , l'un de nos plus anciens amis du continent et le plus hospitalier des hôtes ; enfin un jeune diplomate des États-Unis ,

Un critique français parle ainsi de cette pièce. « M. Dumas a déployé dans cette tragédie des talens dramatiques du premier ordre. Les caractères principaux sont bien soutenus et tracés de main de maître ; et les quatrième et cinquième actes offrent des situations plus fortes qu'on n'en voit dans aucune des pièces composées en France ou dans l'étranger depuis bien des années. On peut prédire que si M. Dumas se laissait tout naturellement entraîner par son sujet, et par la pente naturelle de son génie , pour se décider à adopter la forme classique ou la forme romantique , s'il voulait en effet écrire pour le monde et non pour un parti , il pourrait un jour se ranger parmi les premiers écrivains tragiques de l'Europe. »

¹ M. de Montrol est auteur de l'*Histoire de l'Émigration* et de plusieurs autres ouvrages : la *Vie de Marot* n'est pas encore publiée.

M. B***; M. Miguel de la Barra, secrétaire de la légation du Chili; D. Louis d'Aran-dada, attaché à l'ambassade portugaise¹; le colonel russe Tolstoi; le prince et la princesse de Salm; le comte et la comtesse de La Rochefoucault-Liancourt, dont les principes chez l'un, et les graces chez l'autre, de même que leur nom illustre, sont hors des atteintes des changemens et du temps; les deux Ugoni, frères italiens, pleins de mérite; *son obligeance* M. Julien de Paris, et les deux premiers amateurs du monde musical, même de ce monde musical d'où ils arrivaient, le signor Barberi et le dottore Benati, tous laissant après eux l'offrande votive d'une impression agréable.

David cependant, nullement troublé par l'entrée ou la sortie de mes hôtes mélangés, était assis près de la fenêtre et avançait son

¹ De la cour légitime, s'*entend*; un envoyé de don Miguel était aussi à cette époque à Paris, mais il était en général exclu des cercles parisiens, non par rapport à lui personnellement, mais par rapport à celui qu'il représentait.

ouvrage , prenant l'avis de l'un , écoutant l'idée d'un autre avec toute la modestie du vrai talent et toute son insouciance , sans aucune de ces simagrées , aucune de ces charlataneries d'amour-propre , qui n'appartiennent qu'à une réputation incertaine jointe à une médiocrité certaine. Quelquefois il jetait de côté son ouvrage et se mêlait à la conversation avec l'enthousiasme qui caractérise ses discours comme ses ouvrages , et qui allait parfois jusqu'à l'inspiration quand la musique de Rossini était de temps en temps chantée et jouée par une voix , dont les tons jeunes et purs et la douce expression avaient reçu l'approbation flatteuse de Rossini lui-même.

Je voudrais pouvoir me ressouvenir de tout ce qui fut dit de sérieux ou de plaisant, de sage ou de fou de toutes sortes de manières et sur toutes sortes de sujets , par ces représentans distingués de la civilisation européenne ; — je voudrais surtout pouvoir dépeindre leur franche simplicité , la confiance aimable avec laquelle , à propos de

tout ou de rien, ils laissaient échapper de ces choses inattendues, de ces mots heureux dont le mérite est tout entier dans l'abandon, la gaieté qui les inspire, et que la supériorité seule permet de risquer. Quelle leçon pour la morgue stupide, la médiocrité empesée ! Malheureusement, je me rappelle plutôt l'impression faite par chacun, que les paroles qui l'avaient gravée.

L'auteur de Clara Gazul, sans être notre meilleur causeur (comme madame de Villette le disait de Chamfort), était assurément le plus délicieux ; non qu'il soit peut-être aussi pétillant d'esprit que Beile, ni aussi profond je dirais presque sublime, que Mignet ; mais sa société a précisément cet attrait qui fait que l'on désire son arrivée et que l'on craint son départ. Simple, original et naturel, ignorant son talent supérieur, ou ne s'en embarrassant guère, parlant plusieurs langues modernes et les connaissant toutes à fond, Mérimée est l'építome de la jeunesse européenne du siècle,

l'inverse de tout ce que nous savons de l'homme de lettres de l'ancienne France. Il est auteur de vocation non de profession ; et la manière facile et ferme avec laquelle il a tracé quelques-unes de ses esquisses dramatiques , prouve qu'il a écrit moins pour la renommée qu'il s'est acquise , que pour exposer les abus et révéler les vices des institutions pernicieuses que tant de gens cherchent à restaurer. *La Jacquerie* et ses *Scènes féodales* , sont évidemment composées dans cet esprit. De même que la plupart de ses jeunes compatriotes , Mérimée est libéral sans penser à l'être ; il lui semble que le libéralisme est l'état naturel de l'homme. En causant sur ce sujet avec Beile pendant la matinée en question , il observa que le mot libéral lui-même passait de mode , parce que la qualité qu'il désigne avait cessé d'être une distinction et le libéralisme d'être une secte. « Les jeunes gens , même du faubourg Saint-Germain , » me dit-il , « les fils d'émigrés , s'ils n'ont pas tout-à-fait la même nuance libérale que les enfans de la révolution , sont

infiniment moins ultras que leurs pères , qui le sont eux-mêmes beaucoup moins qu'ils ne l'étaient en 1815. Les jeunes nobles répètent les opinions de leurs parens ; mais ils rient avec nous de l'ignorance féodale de leurs ancêtres , et ils rougissent de la dégradation de leur classe sous le règne de Louis XV. Ils ne sont plus élevés par des abbés sycophantes pour passer de leurs mains au harem de Versailles , dans *les ruelles des grandes dames* , ou dans les coulisses de l'Opéra. »

Quelqu'un observa que quelques jeunes nobles paraissent à moitié honteux de leurs titres , maintenant si peu en harmonie avec l'opinion publique ; et qu'ils négligent souvent de les inscrire sur leurs cartes de visite. Comme ils ont pris l'esprit de leur siècle , ils aspirent à jouer un rôle actif dans la politique , les lettres ou les sciences ; et ils ont à cet égard moins d'énergie , par conséquent moins de succès que leurs contemporains des castes roturières , tous sont très-au-dessus de leurs nobles parens. En général ils

lisent plusieurs sortes de journaux , et n'attendent point d'être informés des événemens (comme le faisaient leurs prédécesseurs) parce que leur en disait le roi en changeant de chemise. « Ils lisent *la Gazette* et le *Drapeau Blanc* pour satisfaire leur famille , et les journaux libéraux pour leur propre satisfaction. Il n'est pas rare d'en voir quelques-uns parcourant *le Globe* ou *le Constitutionnel*, dans les Tuileries , en tenant devant ces feuilles un des papiers ultras les plus accrédités , pour faire montre d'un royalisme convenable. »

« Mais , » dis-je , « ne rest e-t-il rien du vieux levain des *Richelieu* ; rien de la vieille école de galanterie telle qu'elle florissait , par exemple , au temps des *Lauraguais* et des *Bouillon* ? »

« Rien , » fut la réponse unanime ; « rien , assurément ne nous reste de la vieille école d'une froide dépravation , d'un libertinage sans frein , sans sentiment. Les héros de cette école ne cherchaient pas à obtenir l'amour mais la perte de leurs victimes et

leur ruine propre ; car être trompé et dépouillé par une nymphe de l'Opéra était un brevet de *bon ton*¹. Les jeunes ultras de nos jours font en effet l'amour comme ils lisent *la Gazette*, par respect pour les bienséances de leur rang et pour conserver les anciennes formes. Mais le jeune homme du grand monde actuel, le plus à citer pour les *bonnes fortunes*, n'est certainement pas de la vieille souche. L'ancienne galanterie, de même que l'ancienne politique, est tout-à-fait passée de mode ; et la grace et la beauté sont parfois même un peu trop négligées pour *la Charte*. »

« Il est vrai, » dis-je en riant, « j'en ai vu quelque chose l'autre soir. Quelques-uns de vous étaient présens dans une réunion où la jeunesse et la beauté étaient si complètement oubliées, que je ne pus m'empêcher de dire à notre jeune hôte : « *Vous n'ai-*

¹ On dit que le duc de Bouillon dépensa quatre millions pour les sultanes de l'Opéra et des Français. Mademoiselle Raucourt avait coutume de dire dans sa vieillesse, que l'Opéra avait ruiné la noblesse en France.

mez donc plus les femmes ! » Et il répondit :
« *Nous aimons nos femmes.* »

« Oh ! oui, les Globistes sont tous dévoués à leurs femmes et non aux femmes d'autrui, comme dans la vieille école, quand chaque dame littéraire avait son *amant en titre*, comme les Duchâtelet, les d'Épinay, les Houdetot ; nous faisons maintenant l'amour moralement et constitutionnellement. C'est à présent le règne des femmes aimables qui cherchent à conquérir notre estime, à captiver notre esprit ; elles nous paraissent d'autant plus agréables qu'elles sont plus capables de causer sur les sujets qui nous occupent le plus. Ainsi, *vive le budget !* »

« Mais n'avez-vous aucune de ces *grandes passions* qui portaient la duchesse de Polignac et madame de Nesle à se battre en duel au bois de Boulogne pour le duc de Richelieu, qui forçaient deux rivales à *s'arracher les cheveux pour une infidélité*, au milieu d'un salon plein de monde, comme le décrit madame de Prie dans une lettre à ce même duc. »

« Rien qui ressemble à cela , » répliquèrent tous les Françaisprésens.

« *Que les gens d'esprit sont bêtes !* » me dit à l'oreille un jeune Anglais qui venait d'entrer, et qui s'était placé derrière moi. « Faites-moi souvenir de vous conter un *démêlé* qui eut lieu entre deux jolies duchesses, hier, dans une loge à l'Opéra, pour un jeune Richelieu anglais. »

Je dois observer ici, par parenthèse, que tout le scandale de Paris est soigneusement recueilli, authentique ou non, par les Anglais, surtout par ceux qui fréquentent peu la société française. Quelqu'un ayant entendu ce que disait M. ***, répliqua : « Vous ne devez pas juger, Monsieur, des mœurs d'un pays par celles d'une coterie qui affecte d'imiter les manières et de suivre la morale des nobles fashionables anglais, dont plusieurs ont donné ici l'exemple le plus honnête, après l'avoir donné long-temps dans leur patrie. »

« Quel revers de médaille ! Mais, » dis-je, « quelques-uns prétendent que l'esprit fran-

çais est passé de mode aussi bien que la galanterie française. »

« Ce n'est pas tout-à-fait cela ; il y a cependant quelque chose de vrai dans la remarque. Mais ce n'est pas qu'il y ait en France moins d'esprit qu'autrefois, c'est plutôt parce qu'il y en a davantage, qu'il n'est pas aussi frappant, que ce n'est plus une distinction. Le mouvement de l'intelligence est trop grand pour que le monde s'arrête à un *bon mot*, répète une plaisanterie. »

« A propos de bons mots , » dit M. ***, « Lafayette, qui, de même que le diamant devient plus brillant par le frottement , a dit l'autre jour une chose fort spirituelle , suffisante pour une réputation il y a un demi-siècle. Le général Sébastiani lui dit en causant avec lui : Ne pensez-vous pas comme moi , général , qu'une fusion entre l'ancienne et la nouvelle noblesse est nécessaire, désirable ! — *Oui* , répondit Lafayette ; *mais je la veux complète, jusqu'à l'évaporation.* »

« Quel est en ce moment , » demandai-je ,

« le plus courtois chevalier français, suivant les anciennes formes? »

« Charles X, » fut la réponse universelle.

« Et quel est l'homme, les présens exceptés, le plus spirituel? »

« Rossini sans aucun doute, » dit Beile.

« Ne le croyez-vous pas aussi, Lady M***? »

« Je l'ai souvent rencontré dans le monde, et je l'ai rarement entendu parler autrement que par des réponses languissantes, qu'on lui arrachait à grande peine, excepté l'autre jour à un dîner chez Gérard, où il fut extrêmement aimable. »

« Cela ne m'étonne point. Il est en ce moment plongé dans les travaux de sa profession ; il met la dernière main à son *Guillaume Tell*, et ne va en société que fort tard et fatigué comme vous l'avez vu, Madame, chez madame Merlin. »

« Oui, je l'ai vu et entendu là l'autre soir. Il tenait le piano, et la manière dont il accompagna ses airs du *Barbier*, avait quelque chose qui ressemblait plus à l'inspiration divine qu'au génie humain ; je

n'ai jamais entendu rien de semblable. »

« Inspiration ! si vous lui parliez d'inspiration, vous le divertiriez infiniment. L'idée seule le fait pouffer de rire, mais il rit de tout et de lui-même ; c'est un Méphistophélès ! Pour voir Rossini dans toute la gloire de son génie et tout le développement de son esprit naturel et étendu, il faut le voir à minuit, composant sur un petit pupitre, avec son bonnet de nuit noir, entouré de ses habitués, et nullement troublé de leur babil, de leurs folies, auxquels il se mêle de temps en temps, surtout si son spirituel ami Caraffa est du nombre : alors en effet il est dans sa sphère et personne ne l'égale. »

Je hasardai sur la musique et sur Rossini l'opinion que j'avais émise dans mon « livre du boudoir, » et cela nous conduisit à parler de la révolution effectuée dans cet art, et de ce génie qui avait devancé son siècle.

« Non, » dit Mignet, « le génie ne devance point son siècle, il marche avec lui, et c'est ainsi qu'il obtient ses succès. »

Je persistai cependant à soutenir dans mon style de mistress Malaprop¹, que « les hommes d'esprit allaient avec leur siècle et prospéraient ; et que le génie qui allait au-delà , était persécuté. » Mérimée et David furent de mon avis.

« Votre Milton , » dit Mignet , « se conformait aux idées de son temps quand il prit la religion et la liberté pour inspiration. »

« Milton , » dis-je , « rendit à son siècle l'impulsion qu'il en avait reçue ; mais il alla certainement au-delà dans sa Défense du peuple anglais et son Paradis perdu. La première n'était ni la politique du Protecteur ni celle du parlement ; le second ne ressemble en rien au jargon littéraire du siècle et de la secte à laquelle appartenait son auteur. »

En parlant des plus grands génies littéraires que la France ait produits , je m'aventurai à citer Molière et Voltaire , qui l'un et l'autre allèrent avec leur siècle et au-delà de leur siècle. Mignet ajouta Bossuet , et nous

¹ Personnage d'une comédie de Sheridan.

cita quelques-uns de ses éloquens passages.

J'observai que l'éloquence ne pouvait fleurir sous un pur despotisme , ni sous la dictée d'un patron tel que Louis XIV. Cependant j'avoue que j'étais un juge prévenu , car Mignet l'emporta sur ce point , de même que sur tous ceux qu'il voulut bien discuter avec moi. J'avais le caractère de cet insolent sycophante Bossuet dans une telle horreur , que je ne voyais en lui que l'évêque de Meaux dominant tyranniquement la faiblesse des rois , tout en servant leurs passions honteuses ; l'homme qui changea la chaire ecclésiastique en tréteaux de charlatans , et osa de l'autel de Dieu appeler les peuples à rendre hommage aux vices d'un despote. En discutant sur les mérites de Bossuet , je glissai un mot en faveur de l'évangélique et doux Massillon , dont le code d'humanité , renfermé dans son *Petit Carême*, vaut mieux , selon moi , que tout ce qu'a écrit Bossuet. On me rappela que le *Petit Carême* avait été écrit par ordre , pour répandre les idées conciliatrices que le régent avait intérêt de

propager , et pour donner au jeune roi d'utiles avertissemens. Le succès de Massillon dépendait donc de la conformité de ses vues à celles de son époque.

A mesure que les visiteurs entraient et sortaient le sujet de la conversation changeait , dans le véritable esprit de laisser-aller d'une causerie aisée et décousue ; quand nous nous trouvâmes tout à coup , vers la fin de la matinée , sur le champ dangereux de la poésie française. Oh ! que de répulsions motivées il nous fallut souffrir , nous autres Anglais , avec nos prétentions aux privilèges exclusifs du Parnasse !

Pour parler de quelque chose de neuf , je pris notre Collins , qui n'est pas très-connu en France , mais ses *Églogues orientales* me revinrent dans l'esprit , et les *Orientales* de Victor Hugo furent citées comme supérieures. Les unes et les autres ont le même défaut : les premières ont été publiées à Londres , les dernières à Paris par des auteurs qui écrivaient pour faire des livres et non sous l'influence des impressions , véritables

sources de toute bonne poésie , source et charme de celle de Byron, qui a décrit ce qu'il voyait, et comme il le voyait à travers le prisme de son imagination exaltée. Toutefois l'ode de Collins *Au soir*, en vers non rimés, mais où tous les faits, toutes les images sont tirés de la nature, de cette nature septentrionale de laquelle il était lui-même un des produits poétiques, est pleine de beautés du premier ordre. C'est de la vérité de fait, et rendue avec plus de poésie qu'on n'en trouve dans tout ce que Racine a écrit. Je citais son *coucher de soleil*, son *crépuscule*, sa *chauve-souris* et *la cloche*, l'*étoile du soir*, le *site de bruyères*. J'avais admiré dès l'enfance ce bel exemple de poésie descriptive, et j'étais ravie de trouver que je le sentais encore aussi vivement qu'il y a.... (il n'est pas nécessaire de dire combien d'années).

Le rythme est une harmonie, chaque mot une mélodie ; je choisis le passage suivant :

Now air is hush'd save where the weak-eyed bat

With short shriek flits on a leathern wing :
Or where the beetle winds
His small but sullen horn.

As oft he rises 'midst the twilight path
Against the pilgrim, borne in heedless hum.
Now teach me, maid composed
To breath some soften'd strain.

Whose numbers thro' thy dark'ning vale
May not unseemly with its stilness suit,
As musing slow I hail
Thy genial loved return.

For when the folding star arising shews
His paly circlet at his warning lamp
The fragrant hours and elves
Who slept in buds the day,

[sedge
And many a nymph, who wreathes her brows with
And sheds the freshening dew,— and lovelier still,
The pensive pleasure sweet
Prepare their shadowy ear.

Then let me rove some wild and heathy scene
Or find some ruin 'midst its dreary dells,
Whose walls more awful nod
By thy religious gleams.

Or, if chill blast'ring winds or driving rain
 Prevent my willing feet, be mine the hut,
 That from the mountain's side
 Views wilds and swelling floods.

And hamlets brown and dim-discovered spires
 And hears their simple bell and marks o'er all,
 Thy dewy finger draw
 The gradual dusky veil.

« Je ne crois pas qu'il existe, dans aucune langue, un poème à la fois si poétique et décrivant avec autant de vérité les phénomènes naturels. »

« Ah! » dit un classique français, « vous oubliez le récit de la mort d'Hippolyte. *Écoutez*: » et il cita le discours de Thérémène de *Phèdre* dans toute sa longueur.

« Bien, » dis-je, « si c'est là de la poésie suivant les règles françaises, ce n'est pas celle de la nature. Personne ne voudrait annoncer à un malheureux père la mort de son fils avec tous les détails que l'on pourrait donner de la chute d'une diligence, le tout, exposé dans une tirade de quarante

vers préliminaires. Qui s'aviserait de crier à ce père :

« Excusez ma douleur ; une peine cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle. »

ou prendrait le soin charitable de lui dire que

« De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux la dépouille sanglante. »

Mérimée , avec son *espièglerie* accoutumée , se mit contre moi en me citant le songe de Clarence ; ainsi , suivant l'usage ordinaire , nous restâmes tous dans notre opinion. Mais nous fûmes tous d'accord à trouver la prose de Courier et les vers de Béranger parfaits chacun dans son genre. Quelqu'un observa que les Anglais et les Français échangeaient ensemble et des mots et des choses ; et il cita un idiome traduit de mon anglo-français , qui , bien qu'il choque maintenant les oreilles des puristes , pourrait être naturalisé un de ces jours.

« Nous choquer , » dit Beile. « Oui , mais ce n'est point dans le sens anglais de ce mot. Ces phrases nous font éprouver un choc , une surprise agréable. Vos Anglais ne se doutent pas qu'il y a une simplicité , on pourrait dire primitive , dans les fautes que vous faites dans notre langue de phrases , qui porte avec elle un charme infini. Nous autres Français modernes nous préférons , par exemple , les lettres françaises d'Horace Walpole à celles de sa correspondante , madame du Deffand : il y a une force , une naïveté dans ses idiotismes traduits , mille fois plus expressives que les purismes de la dame française , la muse des *lettrés* du temps. Le style de Walpole ressemble aussi peu à celui des *quarante* que son esprit au leur ; mais il est quelquefois meilleur. Ses mots sont des idées , et ses phrases , exemptes de la monotonie de notre rythme , tiennent toujours l'esprit éveillé. »

M.... observa que les Français avaient une grande ressemblance avec les Athéniens par leur sensibilité à la pureté de style ; et cela nous conduisit à parler des Grecs et de

leur cause. Nous consultâmes naturellement à ce sujet la brochure du colonel Tolstoi, écrite en excellent français, qui se trouvait sur ma table. Cet officier est, comme on peut le croire, d'accord avec la politique russe. Tous les Français étaient pour la liberté de la Grèce et les plaines de Marathon; et les Anglais soutenaient plus ou moins les doctrines qui ont produit le massacre de Parga et le pamphlet de M. Sheridan contre les Grecs : ainsi nous étions tous en bataille.

David commença l'attaque comme Praxitèle lui-même l'aurait fait, et si l'on trouve quelque feu dans la médaille qui représente ma stupide face irlandaise, il est dû à celui dont l'esprit de l'artiste était animé en défendant la patrie des arts et les compatriotes d'Apelles.

Cependant quelques personnes de la société, fatiguées peut-être d'un sujet qui les intéressait faiblement, prirent congé. Parmi elles se trouvaient deux messieurs qui n'avaient pris d'autre part à la conversation que de demander les noms de mes autres visi-

teurs, lesquels, après leur départ, demandèrent à leur tour les leurs. Je répondis que je ne les savais pas, du moins qu'il me fallait recourir à mon livre de visite pour m'en assurer.

« Ne pas savoir le nom de vos hôtes ! » dit madame D***. « *Qu'elle est drôle.* »

« *Que voulez-vous, Madame ?* On nous présente dans une nombreuse assemblée une foule de gens de tous les pays. Nous n'entendons pas la moitié de leurs noms étrangers. Ces *présentés* en présentent d'autres. Mon domestique, en les annonçant, donne à leur nom une certaine tournure irlandaise qui ajoute la confusion à la confusion : et les voilà dans mon salon sans que j'en sache davantage sur eux. Quelques-uns se trouvent bien élevés, charmans, aimables comme ce jeune boyard valaque, qui vient de nous quitter ; et d'autres sont des discoureurs fastidieux comme..... Mais je ne veux citer aucun exemple désobligeant au milieu d'un cercle où tout est poli, bienveillant, éclairé. »

« Et l'un de ces messieurs, » dit M. de ***,

« que j'ai vu ici l'autre jour est un ex-jésuite. »

« *Madonna mia !* vous m'épouvantez ! Je suis dénoncée au saint-office ou du moins à la police. »

« Oh ! n'ayez aucune crainte, » dit Beile, « vous n'avez rien à craindre de la police maintenant. »

« Vous ne voulez pas dire cependant qu'il n'y a plus de police en France ? »

« A peu près. En quelques grandes occasions des messieurs, bien polis, entrent dans votre appartement, *chapeau bas*, et s'informent civilement du désordre ou relatent l'événement qui les amène ; et ils ont plutôt l'air de rendre une visite de cérémonie que de faire une visite domiciliaire. Quant à votre jeune jésuite, qu'il le soit ou non (et ces sortes de choses sont plus aisées à dire qu'à prouver), le pis que vous pourriez en attendre serait une attaque dans les journaux ultras ou dans ces spirituels organes de l'opinion publique qui traitent des chapeaux, des bonnets, des *grands ourlets et du petit manteau*. »

« *Ou de la pluie et du beau temps que voilà*, » m'écriai-je ; « mais allons en jouir dans le jardin. »

« *Leverò l'incommodo*, » dit David , posant son petit modèle ; alors vint le tumulte des chapeaux , des schals , des ombrelles ; et tous ceux qui dirent *oui*, nous accompagnèrent aux Tuileries , où l'air frais et une compagnie nouvelle ranimèrent notre esprit et notre imagination ; et de nouveaux sujets fournis à notre causerie par les groupes allans et venans devant nous , et l'addition de M. P—y dans notre cercle , nous donna le plaisir d'entendre un des plus agréables conteurs d'anecdotes du jour , que Paris lui-même puisse offrir.

ROBERT LEFÈVRE.

Je viens de poser pour mon portrait chez Robert Lefèvre, homme extrêmement agréable et instruit. Son agrément consiste dans le *laisser-aller*, et son instruction est celle d'une personne qui a vécu au milieu de grands événemens et avec des personnages

remarquables ou extraordinaires. Lefèvre a cet avantage en commun avec Gérard , dont une demi-heure de conversation vaut presque l'un de ses superbes tableaux. Si quelqu'un était capable de me faire rester tranquille en posant , ce serait Robert Lefèvre ; car , outre ses mérites propres , il en a un bien grand à mes yeux , celui de ressembler à Denon si exactement, de visage , de taille, de costume, de manières , même de prononciation et d'accent, que l'illusion a été un instant complète. Il m'a presque rendu mon cher et ancien ami , tel que je l'avais vu quand je posai pour une esquisse lithographique qu'il fit de moi , laquelle me ressemble beaucoup moins que M. Lefèvre ne lui ressemble. Le portrait en dessin , si l'on peut appeler dessin les rapides esquisses de Denon , n'était pas en effet le *fort* de celui qui paraissait avoir hérité du burin de Rembrandt.

L'un des meilleurs portraits de Napoléon est de Robert Lefèvre , qui en a fait faire sous ses yeux cinquante-cinq copies pour différentes personnes. Chercher à se procurer

l'impériale ressemblance était une des mille flatteries alors en usage ; cependant , quand je vins en France en 1816 , on n'aurait pu s'en procurer une par argent ou par amitié , qu'avec le plus grand mystère. Moi-même enfin qui allais furetant partout , je ne vis que deux de ces portraits ; l'un se trouvait dans une sorte de garde-meuble à l'hôtel de Craufurd , l'autre était une miniature pour laquelle Napoléon ne posa point , mais se promena ; car toute personne fortement occupée doit être antipathique avec l'action de poser , malgré l'inclination que donne l'amour-propre à multiplier son image. Cette miniature , maintenant en ma possession , m'a été donnée par une amie accomplie à laquelle tous les arts sont chers et qui excelle dans tous. Les traits du premier consul avaient été représentés par elle avec une grande fidélité ¹.

Lefèvre , pour me faire rester tranquille ,

¹ Mademoiselle Hervey. — L'une des plus grandes miniatures qui aient été peintes sur ivoire est sa belle copie de la Vierge à la Chaise.

plaça devant moi un énorme in-folio. En tirant la riche couverture de soie dont il était couvert, je m'aperçus, par l'inscription, que ce superbe ouvrage était un don royal; il était relié, doré, imprimé avec une magnificence digne du missel d'un pape; mais son extérieur, tout brillant qu'il était, n'approchait pas du prix des trésors de l'intérieur, qui consistait en une collection de gravures d'après les maîtres flamands. Les originaux sont dans la galerie de la duchesse de Berry, et l'ouvrage se fait par les ordres de S. A. R. avec le goût et la magnificence qui conviennent à une protectrice libérale, à une véritable amie des arts. Il est curieux de reconnaître l'influence de l'organisation italienne dans cette aimable passion qui jette tant de charme sur la vie, et augmente ses jouissances. Je laisse au philosophe à déterminer si la puissance qui étend la sphère des sensations agréables confère des avantages réels sur la vitalité inerte et obtuse de l'huître, ou si l'exemption des peines attachées à cette délicatesse de perception, ne vaudrait pas

mieux que tous les plaisirs qu'elle procure : mais je suis certaine du moins , que l'existence d'un goût raffiné chez les personnes que le hasard de leur naissance a placées dans de hautes positions , est profitable à la société. Que de reines frivoles ou galantes , dont les dépenses excessives et les intrigues ont provoqué la ruine du pays , auraient été épargnées à la France , si les souveraines d'Autriche et d'Espagne avaient élevé leurs filles , avaient cultivé leur esprit de manière à les mettre au-dessus du commérage et des dissipations d'une cour. Que de reines bigotes , esclaves de leurs confesseurs et victimes de leur profonde ignorance et de leurs sombres appréhensions , auraient pu être transformées en êtres intelligens raisonnables , pour le bonheur de tant de gens qu'elles ont passé leur vie à tourmenter et à persécuter. Si Catherine de Médicis et madame de Maintenon ¹ avaient

¹ Madame de Maintenon avait appris à lire , à écrire et à faire de la tapisserie , seules choses qui constituaient une bonne éducation dans son temps. Rien ne montre le génie naturel de cette femme spi-

été des femmes éclairées , la France n'aurait pas eu à déplorer le massacre de la Saint-Barthélemy et l'édit de Nantes. La plus grande princesse de l'Europe , la grande Mademoiselle , comme on l'appelait , avait l'esprit et les manières d'une grossière et vulgaire femme de charge. Grace à son manque de connaissances et de culture , quoique maîtresse d'une douzaine de duchés et de principautés , elle resta toute sa vie dépendante , ne pouvant disposer librement de ses actions ni de son bien ; et après avoir souffert toute espèce de tyrannies , de privations , d'injustices , blessée dans ses plus chères affections , désappointée dans ses plus vives espérances , elle fut enfin obligée d'abandonner au bon plaisir du roi ses propriétés. Elle a laissé , dans ses amusans , naïfs et très-instructifs mémoires , un monument de l'i-

rituelle et de plusieurs de ses contemporaines sous un jour plus brillant , que la nullité de leur éducation. Tous les arts leur étaient inconnus , et fort peu s'occupaient des langues étrangères. Madame de Sévigné paraît cependant avoir bien su l'italien.

gnorance, de la négligence dans laquelle une princesse du dix-septième siècle pouvait être élevée au milieu de la cour la plus polie de la chrétienté.

En feuilletant le portefeuille de Robert Lefèvre (pendant que madame Grassini chantait au piano cet air avec lequel elle a tourné la moitié des têtes anglaises, il y a quelques années, *paga fuè*), un portrait de la charmante Pauline Bonaparte me tomba sous la main. Elle avait posé dans ses habits de cour immédiatement après le couronnement de l'empereur. Quelle exquise, quelle séduisante beauté ! quelle simplicité ; cependant quelle magnificence de costume ! Je me rappelle qu'elle m'a montré à Rome ce même diadème avec lequel elle est représentée ; il est composé de grandes émeraudes entourées de diamans.

La première belle tête que j'aperçus ensuite était celle de l'intéressante martyre Charlotte Corday, avec laquelle M. Lefèvre avait été intimement lié. C'était une jeune et charmante créature, dont l'expression de

visage avait une simplicité presque enfantine, mêlée d'une teinte de mélancolie qui obscurcissait légèrement l'éclat de sa fraîcheur. Une fermeté douce, mais très-arrêtée, et que l'on sentait au-dessus de toute influence extérieure, se lisait sur ses traits : ils rappelaient sous ce rapport la physionomie de Lafayette, qui pourrait offrir aux peintres le type de l'immuable constance dans le bien. Les martyres de sainte Catherine, de sainte Cécile, de sainte Lucie, n'ont rien de comparable au sacrifice de soi-même de Charlotte Corday. Elles ne cherchèrent point, elles subirent leur sort, dans l'espoir de la couronne immortelle qui devait les faire adorer comme des déités, les associer avec le dieu qu'elles servaient. Leur sacrifice achetait une gloire durable en ce monde, et l'éternelle félicité dans l'autre. Mais quelle devait être la récompense de la moderne Judith ? et quel fut son sacrifice ? ce fut le sacrifice de sa pure et belle renommée de femme, de ses sentimens, de son humanité. Elle n'avait ni le cœur ni le visage d'un meur-

trier ; et celle qui sentait si vivement les maux de la patrie a dû éprouver une terrible angoisse en arrachant la vie à l'un de ses plus indignes compatriotes : et quelle devait être la conséquence de cet acte ? d'être massacrée par le peuple ou de mourir sur un échafaud où ce n'était plus une distinction de périr ; de passer , même sans injustice , pour avoir eu l'ame d'un assassin plutôt que celle d'une femme ; de laisser un souvenir douteux , mêlé d'admiration et d'horreur , enfin de tomber dans une obscurité voisine de l'oubli , car ce petit portrait est presque tout ce qui reste d'elle. C'est là le poétique aspect de la conduite de Charlotte Corday. Sous le point de vue philosophique , elle doit être appréciée en considérant la puissance de l'exaltation politique que l'on ne peut juger d'après des raisonnemens abstraits , mais d'après les circonstances dans lesquelles l'individu s'est trouvé placé.

L'atelier de Robert Lefèvre est une galerie de portraits historiques. Parmi eux j'en ai remarqué deux qui offrent , suivant moi , le

beau idéal de la ressemblance imaginaire : ce sont les portraits d'Abélard et d'Héloïse. Les hypercritiques trouvent quelque chose de trop terrestre dans la beauté et dans la douleur d'Héloïse ; et les ultras , qui ne voient de mérite que dans les Magdeleines de Lebrun , disent « *elle pleure , cette belle* » *Héloïse ; mais ce ne sont pas les larmes* » *de la Vallière.* » Il me semble , quant à moi , que l'Héloïse de Lefèvre est de l'école de la nature. La principale attraction d'Abélard à mes yeux , est qu'il ressemble à Talma comme s'il eût été peint d'après lui ; le défaut que lui reprochent les connaisseurs est une attitude trop théâtrale ; mais une figure isolée exprimant une forte passion doit toujours être ainsi.

Le tableau qui occupait en ce moment l'artiste était un grand morceau d'autel représentant l'apothéose de saint Louis , dans toute la gloire de la sainteté et de la royauté. Je ne suis pas en état de juger de cet ouvrage sous le rapport de l'art ; mais je puis me permettre d'observer que ces sortes de

sujets sont généralement ingrats , et mettent le peintre chargé de les exécuter dans une position embarrassante et difficile. Premièrement, toutes les ascensions , jusques et y compris celle de Notre-Seigneur , par Raphaël, sont trop corporelles, trop semblables à l'ombre d'Hamlet s'élevant au-dessus de la rampe du théâtre , pour plaire à l'imagination. Elles rappellent trop , malgré qu'on en ait , les lois de la gravitation , pour s'accorder avec des idées de mouvement ascendant ou de spiritualité. Le spectateur est plutôt affecté de la crainte de voir des os brisés, qu'il ne conçoit l'idée d'un mystère divin. De plus , l'allégorie en peinture ou en sculpture est le tombeau du sublime ; c'est l'image sensible que l'on représente , non la conception que l'esprit peut se former , et il se trouve ainsi forcé de redescendre de la hauteur où il s'était placé , au niveau d'une explication matérielle. De telles peintures ne sont bonnes que pour donner au vulgaire des notions proportionnées à sa capacité , aussi matérielles , aussi sensuelles , aussi triviales

que lui-même. C'est avec un profond sentiment de regret et de honte que je vois les génies poétiques tels que Lefèvre employés à de tels sujets ; le plus grand talent aurait peine à sortir avec succès des difficultés d'une tâche semblable.

LE PAPE PROTESTANT.

N'EST-IL pas étrange que chacun veuille obliger les autres à penser comme lui, sur des sujets qui resteront dans le doute jusqu'à la fin des temps. Mais ce qui est plus étrange encore, c'est que le désir insatiable d'exciter la sympathie, duquel dérive cette tendance,

engendre tant de sanglantes et furieuses antipathies. Les hommes souhaitent des compagnons dans leurs croyances religieuses, comme les enfans, dans l'obscurité, souhaitent d'être accompagnés, par le sentiment du danger et de leur faiblesse : mais ils n'ont pas besoin de s'appuyer sur autrui tant qu'ils restent sous la brillante lumière des sciences. Entre vingt mille opinions sur les sujets religieux, on ne veut en reconnaître qu'une seule comme vraie ; cependant chacune des autres n'est pas moins zélée à s'établir dans le monde en persécutant, ou du moins en décriant tous ceux que leur caractère, leur tour d'esprit, leur position, surtout leur éducation, conduisent à penser d'une manière différente de la sienne. En descendant de voiture devant l'hôtel où se tenait la séance de la Société de la Morale chrétienne, un homme d'une apparence toute méthodiste, avec la longue face, les cheveux plats, et la physionomie d'un véritable *Dieu soit béni*, mit dans mes mains un petit traité, et un autre dans celle de mon mari. En jetant les

yeux sur la brochure , nous vîmes que c'était une production méthodique suivant les modèles les plus approuvés des sociétés des *petits traités religieux* , anglaise et française, et une preuve que l'activité des jésuites protestans égale celle des jésuites catholiques. Pendant notre séjour à Genève , les méthodistes anglais semaient la division dans cette société , qui , avant l'arrivée de ces colombes de paix , avait été long-temps un exemple de tolérance religieuse , de « paix et de bonne volonté envers les hommes ¹. »

La France n'est pas le pays du méthodisme, car le caractère du peuple ne le rend pas susceptible d'un enthousiasme permanent. Mais chez quelques protestans de rang élevé, il s'est glissé à la faveur de la politique doctrinaire et du mysticisme allemand. Je n'ai point lu le livre de Benjamin Constant sur les religions , mais on m'a assuré qu'il penchait vers un méthodisme mystique , et lui

¹ Ce passage est ainsi traduit dans les Bibles protestantes. Les traductions catholiques donnent un sens différent : *salut aux hommes de bonne volonté.*

donnait le droit d'être rangé parmi les petits prophètes de la secte.

A propos de sectes religieuses , il faut que je note ici, pendant que j'y pense, un grand-prêtre d'une autre doctrine , le chef des protestans éclairés et libéraux de France, le *pape protestant*, M. Marron. Ne sachant point si l'âge et les maux qu'il amène avaient épargné cet excellent homme , dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis notre dernière rencontre chez miss Helena-Maria Williams, j'attendais que le hasard fît prononcer son nom dans la conversation et m'apprît ce que je souhaitais d'apprendre et ce que je craignais de demander. Mais , *où la vertu va-t-elle se nicher ?* et à quatre-vingts ans pour plus de singularité ! A un bal , rue de Bourbon , chez mon excellente amie , madame L—s , je cherchai un refuge contre la chaleur et la foule dans un joli boudoir où , en me jetant sur le premier divan qui se rencontrait, je faillis tomber sur un monsieur âgé , assis dans l'un des coins près de la porte. C'était le pape protestant, tel que je l'avais

laissé, comme s'il avait été conservé sous verre. Notre reconnaissance mutuelle fut instantanée, cordiale et gaie.

« Je suis venu ici, » me dit-il, « tout exprès pour vous rencontrer, et j'attendais que le cercle formé autour de vous s'ouvrît pour me présenter. »

« J'aurais fait mille milles pour vous voir, » dis-je ; « mais qui se serait attendu à rencontrer votre infailibilité dans un bal ? »

« Pourquoi pas, » dit-il avec vivacité ; « vous voyez cependant que j'observe *les bienséances*, je ne danse point. »

« Si vous le pouviez, j'espère que vous me donneriez la préférence. »

« Je vous le promets bien, » dit-il ; et oubliant le monde et, pour un instant, oubliés du monde, nous nous mîmes à discuter. Parmi d'autres choses, je lui dis : « J'ai dernièrement cité votre nom dans un petit livre de mes souvenirs que l'on imprime à Londres. J'ai dit que ce fut Bonaparte qui vous donna le surnom de pape des protes-

tans ; mon autorité était la pauvre miss Williams de qui je le tenais. J'espère que je ne me suis pas trompée. »

« Pardonnez-moi, » dit-il, « vous vous êtes trompée, ou plutôt votre autorité était elle-même dans l'erreur. Ce fut Pie VII qui me donna ce titre. Voici l'anecdote : J'ai toujours eu la manie de faire¹ des vers latins ; et à propos du mariage ^{at} l'empereur je composai une ode dont je fus assez content. En sorte que, comme j'étais dans de fort bons termes avec Sa Sainteté et qu'il était lui-même quelque peu poète ¹, je la lui envoyai dans une lettre qui n'était pas d'un caractère extrêmement pontifical. Quand il eut achevé de la lire, il la présenta d'un air solennel à l'abbé Testa : « Padre, »

¹ Les deux vers suivans ont couru Paris sous le nom de Pie VII, pendant le séjour de ce pontife en cette ville; ils étaient censés adressés par lui à M. Marron :

Vertueux protestant, que je souffre à vous voir!
Tirer Marron du feu n'est pas en mon pouvoir.

dit-il, « *voici un important document, la lettre d'un pape à un autre pape.* » Testa ouvrit de grands yeux. « *Oui,* » dit Sa Sainteté gravement, « *c'est une épître du pape protestant au pape catholique.* »

« Ce Pie VII, » m'écriai-je, « était un bien aimable homme, sans compter qu'il était aussi un très-bel homme. *Celui-là valait bien l'autre.* » Je voulais parler de Pie VI, de qui j'avais ouï conter à Rome assez d'anecdotes pour en faire un volume.

« Je l'ai connu aussi, » reprit M. Marron. « Il n'était rien moins que bigot et avait beaucoup de qualités aimables. Pendant sa captivité à Valence, le colonel M*** reçut à son sujet les ordres les plus rigoureux, et tâcha de les adoucir autant qu'il le pouvait sans sortir positivement de son devoir et de l'obéissance aux lois. Le pape fut sensible à cette généreuse conduite; mais dans la crainte de nuire à son bienfaiteur, il n'osait exprimer sa reconnaissance pour lui. Enfin, la veille de sa mort, il fit prier cet officier de se rendre auprès de son lit et lui présenta

une superbe coupe d'argent (qu'il avait sauvée du trésor papal), le priant de l'accepter comme un souvenir de la gratitude et de l'estime du donateur. Le colonel M***, de qui je tiens l'anecdote, se fit quelque scrupule de recevoir un présent aussi considérable de l'illustre prisonnier, et après l'avoir vivement remercié, il déclina l'offre sous le prétexte de sa religion. « Peut-être Votre Sainteté ignore-t-elle qu'elle remet ce don si précieux et presque consacré, à un hérétique. J'appartiens à l'église de Genève. » — « Que fait cela ? » dit le pape avec un éclair de vivacité. Puis il ajouta, après avoir refermé ses yeux mourans, et d'une voix affaiblie : « Ne sommes-nous pas tous enfans d'un même père ? »

O vous, bigots catholiques et protestans ; vous, méthodistes mystiques, jésuites intrigans, pourquoi n'avez-vous pas entendu conter à mon pape cette anecdote du pape romain ? pourquoi n'avez-vous pas vu cette belle et vénérable figure s'animer en exprimant un sentiment si bien d'accord avec tous

les siens, avec sa croyance, avec ses opinions ? Mais des sectaires ne deviendront jamais des chrétiens : on pourra faire des prosélytes, convertir à une secte, en faire abjurer une autre ; mais on ne pourra jamais engager les convertis à se rapprocher d'un seul pas de celui dont la doctrine est l'amour ; car leur bouche ne prêche que l'exclusion, leur cœur ne renferme que le désir de la domination : c'est là l'essence de toute secte, quelle que soit sa dénomination.

Mais pour revenir à mon divan et au pape protestant, nous parlâmes beaucoup et longtemps de notre célèbre amie mademoiselle Williams, et j'appris avec peine que quelque temps avant sa mort elle avait éprouvé des revers de fortune que son esprit indépendant et fier l'induisit à cacher tant qu'il lui fut possible de le faire : son excellent neveu M. C***, membre respectable de l'église hollandaise et l'un des plus célèbres prédicants d'Amsterdam, ayant enfin appris l'état de ses affaires, vint la chercher pour l'emmener chez lui. Cependant la privation de

sa délicieuse société de Paris et la différence des habitudes hollandaises ; lui causèrent un choc au-dessus de ses forces ; la mélancolie s'empara d'elle , et sa santé s'altéra tout-à-fait dans ce changement. Son parent dévoué , poussant sa sollicitude jusque sur ses plaisirs , lui fit une rente sur ses propres moyens très-limités , et la ramena à Paris. Mais hélas ! ce fut seulement pour la conduire à sa tombe modeste , au milieu des cyprès du cimetière du Père-Lachaise. Ainsi finit la vie de l'élégante muse de Johnson. Ses fautes doivent être attribuées au temps extraordinaire pendant lequel ses sentimens ardens et ses talens brillans se développèrent : née et élevée dans une autre ère , elle eût sans doute dirigé vers d'autres fins ses rares facultés , et probablement elle en aurait obtenu des résultats plus heureux. M. Marron fut de mon avis.

« C'est , » dis-je , « un grand tort , un défaut absolu de philosophie , que de juger des gens sans avoir égard aux temps et aux circonstances dans lesquels ils ont agi. »

« Et c'est manquer le plus essentiellement de charité chrétienne , » ajouta-t-il. Le charmant vieillard ! Oh ! combien je souhaitais avoir une douzaine de papes protestans en Irlande !

Comme il se formait un cercle autour de nous , nous rompîmes notre conversation intime , je pris le bras de son infailibilité , et nous allâmes rejoindre les danseurs.

MADAME JACOTOT.

A mon retour d'Italie à Paris, en 1820, comme j'étais assise par une belle matinée, travaillant à quelque parure, tandis que le célèbre docteur Gall causait et riait à côté de moi, dans ce ton de conversation si agréable qui n'appartient qu'à certaines organisa-

tions supérieures, il me proposa tout à coup de prendre mon ombrelle à la place de mon aiguille, et d'aller faire une visite à madame Jacotot, si connue par ses belles peintures sur porcelaine et sur émail. Comme j'ai toujours préféré la promenade à la couture, et que d'ailleurs j'aurais été volontiers jusqu'à La Mecque avec un tel compagnon, je n'hésitai point, et je fus à l'instant *sous voiles*, et trottant sur le dur pavé du faubourg, mon bras passé sous celui de Gall, bien que, chose singulière, jamais ma tête n'eût été entre ses mains. Le docteur Gall est une de ces personnes qui excitent l'intérêt par elles-mêmes, indépendamment de leurs titres à la distinction; et la conversation de l'homme faisait oublier ses doctrines. C'est le plus grand triomphe social que puisse obtenir le génie; avec la médiocrité et les prétentions, l'auteur et l'ouvrage ne sont jamais séparés.

Tout en riant et babillant nous arrivâmes chez madame Jacotot, et tout en continuant de rire et de babiller sur les arts et en admirant les beaux ouvrages de notre hôtesse,

nous passâmes quelques heures si délicieuses, que l'impression qu'elles m'avaient laissée était encore fraîche dans ma mémoire quand je revins en France en 1829. Mais, hélas ! je ne retrouvai plus un Gall pour renouer la chaîne si agréablement formée et si brusquement rompue. D'autres anneaux d'association ne nous manquaient cependant pas ; et nous allâmes avec M. Buchon , un homme de beaucoup de talent , notre ancienne connaissance , et une amie de madame Jacotot , revoir cette artiste , la première de son sexe en Europe , et repaître nos yeux et notre esprit de ses intéressans ouvrages.

Elle n'occupait plus l'appartement dans lequel nous l'avions vue ; elle habitait celui de Denon , quai Voltaire ! Il se passa plusieurs minutes avant que je pusse me remettre de l'émotion et de la tristesse que mes souvenirs excitèrent subitement en moi. Tout était changé dans ce local : les murs , autrefois couverts de monumens de tous les âges et de toutes les nations , étaient main-

tenant presque nus. Je cherchais en vain mes vieilles connaissances, le magnifique portrait de La Bruyère, le Ruisdael, si bien gravé dans ma mémoire, et la belle dynastie de Bonaparte, que le dernier maître de cet appartement avait eu le courage moral de montrer, quand les suivans et les flatteurs de cette famille cachaient soigneusement ces *dieux lares*, jadis l'objet de leur adoration servile? Où étaient aussi les superbes monumens égyptiens, les pierres précieuses que la main du génie avait rendues plus précieuses encore? les antiquités grecques et romaines, les restes du moyen âge; les brillans échantillons de l'industrie moderne, les consoles, les commodes et les guéridons du temps de Louis XIV; et le Jupiter tonnant; la main d'une Vénus, le pied d'une autre? Où était celui dont l'éloquence aimable décrivait ces objets curieux? où étaient ses gracieux saluts, ses réparties piquantes, ses anecdotes si naïvement contées, ces *mots* remarquables qui faisaient valoir la science profonde de l'antiquaire, les lumières

du philosophe moderne, et la galanterie de l'ancien courtisan ?

Nous trouvâmes madame Jacotot comme nous l'avions laissée , et paraissant de même que ses émaux , hors des atteintes du temps. C'est toujours avec un sentiment agréable que l'on voit le talent, le génie, promettre une longue durée. La perfection à laquelle cette dame a poussé l'art qu'elle professe et les avantages qu'elle a conférés ainsi à la manufacture de porcelaine , lui donnent de justes droits à l'éminente réputation dont elle jouit parmi les artistes de son pays. La peinture sur émail , depuis Petitot , était à peu près tombée en France , sauf une ou deux brillantes exceptions. Maintenant elle est supérieure à ce qu'elle a jamais été dans aucun temps et dans aucun pays. En adoptant, pour exécuter ses peintures , des tables de porcelaine très-épaisses , dont la dureté les garantit contre les accidens extérieurs , madame Jacotot a pu leur donner des dimensions qui surpassent de beaucoup celles des productions de ses prédécesseurs. Sa Sainte Fa-

mille, sa Belle Jardinière d'après Raphaël, son Espérance et sa Corinne d'après les célèbres tableaux de Gérard, conserveront encore ces chefs-d'œuvre de l'art, quand les toiles sur lesquelles ils ont été tracés au seizième et au dix-neuvième siècle seront également devenues la proie de la destruction continuelle à laquelle il est miraculeux qu'elles puissent échapper pendant un seul siècle, et que le temps amène de tant de diverses manières. Le plus intéressant de ces ouvrages à mes yeux est cette collection unique de portraits de tout ce que la France a produit de grand, d'historique, des Sévigné, des Condé, des Ninon et des Turenne, qui avait été commencée pour le cabinet de Louis XVIII, et se continue par l'ordre de Charles X, ordre également honorable pour l'artiste et le souverain.

Madame Jacotot nous montra quelques beaux tableaux de Bourdon et d'autres éminens artistes; des portraits de Christine, reine de Suède, de sa victime Monaldeschi, d'Anned'Autriche dans le déclin de sa beauté

et de sa puissance (l'une et l'autre cependant encore visibles sur son visage et dans son air), de madame de Maintenon *jeune et belle*, et du terrible Richelieu, avec ses traits d'une douceur de tigre, si remarquables par leur expression de froide cruauté. On voyait là aussi un portrait du Régent, dont la belle et ouverte physionomie n'offrait point cet air « léger, audacieux, tapageur, » qu'un *roué* doit présenter.

Madame Jacotot n'est pas seulement une des premières artistes du temps, elle compte parmi les femmes les plus aimables et les plus spirituelles de France, et du genre d'esprit et d'amabilité particulier à ce pays : ses manières comme son pinceau ont cette ame, cette vivacité bien plus durables que les formes qu'elles animent. Je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il lui faudrait encore beaucoup de temps pour vieillir; elle me rendit mon compliment avec plus de grace qu'il n'avait été fait. Puissions-nous toutes deux avoir été de vrais prophètes !

AMEUBLEMENT.

A notre première visite au comte de Ségur, je fus extrêmement surprise de trouver les degrés de son escalier couverts d'un tapis! Un tapis sur l'escalier d'un hôtel parisien! Peu de temps après, notre voiture ayant été arrêtée par un embarras dans la rue Saint-

Marc, j'amusai mon ennui en lisant les enseignes autour de moi, divertissement auquel je me livre volontiers. Mes yeux se portèrent d'abord sur celle-ci : « *grand dépôt de tapis.* » Je demandai au marchand, qui s'approcha de la portière pour me demander si je voulais acheter quelque chose, s'il avait quelques tapis anglais : sa réponse fut évasive à la manière des Irlandais. « Nous avons, » dit-il, « toutes les sortes d'étoffes de laine que l'on emploie dans les ameublemens ; et quant aux tapis, nous avons *les plus superbes tapis d'Aubusson, et les moquettes les plus nouvelles, les tapis jaspés, les tapis à la vénitienne, et les tapis de drap imprimé de Ternaux.* »

Bref, je trouvai que les métiers de Wilton et Kidderminster avaient passé en France, et que les nouveaux besoins de la civilisation se faisant sentir dans tous les rangs, aussi bien que dans les rangs élevés, donnaient lieu à de nouvelles branches d'industrie, et multipliaient la meilleure de toutes les classes, la classe industrielle. Que dirait madame de

Sévigné ou madame de Lafayette de tous ces tapis si différens de noms et d'étoffes ? ou la grande Mademoiselle , qui traînait partout avec elle , comme un privilége royal , son lambeau de tapis de pied , qui n'était destiné qu'à être placé devant le *fauteuil* , ce sujet de tant de disputes chez tous les potentats de l'Europe ? Que dirait le cardinal de Richelieu en voyant un marchand de la rue Saint-Denis , les pieds sur un tabouret et le corps mollement posé sur une pile de coussins ; tandis que Son Éminence , roi de France réel et dictateur de l'Europe , était obligée , au milieu de sa haute puissance , de couvrir de joncs le parquet de sa chambre et de se priver de tapis en présence de la royale marionnette qu'il gouvernait et méprisait. Ce n'était pas à de telles fins que tendaient les misérables et laborieuses intrigues qu'il prenait pour du gouvernement. Ces fins ont cependant été obtenues en dépit de tous ses efforts et de ceux de sa classe pour maintenir le peuple dans l'ignorance et l'esclavage. S'il pouvait apercevoir de la tombe le spectacle

du bien qu'il a en vain tâché d'empêcher, et la lumière qu'il jette sur la vile et mesquine ambition qui gouverna son existence politique, la mémoire de ses actes sanguinaires et perfides lui serait encore plus amère.

De tous côtés, dans toutes les rues, je trouvais de nouveaux marchés ouverts pour la commodité et le bien-être du peuple, dont l'aisance étendue est un des fruits de cette révolution qui, malgré les obstacles qu'elle a rencontrés, et ses erreurs, a fait avancer et continue à faire avancer la civilisation européenne. Parmi ces nouveaux établissemens de l'industrie de l'homme, appliquée à son utilité, les bazars sont les plus remarquables. Là vous pouvez tout à votre aise, en bon air et sous un abri commode, faire les emplettes qui conviennent à votre goût ou à votre bourse, depuis un franc jusqu'à un million; là le prince et le pauvre peuvent trouver de quoi meubler l'un son palais, l'autre sa cabane, avec tout ce qu'exige soit le luxe le plus raffiné, soit la plus stricte économie.

Mais si le perfectionnement s'aperçoit dans toutes les classes de la société, on trouve cependant plus de confortable anglais, de goût italien, plus de commodités réelles de la vie, et d'ornemens des arts, dans les demeures de cette classe maintenant désignée sous le nom d'industrielle, que chez les anciens nobles, les ouvriers ou les paysans. La France est sans doute le pays du monde où l'on s'astreint le plus volontiers à des formes de convention. Même à présent, depuis le salon des Graces (salon de compagnie de madame la dauphine), jusqu'au ~~taudis~~ du suisse, et au cinquième étage de la couturière, l'ameublement semble partout disposé d'après le même modèle, et ne diffère que par la valeur des matériaux et l'art avec lequel ils sont mis en œuvre. Les meubles de rigueur sont partout les mêmes. Une pendule sur la cheminée, avec ses accompagnemens obligés, les deux chandeliers flanqués d'autant de vases; un canapé, une rangée de sièges contre les murs, une table au milieu, un guéridon à l'un des coins; et l'éternelle alcove

contenant partout un lit arrangé de la même manière, drapé dans le même style, soit en calicot à un franc l'aune, soit en mousseline brodée à un louis, constituent l'ameublement de la chambre d'une princesse et la loge d'un portier de *la vieille roche* ; quoique celui-ci appartienne à la classe qui reçoit la dernière les innovations et les perfectionnemens.

AU GRAND VOLTAIRE.

Je crois en effet que rien n'est resté en France précisément comme nous l'avions laissé. Il nous semble du moins que tout est changé. En revenant du faubourg par la rue du Bac, je cherchai, en passant sur le quai Voltaire, à reconnaître la vieille et noire

façade de la maison où Voltaire mourut, et sur laquelle il circulait tant de contes. Mais, à l'exception du portrait du roi de la littérature, sur la porte du marchand d'estampes à côté de la maison de Voltaire, rien n'était demeuré *in statu quo* : encore ce seul fragment de l'ancien arrangement était-il fraîchement repeint.

Les volets mystérieux étaient enlevés, les fenêtres toutes ouvertes, le devant de la maison rebâti, et tout y semblait aussi propre, aussi soigné que le plus joli hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Le tour joué aux pères Théatins par le marquis de Villette, à propos de cet édifice, maintenant si célèbre, est plaisamment conté par Grimm. Ce bâtiment avait fait partie du couvent des Théatins, et touchait à l'hôtel de M. de Villette, qui, soit par nécessité, soit par caprice, le loua aux moines et le joignit à sa maison en faisant ouvrir une porte de communication. Il surloua le rez-de-chaussée à un marchand sous la condition, écrite et signée, qu'il prendrait pour enseigne et ins-

crivait sur sa porte en grandes lettres d'or :

AU GRAND VOLTAIRE.

Les Théatins furent au désespoir. Que leur ordre demeurât à l'enseigne du *grand Voltaire*, ce dangereux ennemi de l'Église, et par conséquent à leurs yeux le patriarche de l'impiété; c'était une monstruosité. Cependant toutes leurs remontrances furent vaines, les actes étaient en bonne forme, et un procès n'aurait fait que rendre scandaleux ce qui n'était que ridicule. Ainsi l'enseigne demeura, et elle demeure encore à sa place quand les Théatins ont perdu la leur, et sont effacés complètement de la mémoire d'un peuple qui chante toujours « *et Voltaire est immortel* »¹.

Voltaire arriva en 1778 à l'hôtel de Villette, accompagné de sa nièce, madame Denis, et il fut reçu par sa bien-aimée *Belle et Bonne*, alors l'aimable marquise de Villette.

¹ Vaudeville de Figaro.

« Il occupe , » dit Grimm , qui écrivait dans le moment même , « un cabinet qui ressemble plus au boudoir de la Volupté qu'au sanctuaire des Muses ; et c'est là que l'on prétend que M. de Voltaire veut faire ses pâques. Il a reçu dans cette maison , à quatre-vingt-quatre ans , non-seulement les hommages de toute la France , mais de toute l'Europe , auxquels il a répondu avec cet esprit , cette grace , cette politesse dont il a seul conservé le ton. Là il récita , le soir qui suivit son arrivée , toute sa tragédie d'*Irène* à une société choisie , et le lendemain matin il était à son bureau , corrigeant les deux derniers actes ! Là , enfin , il mourut , épuisé par le mouvement et la fatigue de la vie de Paris , de laquelle il s'était depuis long-temps déshabitué , et par l'empressement de toutes les classes à venir le contempler et l'admirer , plutôt que par le déclin absolu de ses forces , malgré son grand âge. »

J'ignore quel fut le sort de cet édifice historique pendant la révolution ; mais en 1820 nous trouvâmes les volets de l'appartement

de Voltaire, du voluptueux cabinet et de la chambre à coucher constamment fermés ; le bruit courait même qu'il ne devait être ouvert que cinquante ans après sa mort, suivant l'injonction expresse qu'il en avait laissée. Plus d'une supposition, plus d'une espérance, furent accueillies par la crédulité littéraire à ce sujet, et furent toutes dissipées en 1829 par l'ouverture de l'appartement à la mort de la propriétaire, madame de Montmorency-Gensac. On trouva l'appartement mystérieux tel qu'il devait être après avoir été abandonné pendant un si long intervalle, ruiné par le temps et couvert de poussière. Le secret de sa *clôture* gisait tout simplement dans l'insouciance et la bizarrerie de la vieille dame à laquelle il appartenait. Cette maison, ainsi que d'autres qu'elle possédait, tombait en ruine depuis nombre d'années ; et comme elle ne voulait ni prendre le soin, ni faire la dépense nécessaire pour la réparer, elle la tenait fermée et réservait à ses héritiers le plaisir d'éclaircir un mystère qui se trouva, comme beaucoup d'autres, n'être pas un

mystère du tout. Point de satire manuscrite trop horrible pour la publication contemporaine ; point de mémoires secrets , trop dangereux pour être mis au jour dans leur temps ; rien à combattre , rien à brûler ; pas un chiffon de papier , pas une lettre , ne récompensa l'attente patiente des *badauds* de Paris ; et tous les secrétaires de toutes les académies de s'écrier comme dans le *Micromégas* de Voltaire : *Ah ! je m'en étais bien douté.*

DES LECTEURS ET DES AUTEURS.

En parlant l'autre jour de l'étrange état de société dans lequel des hommes tels que le chevalier de Grammont et Pomenars, l'un et l'autre fripons avérés, étaient regardés comme l'ornement *de la cour et de la ville*, on me dit que le représentant actuel de l'ancienne

maison de Grammont, le duc de Guiche, s'occupai à écrire un livre sur l'amélioration des races de chevaux en France. Quand le spirituel Lauraguais, répondant à Louis XVI, qui lui demandait ce qu'il avait appris en Angleterre, dit au roi : « Sire, j'ai appris à penser, » Louis répliqua ironiquement, « à *panser les chevaux*. » Mais nonobstant *le bon mot* royal, j'ose dire que quand le duc de Guiche ne se serait instruit que sur ce sujet en Angleterre, il aurait encore un avantage très-décidé sur son célèbre aïeul ; et j'espère qu'il réussira aussi bien à galoper à la postérité sur son ouvrage *chevaleresque*, que l'autre Grammont l'a fait par l'inspiration de ces brillans Mémoires, où sont consignées si agréablement la fatuité, la couardise, la fraude, l'insensibilité de la cour de Charles II. Le sujet peut être moins récréatif ; mais, comme il comprend des faits, exige de l'observation, de la réflexion et quelques connaissances pratiques, il prouve que son auteur est capable de quelque chose de mieux que de perdre son temps, comme ses ancê-

tres, à l'OEil-de-Bœuf ou autour d'une table de jeu. Il est probable qu'en écrivant sur le perfectionnement des chevaux, il contribuera en même temps au perfectionnement de l'ordre auquel il appartient.

« *A quoi bon tant lire ?* » disait Louis XIV au plus assidu de ses courtisans et à son trop fidèle journaliste Dangeau. Nous savons en effet, par des témoignages historiques, que ce monarque tant vanté ne lut jamais Pascal; et qu'il ne daigna pas non plus parcourir le *Télémaque*, qu'il appelait un livre frivole. Il dit une fois au prince de Marcillac : *Je hais les gens qui raisonnent*; et l'abbé de Longuerue a dit de lui qu'il n'ouvrit jamais d'autre livre que *ses Heures*; mais qu'il était savant dans les choses de cérémonial : « Il est là, » ajoute l'abbé, « *dans sa sphère.* » Tout ce qui avait existé avant lui était perdu pour lui, puisqu'il ne lisait point l'histoire;

1 Fils du célèbre duc de Larochehoucauld, que le roi, par ces paroles, interrompit brusquement au milieu d'une définition très-claire et très-ingénieuse.

et quant à son propre temps, il en était lui-même à ses yeux le commencement et la fin. Ce fut cette ignorance profonde, que sa mère et Mazarin avaient soigneusement entretenue pour conserver leur pouvoir, qui le mit dans une si honteuse dépendance de ses directeurs religieux. Quand son confesseur, le jésuite Letellier, pour apaiser ses scrupules périodiques, qui revenaient après les indigestions, suites de ses succulentes médianoches, l'assurait que tous les biens de ses sujets étaient sa propriété, et qu'en s'en emparant pour son usage personnel, il ne faisait que reprendre ce qui était à lui; il le croyait et agissait en conséquence. Alternativement dupe de son confesseur et de ses maîtresses, il croyait expier par sa soumission au premier les irrégularités qu'il commettait avec les dernières. En supposant qu'il avait assuré son salut par les *dragonnades*, il reprochait au ciel de l'abandonner dans ses affaires temporelles, pendant les revers de la fin de sa vie; car on l'entendit s'écrier : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui ! »

Il n'existe pas en ce moment à Paris un commissionnaire, un portier, un porteur d'eau, qui ne soit plus instruit, plus éclairé que ce royal protecteur des lettres du grand siècle de France. On voit maintenant des livres dans toutes les mains. Entrez dans la plus humble loge de portier du quartier le plus reculé, vous y verrez des éditions des meilleurs auteurs, à un prix que l'extrême indigence peut seule trouver au-dessus de sa portée ; vous y verrez aussi des lithographies d'après Gros, Gérard et d'autres éminens artistes, dont les ouvrages instruisent sous la forme la plus propre à faire impression. Si le simple artisan peut trouver un instant de loisir, il l'emploiera à se procurer des connaissances, ne fût-ce qu'en suivant les amusantes expériences des professeurs ambulans des *Champs-Élysées*. Comme je causais sur ce sujet avec l'obligeant éditeur de la Revue encyclopédique, il me dit : « Il faut que vous veniez voir une preuve de votre remarque, dans la personne d'un bottier qui s'est instruit lui-même, et a construit

un jouet astronomique très-ingénieux. »

« Je ne demande pas mieux, » répliquai-je, et le lendemain matin nous fîmes notre visite au Newton de l'alène et du tire-pied.

L'humble demeure de l'astronome était située dans le vieux quartier du Louvre, rue des Prêtres, derrière l'une des plus anciennes et des plus historiques églises de Paris, Saint-Germain-l'Auxerrois. En traversant cette paroisse royale pour sortir par l'une de ses portes latérales, nous nous arrêtàmes quelques momens pour jeter un coup-d'œil sur sa nef. Quelle scène et quels souvenirs ! Les tapisseries de la Fête-Dieu n'étaient pas encore enlevées. L'obscurité religieuse, les formes d'architecture grossière, les ornemens gothiques rappelaient la barbarie des temps où la cloche de cette église sonna le massacre de la Saint-Barthélemy.

Quel contraste forme le peuple de Paris à cette époque et pendant les barricades, avec la population actuelle, dont l'un des membres les plus obscurs attire l'attention

des étrangers par ses travaux scientifiques , ses ingénieuses inventions !

Notre astronome logeait au second étage de l'un de ces tristes édifices si communs dans les vieux quartiers de Paris , dans lesquels une porte étroite et un escalier escarpé conduisent à plusieurs petits appartemens , comme dans les maisons d'Édimbourg. Je fus étonnée de la propreté de la petite chambre et des ornemens de la cheminée : la pendule inévitable , les chandeliers , les vases de fleurs. Le *système du monde mis en action*¹ , inventé par le maître du logis , occu-

¹ La Notice suivante , sur cette œuvre plébéienne , nous a été donnée dans un programme qui nous fut présenté en entrant.

Système du Monde mis en action.

« Démonstration du mouvement de rotation de la terre au centre du globe céleste , système de Ptolémée avec modification. La terre , par son mouvement d'ascension et de déclinaison , tournant toujours à gauche devant la lumière qui représente le soleil ; les villes qui passent devant cet astre prennent tour à

pait le milieu de la pièce. Comme je ne peux me vanter d'avoir reçu du ciel le bienfait d'une tête mécanique, je n'essaierai point de décrire cet instrument, ni de faire aucune réflexion sur son utilité. Toutefois, même pour moi ignorante, il montrait une industrie, une patience, un esprit de recherche et d'observation, qui, en de plus favorables circonstances, auraient pu con-

tour l'heure de midi. Ce système démontre le croissant et le décroissant des jours, les éclipses de lune et de soleil, donne l'heure qu'il est dans les principales villes du monde et les quatre saisons; il démontre la longitude et les degrés du méridien, sans avoir recours à une éclipse de lune ni aucun autre signe vu dans le ciel.

» Il fait connaître aussi le nombre de lieues que la terre fait par heure et par minute.

» Le globe céleste, dans lequel est le globe terrestre, a dix pieds de diamètre, monté sur son mécanisme qui fait tout mouvoir sans y toucher. L'on peut, par ce moyen tout nouveau, apprendre la géographie en peu de leçons.

« Rue des Prêtres-Saint-Germain, n° 13, au
» deuxième. »

duire leur possesseur sur l'un des fauteuils de l'Institut. C'est en vain qu'on espère continuer de duper et de gouverner contre ses intérêts un pays où la dernière classe du peuple se livre à de tels amusemens.

DANDIES FRANÇAIS.

Nous avons été à un bal magnifique donné , au bénéfice de familles ruinées par un récent incendie. Quand la charité et la danse se réunissent , elles ne peuvent manquer d'attirer les Français ; car elles comprennent la plus douce de leurs vertus , et le plus vif de

leurs goûts. Le bal de l'incendie était superbe en tout. Une enfilade de pièces dans un bel hôtel, rue de Rivoli, avaient été drapées de tentures du *garde-meuble*, avec la permission du roi, qui, par une sorte d'inconséquence assez commune chez les souverains les plus enclins au despotisme, est toujours des premiers à encourager la charité par son royal exemple, quoique toujours lent à faire abnégation de sa volonté royale, quand il s'agit d'une justice à rendre à tous. Les tentures étaient de drap écarlate, bordées d'or et ornées de guirlandes de fleurs entremêlées de lampes de formes variées. Les escaliers, les vestibules, ressemblaient aux bocages des vieilles vignettes françaises. La parure des femmes était aussi fraîche que les fleurs, et aussi uniforme dans ses façons que les lois de la végétation. Les hommes paraissaient beaucoup plus occupés des femmes que d'eux-mêmes ; chacune d'elles était une *petite suzeraine* qui avait ses *hommes-liges* pour la soirée. Le plus bel homme qui existe peut-être en Europe était présent ; et, avec son

teint rembruni , ses traits nobles , il suivait les sinuosités d'un quadrille avec une gravité espagnole qui me rappela un tableau représentant le bal donné à l'Escorial à Charles I^{er}, alors prince de Galles ¹. C'était le comte de Loulé ; la danseuse qui figurait en face de lui était sa royale épouse ; et si l'on pouvait supposer que la sœur de D. Miguel dût participer du caractère qui a fait commettre à son frère des crimes si exécrables , la douce mélancolie de son aimable physionomie repousserait cette supposition en montrant la bonté , les qualités heureuses que chacun se plaît à reconnaître en elle.

En cette occasion , et en plusieurs autres semblables , j'eus l'opportunité de remarquer combien l'espèce des dandies est plus rare en France qu'en Angleterre. La fatuité convient si peu aux goûts , aux habitudes de l'intelli-

¹ Cet admirable tableau d'un peintre contemporain est au château de Malahide , séjour de mon ancien et estimable ami le colonel Talbot , membre du parlement pour Dublin.

gente et studieuse jeunesse de ce pays et aux idées d'égalité qui y dominant, que le merveilleux, comme l'on appelle le dandy parisien, est regardé généralement plutôt comme un ridicule que comme un modèle. Il a même peine à conserver les honneurs de sa profession; car, en dépit des soins journaliers et ponctuels qu'il apporte à sa toilette, il paraît toujours *endimanché*; parce qu'il est exagéré dans tous les articles de mode, depuis le nœud de sa cravate jusqu'aux cordons de ses souliers. Cependant les Anglais, parmi les autres *excellences*, qu'ils ont généreusement tâché de partager avec leurs voisins (telles, par exemple, que la théorie et la pratique de la jurisprudence du libelle, l'influence aristocratique, et l'art de conduire les élections), ont beaucoup *anglifié* les notions de parure des jeunes gens du grand monde, avec lesquels ils se trouvent en contact fréquent. Il est des Français, même des Français de goût et d'esprit, qui semblent avoir oublié ce que dit Horace sur les dangers de l'imitation, et qui, en adoptant la

propreté anglaise dans leurs vêtements, se sont aussi approprié les absurdités de nos modes.

Un merveilleux d'un grade assez élevé dans la hiérarchie du bon ton parisien, me fit l'honneur de m'offrir son bras l'autre jour pour aller à la Bibliothèque du Roi, décider un point douteux de l'habillement de Louis XIV dans sa jeunesse, en consultant le trésor de costumes que renferme le cabinet d'estampes de cet établissement. En passant dans la rue de Richelieu je vis un joli *saut de lit à la girafe*, suspendu à la porte d'une boutique; et comme l'étiquette marquait un prix *très-raisonnable*, je m'arrêtai et dis que j'emporterais volontiers cet article en Irlande si je pouvais l'y faire passer en contrebande.

« *Quelle horreur!* » s'écria mon dandy, en m'entraînant, « une chose pareille dans votre *maison-bijou*, comme M...t...llo, me l'a dépeinte, lui donnerait un *mauvais ton* dont elle ne pourrait jamais se relever. »

« Comment cela? » dis-je. — « D'abord

parce que la girafe est complètement passée de mode, surtout depuis l'arrivée de la baignoire royale; ensuite, parce que l'on a définitivement arrêté que les sauts de lit en tapisserie seraient remplacés par des peaux de tigre. »

« Est-il possible, » dis-je en riant, « que votre idole, la mode, soit assez universellement adorée pour qu'on soumette les meubles eux-mêmes à ses caprices, à sa tyrannie. »

« Caprices! dites ses lois, Madame, car en général elles ont toute la sagesse, toute l'utilité des meilleures lois; et il n'est rien de ce qui concerne les personnes qui ne puisse profiter par leur opération. Un de mes amis a perdu dernièrement l'occasion de s'introduire dans la *coterie du petit château*, uniquement parce qu'il avait une jardinière remplie de toutes sortes de fleurs dans son salon, quand il reçut la visite de la duchesse de F***; car après tout, la Chaussée-d'Antin est toujours de quelques jours en arrière des modes, avec le faubourg. »

« Vous ne parlez pas sérieusement, je l'espère ? » dis-je, songeant en moi-même que cet article banni de l'ameublement élégant, figurait dans mon appartement.

« Pardonnez-moi : la jardinière est passée de mode depuis plus de trois semaines ; elle n'est propre actuellement qu'à encombrer les magasins d'ébénisterie ou les bazars d'occasion. Ce printemps, la *corbeille* orne seule les salons élégans ; *sans la corbeille point de salut.* »

« Mais la corbeille tient beaucoup moins de fleurs. »

« Sans doute, et c'est pour cela même qu'on la préfère. Un seul rosier du Bengale ou une camelia est tout ce que des organes civilisés peuvent supporter, tout ce que la mode du jour peut autoriser ; tout ce qui dépasse cette proportion *sent le marché aux fleurs ou le festin de nocce* à la Grande-Chaumière. »

« Bien, bien. Je respecte fort la mode, parce que je connais son omnipotence ; mais, sur le chapitre des fleurs, je lui refuse mon

obéissance. Il est impossible d'avoir trop de leurs belles couleurs ou de leurs douces odeurs. »

« Comme c'est anglais ! Vous avez , vous autres Bretons , des organes pour lesquels aucune odeur n'est trop forte , aucune couleur trop vive. La lavande est la base de tous vos parfums et vous n'avez pas l'idée d'une couleur qui ne serait pas prismatique. »

« Mais quelle autre couleur peut-il exister hors celles de l'arc-en-ciel ? Il peut y avoir des nuances , si vous voulez , mais non pas des couleurs , j'en suis certaine. »

« Oh ! qu'elle est charmante avec son arc-en-ciel ! » dit le merveilleux , s'arrêtant pour rire : « mais quelle couleur est celle-là ? » dit-il en montrant son gilet.

« Cela , » dis-je , fort intriguée par cette teinte vraiment équivoque , mais désirant montrer mon petit savoir , « ce n'est pas une couleur , c'est une *nuance* , peut-être ce que vous appelez *soupir étouffé*. »

« Pas mal , » dit-il avec une gravité magistrale , « quoique ce ne soit pas précisé-

ment cela. Le *soupir étouffé* est aussi vieux que le temps, du moins que le temps du bon roi Louis XVIII, de bienheureuse mémoire! c'était un *vaporeux oriental*, formé par le mélange de l'orange, du blanc et du bleu. »

« Eh ! c'était l'ancienne *eau du Nil* qui faisait fureur, quand je quittai Paris en 1820. »

« *Oh ! ma chère dame,* » reprit le merveilleux, piqué et mortifié de la remarque, « il n'y a pas à disputer avec des gens qui remontent à l'an 1820. Je conviens avec vous et Salomon qu'il n'y a rien de positivement nouveau sous le soleil. Et vous pouvez bien croire que je ne m'amuse pas à étudier des chroniques. Je puis seulement vous certifier que la mode n'a jamais inventé ou adopté une couleur plus originale que celle que j'ai l'honneur de vous signaler. Le gilet lui-même qui a paru hier pour la première fois aux Tuileries et qui sera vu demain dans tout Paris, ne se montrera plus nulle part la semaine prochaine, si ce n'est dans quelque coin du Marais, le grand dépôt des choses oubliées et l'antipode de la mode. »

« Et quelle est l'étoffe ? elle me paraît singulière. »

« Je le crois bien , » répliqua-t-il d'un air triomphant. « C'est de la *zinzoline* , coupée à la *Marino Faliero* , par Delisle , rue Sainte-Anne. »

Je croyais n'arriver jamais assez tôt chez moi pour écrire tout cela ; mais le voilà écrit.

TORTONI.

UN soir nous refusâmes toute invitation pour nous abandonner aux chances des boulevards, « sans boussole ni gouvernail. » *Aux boulevards* fut le *mot d'ordre* donné à notre cocher : « *des Invalides !* » répondit-il en souriant ironiquement.

« *Comme vous voudrez.* » Et il voulut nous mener aux Boulevards Italiens, qu'il suivit lentement, et poussa jusqu'à l'ancien site des jardins fantastiques de l'auteur de Figaro, faubourg Saint-Antoine¹. En revenant sur nos pas, nous fîmes quelques stations auxquelles nous engageaient de temps en temps les objets qui nous frappaient le plus au milieu de ce spectacle mouvant. Nous observâmes que la plupart des petits théâtres en plein-vent qui nous avaient tant divertis à notre dernier voyage avaient disparu. Bobèche lui-même et son ami Paillasse, le théâtre portatif de Polichinelle, et tous les autres temples d'amusemens vulgaires, plus dignes des tréteaux du temps des Valois que de l'âge actuel, ne se voyaient plus. Toute la bourgeoisie de Paris, en toilette du dimanche, se récréait sur le boulevard. Amans,

¹ Parmi d'autres changemens, le curieux hôtel et les beaux jardins de Beaumarchais, auxquels j'ai consacré une page de ma *France en 1816*, ont maintenant totalement disparu; il n'en reste pas le moindre vestige.

amis, familles, composées de plusieurs générations, entouraient des bandes de musiciens ambulans, écoutant les airs de Rossini, de Caraffa et d'Auber. Des milliers de gens étaient assis sur des bancs ou des chaises devant les innombrables cafés, dont les glaces splendides réfléchissaient une lumière presque aussi éclatante que le soleil, qui teignait de ses derniers rayons la cime des arbres au-dessus de nos têtes.

Les uns lisaient des journaux, soit pour eux seuls, soit tout haut pour leurs femmes et leurs amis. D'autres paraissaient causer avec intérêt. Un air composé, tranquille, sérieux, je dirais presque grave; mais à travers lequel l'influence des douces jouissances sociales se faisait sentir, dominait sur tous les visages. On n'aurait pu apercevoir un seul exemple de cette scandaleuse et bruyante ivresse qui distingue toujours la pharisaïque observation du dimanche dans les pays où, comme en Angleterre, elle défend au peuple les amusemens innocens et sains¹. Mais la

¹ Dans toute l'Europe catholique, la soirée du

fausse interprétation des préceptes religieux, la politique mal entendue, qui fait intervenir l'autorité dans les choses de conscience, ne sont pas les seules causes de l'adoption de ce système anti-libéral. Notre aristocratie en général est adonnée aux maximes exclusives, à cet orgueil qui fait regarder les hommes des rangs inférieurs comme des créatures d'une autre espèce : leur joie scandalise, ses bruyans éclats importunent ceux auxquels la sympathie pour leur semblable est inconnue.

dimanche est consacrée à la récréation des classes laborieuses, dont les travaux pénibles, pendant le reste de la semaine, exigent quelques délassemens, la jouissance du grand air et l'exercice pour entretenir sa bonne santé et sa bonne humeur. A Rome, les théâtres, qui sont toujours fermés le vendredi, s'ouvrent le dimanche ; et les palais du pape, avec tous les précieux monumens des arts qu'ils renferment, sont offerts à l'inspection du peuple. Combien de fois mon attention n'a-t-elle pas été partagée, au Belvédère du Vatican, entre un groupe de paysans de la *campagna* et cette statue unique au monde, devant laquelle je les voyais rester dans une muette et instinctive admiration.

Les restrictions législatives sur les plaisirs populaires sont donc plutôt l'ouvrage de ce dédain injuste de l'humanité, quand elle se trouve hors des cercles du bon ton que du zèle religieux.

Au moment où je copiais ces pages pour la presse, il a paru un nouvel ouvrage attribué à l'évêque de Londres, dans lequel on tâche d'imposer silence aux cris du peuple contre les richesses du clergé, en déployant un excès de zèle pour la sainte observation du jour du Seigneur, et en excitant indirectement les personnes influentes dans la société à faire une nouvelle croisade contre les amusemens en plein vent des ouvriers de Londres. Mais quel que soit l'auteur de cette brochure, il s'est déplorablement trompé dans ses calculs. Si les hauts dignitaires de la religion de l'État désirent jouir paisiblement de ces richesses, de ce rang, que l'Évangile du Christ, non moins que la sagesse politique et le simple bon sens font juger déplacés, ils doivent laisser à leur tour aux classes moyennes et basses les humbles

plaisirs dont elles se contentent. Le temps des déceptions est passé ; l'Église établie par les lois humaines ne se confond plus avec l'Église établie par le divin fondateur du christianisme. L'indifférence égoïste des grands pour les sentimens du peuple et leur avidité de pouvoir ne pourront plus passer pour de la morale ou de la piété.

Nous terminâmes notre promenade devant Tortoni, et nous parvînmes, non sans difficulté, à nous procurer des sièges à l'une des fenêtres du salon, où la collation accoutumée de glaces, etc., nous fut servie avec une promptitude, une élégance qui ne se trouvent que dans cette capitale de Paris, dont les frontières sont le Palais-Royal et la Chaussée-d'Antin. Tortoni était occupé, non comme les autres jours de la semaine, exclusivement par les Anglais, mais par des compagnies de jeunes gens causant en petits groupes, avec beaucoup d'énergie et d'action, d'un ton bas et animé, comme si ce qu'ils avaient à dire ne devait pas être entendu de tout le monde. Quelques-uns prenaient des glaces ou des

eaux glacées , le plus grand nombre ne prenait rien. Je fis observer cette singulière sobriété à un jeune homme de nos amis qui s'était détaché d'un de ces cercles pour venir nous rejoindre.

« Nous sommes tous des *habitués* d'ici : c'est notre jour de rendez-vous. »

« Et qui êtes-vous, *nous*? » demandai-je en riant.

« *Nous autres jeunes gens*, » répondit-il *avec intention*, « pour user de la phrase d'indication du Théâtre-Français. »

« Et pourquoi vous rassemblez-vous ? »

« Pour causer ! Séparés pendant toute la semaine par nos études ou nos affaires , nous nous retrouvons ici et nous nous communiquons mutuellement nos opinions , nos sentimens sur toutes sortes de sujets , spécialement sur la politique. C'est ici , en prenant des glaces , que nous avons fait le plan de notre résistance à la tentative pour restaurer le droit d'aînesse. »

« Mais, » lui dis-je , « vous êtes l'aîné de votre famille. »

« Cela ne fait rien à l'affaire : il n'y a sur ce point qu'une seule opinion parmi les frères aînés ou cadets , excepté dans les *petites grandeurs* du faubourg , qui représentent les vieux temps *corvéables* et *taillables* , et qui n'attendent guère d'autre héritage que des préjugés , des idées gothiques , dont ils commencent même à devenir honteux. »

« Quand on raisonne sur de tels sujets en prenant des glaces , adieu la contre-révolution. Mais cependant , que sont devenus mes bons amis Paillasse et Polichinelle , et le *café des Muses* , où l'on trouvait des rafraîchissements et un spectacle pour un franc ? »

« Ils ont tous disparu avec la police , qui était leur principal directeur , comme de tout autre amusement semblable. Les Bobèches , les Paillasses , n'étaient que les restes de la police de *circonstance* de Napoléon , adoptée par les Bourbons , au commencement de leur règne , comme chose à leur convenance , mais dont la Charte a fait raison. Le peuple maintenant s'amuse de lui-même , et il est beaucoup moins dissipé. Il préfère les jouis-

sances positives des sens et de l'esprit aux illusions préparées pour le distraire. Il aime la musique plus qu'il ne l'a jamais fait, et il n'écoute que la meilleure. Mais ce sont principalement les journaux et les livres à bon marché qui remplacent les Bobèches et les Galimafrées. »

Nous observâmes qu'il y avait bien moins de femmes à Tortoni que l'on n'avait coutume d'en voir.

« Aucune femme de *bon ton*, » nous dit notre ami, « ne va maintenant au café, excepté les Anglaises qui y vont plus que jamais. »

« Mais quand nous visitâmes dernièrement Paris, je vous assure..... »

« Oh ! il y a un siècle, » dit-il en riant, « mais alors même, si les Françaises allaient au café, c'était un reste des manières révolutionnaires. A présent aucune *femme comme il faut* ne voudrait se compromettre en entrant dans un lieu ouvert à toutes sortes de personnes. Elles font arrêter leurs voitures à la porte de Tortoni, en revenant de l'Opéra,

des Bouffes, ou dans les intervalles de leurs soirées, et se font apporter des glaces, sans jamais entrer; vous voyez, » et il me montrait la voiture de la jolie madame M....., la Pasta des amateurs, qui venait d'arriver, et que les garçons entouraient avec leurs plateaux d'argent, chargés de glaces et de gâteaux.

« Pour nous autres jeunes gens, *à la mode* ou non, » continua-t-il, « c'est différent; tout ce qui appartient au monde, à ses intérêts, à ses plaisirs est de notre compétence; nous voulons tout voir, tout connaître. — Mais où passez-vous la soirée? »

« Chez M. de Tracy. Voulez-vous que je vous y mène? »

« Les dames ne seraient pas encore rentrées de leur promenade, il est de trop bonne heure. N'avez-vous aucune visite à rendre? »

« J'en ai toujours. Je dois, par exemple, mettre des cartes chez madame Montgolfier¹, d'aérienne renommée, qui loge rue de Seine. »

¹ L'aimable veuve du célèbre aéronaute.

« Alors vous allez visiter les bords ultrapontains? »

« Justement. Voulez-vous venir avec nous? »

De tout mon cœur, fut la réplique, et nous roulâmes de l'autre côté de la Seine. Quelle région différente s'offrit à nous; tout était sombre, tranquille, muet; c'était une autre ville habitée par un autre peuple. Les vieux concierges, assis devant leurs portes cochères, rompaient seuls le silence solennel, en transportant leurs caquets de maison en maison. Tout le monde était sorti dans celle où nous allions; nous laissâmes nos cartes, et nous retournâmes à temps pour la soirée de M. de Tracy.

OPINION PUBLIQUE EN 1829.

DEPUIS l'an 1816, une génération nouvelle est entrée sur la scène du monde. Des sentimens, des intérêts différens influencent les affaires publiques. En 1816, la révolution qui venait de s'effectuer avait décomposé les classes influentes dans la société, et blessé

leurs préjugés les plus invétérés. Une suite de calamités aussi mortifiantes que destructives avait accablé la nation française. Son territoire avait été occupé par des armées étrangères, une campagne meurtrière et dévastatrice avait eu lieu sur son sol même. Les souverains de l'Europe, rassemblés dans sa capitale, lui avaient imposé une dynastie deux fois rejetée. Le régime impérial, qu'une durée d'un petit nombre d'années avait déjà entouré d'intérêts et d'affections, venait d'être renversé. La noblesse émigrée était rentrée triomphante, important avec elle des doctrines tombées et des mots d'ordre oubliés. L'opinion publique apparut alors, et des questions de morale et de gouvernement auxquelles depuis long-temps on ne pensait plus devinrent l'objet de vives discussions. La nation, désolée du passé, mécontente du présent, et désespérant de l'avenir, ne vivait que dans l'attente de quelque catastrophe qui viendrait dissiper le cauchemar sous lequel elle étouffait et la tirer d'un état aussi incompréhensible qu'intolérable. Des frag-

mens des factions diverses que la révolution avait produites , républicains , jacobins , royalistes et bonapartistes , flottaient sur la surface de la société, et s'efforçaient de diriger le gouvernement dans leur sens ; tandis que les masses , qui sentaient par instinct que leurs intérêts les plus intimes étaient compromis , s'agitaient sans but , et attendaient avec impatience l'impulsion des événemens. Cette impulsion ne tarda point à être donnée. Les Bourbons , quoiqu'ils dussent leur trône au prince régent d'Angleterre, et fussent appuyés par près d'un million de baïonnettes étrangères , se trouvèrent trop faibles pour tenter de rétablir le despotisme de Louis XIV dans toute sa plénitude et sa pureté. Ils sentirent que de grandes concessions étaient nécessaires pour réconcilier la France avec sa nouvelle situation. L'empire que Napoléon avait exercé n'était pas un exemple auquel ils pussent se fier. La force et une main ferme peuvent maintenir un usurpateur, mais des ménagemens bien concertés et la ruse sont les seuls instrumens

qui conviennent au despotisme légitime. L'amour de la liberté , quoique restreint par la nécessité urgente de recomposer une nation tombée de l'anarchie sous un règne dans lequel la gloire militaire absorbait toute l'énergie de la société , cet amour sacré n'était pas entièrement éteint. Le peuple avait gagné trop d'avantages à la révolution et les avait achetés trop chèrement , pour les abandonner sans peine. Les traditions des jours brillans de cette époque vivaient encore dans la mémoire de la nation ; et du moment où la puissance commença à échapper de la main de Napoléon , ils furent invoqués comme les guides de la législature et du pays. Il est vrai que treize ans d'un despotisme éclatant de gloire et populaire avaient éloigné le peuple de l'étude de ses droits civils. La théorie de la liberté constitutionnelle avait été stigmatisée d'idéologie ¹. Mais si les hommes

¹ Ce terme dépréciateur rappelle Falstaff reprochant à mistress Quickly d'être « une chose dont il faut rendre grâce à Dieu. »

avaient cessé de raisonner, ils n'avaient pas cessé de sentir; et ils étaient prêts à s'embarquer avec toute l'ardeur de leur éducation militaire, dans les entreprises qui pouvaient leur rendre leur indépendance, et en répudiant les Bourbons à venger l'insulte faite au pavillon national.

En de telles circonstances l'*octroi* de la Charte fut adopté par le roi comme expédient nécessaire, et sanctionné par les alliés. Les formes d'un gouvernement où le peuple participait, quoique odieuses au congrès des puissances et peu en faveur auprès de la dynastie restaurée, furent jugées indispensables pour consoler la France de ses revers et la réconcilier avec la famille régnante imposée par l'étranger, mais surtout pour occuper les esprits remuans du temps, sans mettre le monarque en contact trop immédiat avec le peuple.

Comme mesure de sagesse et de justice, cette résolution eût été excellente; mais comme expédient machiavélique, elle ne devait produire que des résultats illusoires.

En établissant une constitution libre, dans laquelle tous les droits essentiels du peuple étaient garantis et, en l'administrant de bonne foi, l'on pouvait au contraire fermer les plaies de la révolution, rendre l'affection de la France à ses souverains et tranquilliser l'Europe.

Mais concéder un pacte national dans le but de le violer immédiatement, conserver la lettre de la promesse et la rompre dans son esprit, c'était rallumer toutes les passions hostiles et leur mettre entre les mains des armes que l'expérience avait montrées irrésistibles. On ne peut cependant maintenir l'essence d'un gouvernement représentatif sans tolérer des canaux ouverts à l'émission des opinions individuelles, qui doivent enfin contribuer à l'éducation politique. Ainsi se développa une force qui défie tout pouvoir établi, celle de l'opinion publique. Dans les formes constitutionnelles le peuple trouve de plus une défense efficace, si le despote y trouve des obstacles embarrassans; et il ne peut faire un pas pour étendre sa prérogative,

ni tenter de punir les opposans à ses volontés, sans fouler aux pieds ces lois salutaires. La concession d'une charte était donc l'abandon virtuel du pouvoir arbitraire; et toutes les restrictions mentales du monarque ne pouvaient que placer le trône entre le danger d'une révolution et la honte de reculer dans ses mesures ¹.

Ainsi donc, du moment où la Charte fut accordée, un nouvel esprit se répandit dans le public; la liberté de la presse, quoique restreinte et limitée, suffit pour favoriser le développement des saines doctrines politiques, et les discussions des Chambres leur

¹ Dès le début du Gouvernement restauré, la liberté de la presse fut attaquée comme incompatible avec les intérêts du despotisme. Elle fut mutilée par la complaisante législature, diffamée par les gens du roi devant les tribunaux, anathématisée par le clergé, et dénoncée par les missionnaires; mais l'opinion publique, soutenue par la minorité des Chambres, l'emporta sur ces forces combinées. La censure fut abolie, et les juges, nommés par le roi, intervinrent pour protéger l'accusé contre la malice du Gouvernement.

donnèrent une valeur pratique qui intéressa toutes les classes à les étudier , et disposa tous les talens , toute l'énergie du pays à résoudre le problème des forces constitutionnelles. Les doctrines de 1789 furent hardiment avancées , et l'opposition prit la place des conspirations. La rentrée sur la scène législative de quelques-uns des membres les plus éminens des assemblées constituante et nationale, tels que Lafayette, Lanjuinais, etc., que le temps et la hache révolutionnaire avaient épargnés , ranima l'esprit populaire et le remit dans ce chemin duquel les insensés conspirateurs de Pilnitz l'avaient détourné d'une manière si funeste.

Respectables par leur âge , leur probité incorruptible et leur intrépidité, ces vétérans patriotes rallièrent autour d'eux la génération naissante , qui , délivrée du joug de la discipline militaire , se jetait dans les études de tous genres avec toute l'ardeur qu'inspire la nouveauté et le zèle d'une louable ambition. Sous leur tutelle , les jeunes gens prirent graduellement les habitudes de réflexion et

d'action, nécessaires aux citoyens d'un État constitutionnel. Les manières tranchantes, l'active énergie des enfans de l'empire, firent place à une gravité composée, à une conduite mesurée. A l'habitude de l'obéissance militaire, on substitua l'esprit de recherches philosophiques. Toutes les branches de la littérature servirent à propager les idées saines et les principes d'un gouvernement libre. On analysa le mécanisme de la nouvelle constitution, on estima ses forces, et des sociétés furent formées pour les faire marcher congruement. L'esprit de liberté auparavant concentré dans la capitale, commença à se répandre dans les provinces; et à mesure que la raison du peuple se fortifia, il apprit à agir avec promptitude et ensemble.

On ne pouvait imaginer un système plus misérable, plus impossible à soutenir que celui de gouverner despotiquement par le moyen d'une charte. Chaque jour les violations de cet acte montraient l'absurdité de cette tentative. Il est plus que probable que Louis XVIII était, jusqu'à un certain point,

sincère dans ses concessions sur les libertés publiques. Il avait trop d'habileté pour ne pas sentir le danger et les difficultés d'une politique trop illibérale ; et son âge et son voluptueux épicurisme , devaient également l'en éloigner. Il avait d'ailleurs éprouvé personnellement et trop sévèrement les maux de l'exil , pour ne pas comprendre l'imprudence extrême de risquer son trône dans l'espoir de gagner des prérogatives , inutiles à qui veut gouverner loyalement.

Mais les émigrés ne pensaient pas ainsi. Les événemens qui avaient rendu au roi sa couronne n'avaient rien fait , ou du moins avaient fait bien peu pour eux. La restauration ne leur avait ni rendu leurs biens confisqués , ni donné le moindre privilège dans l'État. En rentrant en France ils ne se sentaient pas à l'aise , et ne pouvaient endurer sans répugnance les changemens effectués pendant leur absence. Leur pauvreté leur semblait d'autant plus dure qu'ils la comparaient avec l'opulence dont ils jouissaient avant la révolution. Avec cette masse de mé-

contentemens ils apportaient une ignorance non moins funeste de l'esprit du temps et du peuple au milieu duquel ils venaient vivre. Faibles par le nombre, mais pleins de confiance dans leur rang et leur influence, ils prirent les suggestions de la vanité pour celles de la raison. Fiers de leur supériorité imaginaire, de leurs raffinemens de convention, ils crurent que leur élégance de mœurs leur donnait droit à la suprématie politique; et tandis que ces préjugés les séparaient du reste de la nation, ils les empêchaient aussi de connaître ses besoins, ses vœux, son intelligence, et ses moyens de résistance à l'oppression. La concession de la Charte était aux yeux de cette classe de la société, une dérogation de la dignité royale, un odieux abandon des principes, et surtout un obstacle au recouvrement de leurs antiques privilèges. L'encre avec laquelle cet acte fut signé était encore fraîche, quand il devint l'objet de leurs sarcasmes amers et de leurs secrètes hostilités. Toute l'énergie d'intrigue qu'ils possédaient fut dirigée à conduire ou à en-

traîner le roi à éluder sinon à annuler cette importante transaction ¹.

La révolution, que l'on a considérée en général comme une attaque contre la monarchie, était en effet non moins dirigée contre l'aristocratie féodale. Les classes privilégiées, quoique leur importance politique se fût éteinte sous Louis XIV, restèrent en possession de cette partie de leur pouvoir qui ne s'exerçait que sur le peuple; et pour la conserver elles se placèrent dès le commencement du mouvement révolutionnaire entre le roi et la nation, et empêchèrent les paisibles réformes qui auraient rendu la révolution inutile et l'auraient ainsi prévenue. Ce fut pour l'amour de leurs privilèges, non dans l'intérêt du roi, que les courtisans engagèrent ce monarque dans des mesures qui le conduisirent sur l'échafaud. Ce fut cette faction qui combattit les intentions de Louis XVI,

¹ « Dès le premier jour de la mise en exécution du nouveau pacte, il y eut des germes trop visibles de défiance et de division. » — Benjamin Constant, *les Cent Jours*.

renversa Turgot , Malesherbes , Necker , et tous les ministres qui avaient des vues assez bienfaisantes pour désirer des améliorations, et assez d'habileté pour comprendre leur nécessité. Avec de tels hommes , le pouvoir monarchique n'avait à craindre aucune perte ; il n'aurait perdu tout au plus qu'un droit abstrait , dont l'exercice devenait tous les jours moins politique et moins désirable. Mais la noblesse et le clergé avaient beaucoup de sacrifices à faire. Les privilèges féodaux , les exemptions d'impositions , les *lettres de cachet*, et mille abus arbitraires , étaient menacés ; et si quelques-uns de ces abus atteignaient quelquefois la noblesse , ils étaient bien plus souvent exercés à son bénéfice. L'aristocratie féodale et le peuple de France étaient réellement , depuis le commencement de la monarchie , deux nations distinctes ; et ces deux nations se trouvaient encore en 1789 aussi différentes d'opinions et de sentimens qu'elles l'étaient à la première invasion des Francs. Cette séparation de vœux et d'intérêts se manifesta quand la révolution éclata ,

par l'émigration de la presque totalité de la noblesse, et son alliance avec les étrangers contre les enfans du sol ; événemens qui prouvent évidemment que les familles féodales étaient plutôt campées que domiciliées dans le pays.

L'aristocratie n'a jamais été vue de bon œil par le peuple français. On s'est plu à représenter très-faussement dans les romans, le *seigneur du village* vivant comme un patriarche au milieu de ses serfs et de ses vassaux, dont il était révérendu comme un père. Mais dans tous les cas où la puissance de mal faire existe, l'expérience n'apprend que trop que la nature humaine est prompt à user de cet avantage. Sans doute des exemples particuliers de bonté ont contrebalancé accidentellement les maux produits par les institutions ; et la reconnaissance en ces occasions était proportionnée à la rareté des bienfaits conférés. De telles exceptions cependant ne prouvent rien dans l'estimation de l'opinion générale. Il est même certain que la bienveillance naturelle aux Français, et leurs habi-

tudes de libre commerce et de douce familiarité avec leurs dépendans, qu'une supériorité incontestable et définie leur permettait d'ailleurs de conserver sans danger, ne pouvaient tout au plus faire naître qu'une affection bien peu profonde; car elle n'était pas accompagnée du sentiment d'une justice rendue, et de l'intérêt de l'estime. Les plus grands propriétaires ne résidaient pas ordinairement sur leurs terres, et n'étaient connus de leurs tenanciers que par leurs demandes pressantes d'argent; quant à la petite noblesse de campagne, elle était en général plus infatuée des honneurs et privilèges de son rang que les grands seigneurs de la cour. La protection que les personnes de cet ordre accordaient quelquefois à leurs dépendans immédiats et personnels, était toujours celle de la supériorité envers l'impuissance absolue, et leur courtoisie elle-même avait un fonds de dédain. La peinture que Beaumarchais a faite, dans son Figaro, des sentimens nationaux, est conforme aux antécédens connus, et peut être regardée comme fidèle et com-

plète. Toutefois ce n'est point chez les simples paysans que l'opinion publique s'est formée, mais dans les villes, parmi les hommes des professions libérales et les bourgeois, propriétaires ou marchands. La haine de la féodalité fut propagée dans ces diverses classes par l'insolence oppressive des nobles. De ce côté il existait un choc d'intérêts et de vanité qui devait nourrir des sentimens d'aversion entre les deux parties opposées. Quand la révolution commença, le mépris de la noblesse devint le principe dominant chez les Français, et ils l'ont conservé à travers les divers changemens de gouvernement qu'ils ont subis. L'amour de l'égalité est un trait du caractère national; et les efforts de Napoléon pour ramener le goût des distinctions personnelles ne purent jamais réconcilier le peuple avec la noblesse privilégiée.

A ces sentimens naturels la vente des biens confisqués, et la loi qui ordonne l'égalité de partage dans les héritages paternels, vint ajouter un intérêt pécuniaire. Le rétablissement des dîmes et la restitution des biens

nationaux, sont donc des sources réelles de dangereuses contentions, c'est le corps de Patrouille autour duquel les partis combattent à outrance ¹. Ces objets sont le but de toutes les intrigues du faubourg; et les motifs de toute la désaffection montrée par le peuple, de ses défiances contre l'ultra-administration. Les voyageurs anglais qui ne peuvent observer que la superficie de la scène politique en France, et qui fondent leur jugement sur les opinions des salons des émigrés, qu'ils fréquentent particulièrement, répètent sans cesse, *qu'est-ce que veulent les Français?* Ils voient régner l'abondance et la tranquillité, la justice tolérablement administrée, les propriétés respectées, les cafés et les théâtres remplis, et les promenades publiques animées par la musique et la danse; et s'ils sont de haute

¹ Les indemnités accordées par les Chambres ne sont acceptées que comme à-compte, et sous la réserve tacite du droit d'extorquer tout ce qu'on pourra avoir de plus dans la suite.

naissance et penchent vers le torysme , ils se récrient contre la presse et les agitateurs libéraux qui s'acharnent contre un gouvernement si doux et si pacifique !

Les Français désirent , et désirent avec toute raison , toute justice , des garanties suffisantes pour leurs droits contre les invasions des ultras. Quatorze millions d'acquéreurs de biens nationaux veulent s'assurer de leur destinée ; et vingt-huit millions de Français demandent à être débarrassés pour toujours des réclamations de l'Église sur les dîmes, et de la triviale tyrannie des missionnaires, qui , envieux de revoir les vieux abus ecclésiastiques , cherchent à les restaurer par l'abrutissement du peuple.

L'inquiétude excitée par ces causes empêche seule la France d'accepter avec joie une constitution théoriquement imparfaite , il est vrai , mais qui cependant , depuis quatorze ans , a donné au pays une tranquillité comparative , et admis un degré de développement de la puissance industrielle , tel que la génération présente ne peut se rappé-

ler rien de semblable. Si les Bourbons avaient pu consentir à s'unir franchement à la nation en lui accordant les lois qui pouvaient désarmer l'émigration, leur domination serait peut-être devenue aussi arbitraire qu'ils auraient pu le désirer; car les Français, si sensibles à ce qui touche à l'inégalité politique, ont cependant long-temps supporté le gouvernement prétorial de Napoléon, et ils auraient été lents à se mouvoir pour défendre les détails de la liberté civile, si leur importance ne lui avait pas été indiquée par la fausse direction que le Gouvernement avait prise.

Malheureusement pour la cause de la royauté en France, elle a négligé cette partie essentielle de l'opinion publique. Égarée par le sophisme long-temps prédominant qu'une puissante aristocratie est un soutien nécessaire à la couronne, elle a, dès les premiers momens de la restauration, plus ou moins fait cause commune avec la noblesse.

Dans l'état actuel des sentimens et de la propriété publique, et avec le développe-

ment rapide de l'industrie commerciale, le rétablissement des privilèges féodaux est impossible. Toute la force réelle est dans le peuple, et la cour, en s'appuyant sur les émigrés, s'unit à une puissance qui peut renverser le trône, mais non l'aider à gouverner arbitrairement¹. Il existe un parti peu nombreux dans les classes les plus riches qui, déçu par l'exemple de l'Angleterre, imagine qu'une aristocratie pourrait être graduellement reconstruite pour satisfaire l'ancienne noblesse, renforcer le roi et former une barrière contre les excès démo-

¹ « Avec notre disposition nationale, notre amour pour l'égalité presque absolue, la division de nos propriétés, leur mobilité personnelle, l'influence toujours croissante du commerce, de l'industrie et des capitaux en portefeuille, devenus des élémens au moins aussi nécessaires à l'ordre social actuel, des appuis plus indispensables au Gouvernement que la propriété foncière elle-même ; une puissance héréditaire qui ne représente que le sol, qui repose sur la concentration du territoire dans les mains d'un petit nombre, a quelque chose qui est contre nature. » — Benjamin Constant.

cratiques. Quand il n'y aurait pas d'autres raisons pour douter de la justesse de cette mesure, il suffirait de lui objecter qu'aucune volonté humaine ne peut créer les ordres de la société et déterminer leur poids relatif. En politique comme en physique, la force créatrice ne peut être dominée par une volonté absolue, et aucune loi ne peut triompher de l'influence de l'opinion et des choses existantes. Entre la France et l'Angleterre la différence est si grande sous ce rapport, qu'on ne peut y trouver aucune analogie. En Angleterre le droit d'aînesse, établi depuis si long-temps qu'il est presque regardé comme un droit naturel, a investi l'aristocratie territoriale d'une immense force, concentrée en un petit nombre de mains, et cette force a été habilement employée pour faire obtenir à ses possesseurs une puissance formidable. Pendant une longue suite d'années, toutes les lois ont été faites dans leur intérêt, tous les usages sociaux se sont conformés à leur suprématie. Arguer de ce qui se fait en Angleterre par cette influence, ce que l'on peut

espérer d'elle en France, où les propriétés sont si peu étendues et le droit d'aînesse aboli, c'est tomber dans une grossière et palpable erreur. Dans les deux cas, il n'y a non-seulement aucune ressemblance, mais il y a contraste absolu. La charte française elle-même, imprégnée comme elle l'est des idées et des prétentions de l'ancien régime, est encore moins exclusive, moins aristocratique que la constitution anglaise telle qu'elle est pratiquée. La nation française, alliée aux États-Unis, témoin de leurs triomphes auxquels elle a contribué, a naturellement adopté les idées américaines, emprunté les institutions américaines, quand elle a tenté de constituer un gouvernement libre. Tout ce qui reste de bon et de populaire dans la *charte* vient de cette source, et par conséquent conserve une teinte républicaine. *Les juges de paix*, par exemple, ont été long-temps nommés par les citoyens; et, bien que l'autorité se soit emparée de leur nomination, on les prend encore dans le sein du peuple : de plus, comme ils sont

exempts des préjugés et des sympathies qui influencent la hautaine confédération des juges de paix anglais *non payés*, ils administrent plus impartialement la justice, et sont moins décidément des instrumens du gouvernement arbitraire.

Le corps électoral, malgré ses fréquentes épurations, est encore infiniment moins aristocratique que la même classe en Angleterre. En bornant le droit d'élire aux citoyens qui paient au moins 300 francs d'imposition directe, le nombre total des électeurs a été réduit au-dessous de cent mille. Mais pour donner plus de poids à la propriété, on a voulu qu'un quart des électeurs pris parmi ceux qui paient les plus fortes contributions eût le droit de voter une seconde fois; et ils forment ce qu'on appelle les collèges de départemens. Toutefois, l'effet salutaire de la division des propriétés est tel, que même ce quart, composé des plus riches citoyens, n'est point séparé de la masse de la nation; et la France, avec un nombre d'électeurs moindre que ceux d'une province irlandaise,

a obtenu une Chambre sur laquelle l'influence du pouvoir a été nulle, et qui s'est montrée également inaccessible à la corruption.

Dans les municipalités des départemens, en dépit de tout ce que Napoléon et la Charte ont fait pour extirper le principe démocratique, l'influence populaire se fait mieux sentir que dans nos grands jurys, nos commissions de paroisses, qui, en pratique, sont toujours exclusifs, aristocratiques et dominés par l'intérêt de corps. Les lois judiciaires actuelles de France sont une preuve encore plus décisive de la prédominance des idées constitutionnelles, et par conséquent d'un plus haut degré de probité politique que celui qu'on trouve dans le peuple anglais. La comparaison des maximes qui gouvernent les tribunaux en France ou en Angleterre dans les jugemens en matière de libelles, est infiniment en faveur de la première; et les sentences y sont plus douces presque dans la proportion des mois aux années et des francs aux livres sterlings. L'absurde accusation

de provocation au mépris pour le gouvernement est en usage dans les deux pays ; mais en France la noble indépendance des juges et la grave austérité avec laquelle ils motivent leurs jugemens, tient les accusateurs publics en échec ; car souvent même , en obtenant la condamnation d'un écrivain de libelle , ils reçoivent une utile leçon pour le pouvoir existant et apprennent à respecter la liberté d'opinion.

Mais ce n'est pas seulement en France , c'est dans toute l'Europe que le principe féodal est discrédité. L'éducation , plus généralement répandue , a élevé l'homme à un juste sentiment de sa valeur personnelle, et a donné cours à l'idée que la terre est pour son usage , non pas lui pour le sien. Le commerce, de plus , a créé une aristocratie en même temps plus profitable à l'État , et plus populaire dans ses sentimens , qui peut combattre l'intérêt de propriété foncière , et limiter son influence. Peut-être , même en Angleterre , l'aristocratie a-t-elle passé son zénith et marche-t-elle rapidement vers son

déclin , par l'abus criant et grossièrement égoïste qu'elle a fait de ses pouvoirs usurpés et son opposition ouverte aux privilèges et au bonheur du peuple. La dynastie restaurée en France , en se liant aux émigrés , a donc agi contre l'esprit du temps et du pays , et s'est préparé une longue suite d'embarras , sinon une chute prématurée. Les habitudes, les opinions bien enracinées sont plus puissantes que les lois ; et aucun système de *majorats* ou de privilèges ne pourrait investir la Chambre des Pairs en France du crédit de la Chambre haute en Angleterre. La Chambre haute en France n'a rien d'aristocratique , hors son nom ; ses débats ont lieu à portes closes ; de nombreux renforts de partisans de chaque ministère y ont été introduits , et ont ajouté au nombre de ses membres des hommes très-peu imbus de sentimens patriotiques ; mais le corps est cependant loin de servir implicitement les vues de l'autorité ; et la couronne ne pourrait compter sur sa docilité pour sanctionner un coup d'État. Cependant les Français d'à-présent pour-

raient bien moins encore tolérer un corps privilégié dont les prétentions seraient mêlées au renversement de tous les droits assurés par la Charte, et dont l'influence sur les affaires serait une conspiration perpétuelle contre toute idée libérale, tout système d'administration honnête.

Mais comme si l'impopularité du parti émigré n'était pas suffisante, la cour a encore ajouté au mécontentement en faisant cause commune avec l'Église. L'établissement ecclésiastique en France est complètement usé, comme instrument agissant sur la conscience et dirigeant les volontés. On ne peut déterminer jusqu'à quel point le clergé, en abandonnant d'injustes réclamations, en adoptant les principes politiques libéraux, et en laissant tomber certains articles de discipline choquans et surannés, aurait pu réussir à ramener la nation à des formes de culte trinitaire; mais il est évident que le système qu'il a suivi en attaquant à la fois la bourse, la conscience et les objets d'amusement ou de bien-être de leur troupeau, devait amas-

ser sur sa tête le mépris de l'incrédulité et la haine de l'amour-propre offensé. On se moqua d'eux comme prêtres, on les détesta comme ultra-royalistes.

Toute l'utilité que la noblesse ancienne pouvait tirer de son alliance avec le clergé dépendait entièrement de l'opinion publique ; mais l'opinion publique était décidément contre l'Église telle qu'elle cherchait à s'établir ¹.

Dans l'aveuglement de leur zèle, ils imaginèrent que leur volonté de tromper et de gouverner trouverait chez le peuple une disposition correspondante à être dupé et maî-

¹ On a mis en question si Napoléon aurait pu ou non établir en France une Église réformée au lieu de faire son concordat avec le pape. L'un de ces plans pouvait être meilleur que l'autre ; mais aucun d'eux n'était suffisamment en harmonie avec le temps pour ramener le peuple à la foi athanasienne. Une complète séparation de l'Église et de l'État, d'après le système américain, était seule capable de calmer le ressentiment national contre les intrigues sacerdotales et le mysticisme religieux.

trisé. Les ultra-royalistes pensaient qu'il fallait simplement envoyer une armée de missionnaires bien endoctrinée, avec des crucifix hauts comme de grands mâts, des prédicateurs à voix de Stentor et d'insinuans intrigans, et ordonner aux maires et préfets de donner l'exemple de la soumission, pour que la France entière pliât le genou devant ces apôtres, et vît rétablir sans inquiétude tous les abus de l'ancien régime pour *l'amour du ciel*. Cela pouvait réussir en Belgique où une poupée inspire autant de vénération que le Jupiter de Phidias. Mais en France, au dix-neuvième siècle, espérer quelques succès d'un manège si grossier, était le plus faux des calculs. En matière de religion, le sublime touche de bien près au ridicule; et le Français est un peuple essentiellement moqueur. Dans les provinces éloignées, la population mâle, plus directement menacée dans sa fortune, gênée dans ses entreprises et assujettie à d'infinies vexations de détails par les prêtres, a adopté en quelques exemples un vernis d'hypocrisie extérieure; mais

même là on voit clairement , par la prédominance des femmes aux offices religieux , la froideur du grand nombre des citoyens et l'impossibilité de rétablir , à l'aide de l'autorité , ni les abus , ni les fins utiles des institutions ecclésiastiques. Quant à la capitale et aux autres grandes villes , où l'opinion est plus libre , où les autorités ont une influence moins directe , l'esprit de moquerie est général. La présence des fonctionnaires publics dans les processions et les autres cérémonies religieuses , et la dévotion affectée du faubourg , donnent lieu à des torrens de sarcasmes , d'épigrammes , de plaisanteries , et l'intervention du clergé dans une cause quelconque est le plus prompt et le plus sûr moyen de la déconsidérer.

Soit que ces mauvais calculs tiennent à une éducation rétrécie , au manque d'intelligence ou à la longue absence de France du clergé émigré , il s'est totalement mépris sur l'esprit du pays , et , dès le commencement , il a joué ses cartes trop à découvert. Au lieu de se servir de l'ascendant obtenu sur les

femmes pour ramener les hommes au sentiment religieux , les prêtres en ont usé seulement pour remplir leur bourse. On persuadait les femmes que c'était un péché irrémissible que de retenir les biens ecclésiastiques. On travailla sur leur sensibilité , sur leurs craintes , pour les pousser à cajoler ou à tourmenter leurs maris et parens afin de les engager à rendre les propriétés du clergé acquises pendant la révolution. Les conséquences inévitables de ces insinuations furent la froideur , l'aliénation , la discorde dans les familles , le relâchement ou la rupture des liens les plus chers. Obligées par leurs directeurs d'observer de minutieux et ridicules rites , et de se priver des plaisirs de la société ¹ , les femmes étaient virtuellement séparées des hommes , leurs devoirs domestiques étaient négligés , leur bonheur domestique détruit : le tout pour la plus grande

¹ Plusieurs curés ont prêché contre la danse et imposé des pénitences à ceux qui se livraient à cet exercice.

gloire du *parti-prêtre*, et pour ses intérêts les plus sordides et les plus anti-nationaux.

L'impertinente introduction des jésuites dans l'éducation publique blessa encore plus l'opinion générale ; et les contradictions perpétuelles entre leurs doctrines et les connaissances du siècle , achevèrent de convaincre les politiques qu'ils ne tendaient à rien moins qu'au renversement de la liberté civile et religieuse ¹. Dans cette masse de motifs de haine les émigrés, et au milieu d'eux le trône, furent enveloppés , et on les rend responsa-

¹ L'irrégion qui prédomine chez les laïques en France est l'ouvrage du clergé. Les richesses excessives et la vie scandaleuse des prélats, les intrigues des moines, et l'obstination des uns et des autres à maintenir des pratiques absurdes et des contes de nourrices, que le temps rejetait, mais surtout les procès barbares de Calas et de Labarre, firent faire des réflexions au public, qui le disposèrent à recevoir Voltaire et les autres écrivains philosophiques non-seulement avec fureur, mais avec affection. L'esprit d'examen fut éveillé par un sentiment de souffrance ; et les griefs personnels donnèrent un intérêt vif et profond aux discussions sur ce sujet.

bles non-seulement de leurs offenses contre la société, mais encore de celles d'un corps qui ne peut leur être d'aucune utilité, et pour les intérêts duquel ils ont au fond la plus complète indifférence.

Ces considérations générales expliquent suffisamment la tendance politique des Français, et démontrent avec une incontestable évidence, qu'en combattant pour conserver ou obtenir les garanties de leurs droits civils et religieux, ils ne font que remplir un devoir sacré envers leur pays et leurs descendants. Le parti libéral en France a été représenté faussement comme désirant le renversement de l'État et le retour des violences révolutionnaires. Mais en politique le passé ne revient jamais ; la république de Robespierre est aussi moralement impossible en France que le despotisme de Louis XIV. La brutale ignorance, la férocité des sans-culottes étaient les résultats d'une éducation reçue sous un gouvernement pervers. Les jacobins tiraient leur immoralité des sources de corruption qu'ils détruisaient ; et quand toutes

les autorités seraient abolies dans le pays , il serait impossible qu'il retombât dans l'anarchie politique et morale qui désola l'Europe lors de la chute de la royauté à la fin du dix-huitième siècle. Le penchant des peuples , dans leur état actuel de culture intellectuelle , est pour édifier , non pour détruire ; pour consolider , renforcer , non pour renverser. Il faut observer que le parti libéral se compose de la partie la plus active , la plus industrielle de la société , qui , ayant goûté les douceurs de la paix intérieure et reconnu par expérience qu'il existe une connexion nécessaire entre un gouvernement régulier et la prospérité du commerce , considère une révolution , une guerre civile , avec une aversion bien fondée , et ne pourrait y être poussée que par la haine du despotisme et l'entière extinction des droits civiques. Toutefois , une préférence théorique pour le gouvernement républicain existe peut-être au fond du cœur d'un grand nombre de Français ; mais ils auraient horreur de lever un doigt pour renverser le gouvernement existant quel qu'il

soit , s'il les laissait jouir en paix de leur liberté et ne leur donnait aucune inquiétude pour l'avenir. Le temps du fanatisme politique est passé ; et les hommes ne sont plus disposés à combattre pour une forme ou une autre, ni à déifier des abstractions. En France, de même qu'en Angleterre, l'utilité positive devient la mesure d'après laquelle on dirige les spéculations et l'on règle les actions.

En accordant la Charte, le roi , quoiqu'il n'agît probablement pas avec une mauvaise foi qu'il s'avoua à lui-même , fut empêché , et par ses propres préjugés et par ses conseillers, de faire tout ce qui était nécessaire pour la sécurité du trône et le bonheur du pays. En insistant pour que la concession de la Charte fût reçue comme un acte de sa propre volonté , un don *octroyé* au peuple , une impulsion de bonté , non la reconnaissance d'un droit, il avait sans doute en vue une pure matière de formes, qui sauvait son orgueil royal et n'apportait aucune différence essentielle à la valeur intrinsèque du présent. Mais ce vain attachement à une phrase dé-

pouilla non-seulement une grande et noble mesure politique de toute sa bonne grace , il insulta encore à la nation que cette mesure devait pacifier ; il ouvrit une source de maux et d'inquiétudes , dont le parti ultra ne tarda pas à tirer avantage. Le mérite fondamental d'un tel pacte est un caractère bien déterminé : son office est de présenter , ainsi que les mesures et les poids modèles , pour le commerce , une règle immuable à laquelle on puisse en appeler dans les dissensions accidentelles ; et pour remplir efficacement cet office , le pacte doit renfermer en lui-même tout ce qui peut inspirer une confiance , une approbation universelle , et se trouver placé hors des atteintes du caprice et de l'influence individuelle. Mais ce qui est accordé par l'autorité absolue , par la volonté d'un despote , peut être modifié , détérioré , annulé par un autre ; et , comme l'observa fort bien Benjamin Constant , la révocation de l'édit de Nantes était un sérieux précédent. Cette vérité fut vivement et promptement mise en évidence par les journaux

ultra-royalistes et le côté droit de la Chambre, qui, ne se croyant pas engagés par les dispositions de la Charte, provoquèrent ouvertement sa violation. Tous les efforts des absolutistes tendent à pousser le roi à dissoudre les Chambres, ensuite à refaire par ordonnance, c'est-à-dire par sa pure volonté, une loi électorale par laquelle la nomination des députés tomberait entre ses mains et ferait ainsi de la Chambre une simple cour d'enregistrement.

Dès les premiers momens du régime de la Charte, les émigrés ont employé toute leur influence à la convertir en instrument de tyrannie, à renverser les barrières qu'elle opposait aux empiètemens de leur ambition. L'histoire de France, depuis ce temps, consiste d'un côté en une suite d'intrigues et de conspirations contre les libertés garanties par la Charte; de l'autre, en efforts constans et intrépides de la presse et des députés patriotes, pour déjouer ces intrigues en éclairant le peuple. Dans l'organisation du gouvernement impérial, on trouva d'amples maté-

riaux pour les fins du despotisme ; et comme cette organisation avait été adoptée provisoirement en attendant que des institutions plus analogues à l'esprit de la Charte fussent établies, on exploita avec soin les moyens qu'elle offrait pour influencer les élections et imposer silence à l'opinion. Mais quand cette influence devint insuffisante pour atteindre le but de la cour, la loi d'élection elle-même fut changée par une Chambre dévouée au pouvoir, et l'on espérait que cette mesure aurait encore l'avantage de priver la Chambre de son caractère populaire. Cependant comme les dernières sessions se sont occupées de lois utiles pour s'opposer aux fraudes électorales, la législature, quoiqu'elle ne soit plus une pure représentation du peuple, paraît encore un frein efficace contre les usurpations ministérielles.

Aux yeux d'un clergé intolérant et d'une noblesse hautaine et absolue, toute liberté d'opinion est une abomination. De plus, le despotisme jaloux de Napoléon a servi merveilleusement ses successeurs. Les détails de

son administration offraient des précédens et des moyens et des instrumens pour une sévère censure de la presse ; et pendant la réaction de la restauration il ne fut pas difficile d'obtenir la sanction législative pour le rétablissement de cette odieuse et criminelle mesure. Toutefois sur ce point la France est invulnérable. Tant que les journaux ne seront pas absolument prohibés et l'imprimerie défendue, l'intelligence éveillée et la conception facile du peuple cherchera et trouvera l'instruction dans les allusions les plus indirectes. En proportion du danger croissant et des difficultés d'exprimer directement les opinions, l'effet des insinuations détournées deviendra plus piquant, et ces traits spirituels que les Français savent si bien asséner seront plus goûtés du public. Cependant quand la réaction royaliste commença à se calmer, les Chambres reprirent leur office naturel de protectrices de la liberté d'opinion ; la censure fut abolie, et les lois graduellement débarrassées de quelques restes de tyrannie. Les deux plus grandes restric-

tions qui pèsent actuellement (1829) sur la presse sont la non-intervention du jury dans ses délits et le pouvoir donné à l'autorité de priver un journal de sa licence , pour la plus légère et la plus insignifiante condamnation ; en sorte qu'aucune sentence au-dessous d'une complète décharge ne pourrait mettre les fonds des propriétaires d'un journal à l'abri des intrigues gouvernementales qui le menacent sans cesse. Mais telle est la force de l'opinion en France , que les juges , quoique nommés par le roi , en expliquant en général la loi sur ces sujets de la manière la plus correcte et la plus libérale , ont mis un frein salutaire au zèle des procureurs du roi ; et sous leur protection un assez haut degré de liberté pratique est laissé aux journalistes et aux écrivains politiques.

Un autre sujet de contestation entre les libéraux et les ultras , est l'éducation nationale. Avec une malice diabolique accompagnée , heureusement pour l'humanité , d'une ignorance et d'une maladresse extrêmes , le parti émigré a remué ciel et terre pour abat-

tre et enchaîner l'esprit du peuple ¹, en confiant l'éducation de la jeunesse à des prêtres qui ne leur donnaient que des leçons d'esclavage passif et d'abjecte superstition. Le Gouvernement, dans la plupart des sociétés chrétiennes, s'est arrogé le privilège d'établir des écoles, où, sous le prétexte de l'instruction, l'on façonne les jeunes intelligences pour l'adoption de quelque doctrine étroite de secte. Que cette pratique n'est ni utile, ni

¹ « Une classe d'hommes, » dit Gibbon, « dont les mœurs ne sont plus celles du temps présent, et dont les yeux sont éblouis par la lumière de la philosophie. » Cette perversité profonde qui fait abuser de la plus précieuse des charges publiques, celle d'élever le peuple, et qui mène à rendre l'enfant incapable d'exercer jamais duement les facultés d'un homme, est poussée en France à un degré difficile à imaginer. Les plus grossières superstitions sont inculquées à la jeunesse, et dans la chaire et dans le confessionnal, et lui sont présentées comme des vérités importantes démontrant l'existence de la Divinité. Heureusement cela se fait avec plus de zèle que de discrétion, et le public, au lieu d'être édifié, est indigné de cette scandaleuse charlatanerie.

juste de la part du Gouvernement, c'est ce qu'il est facile de prouver. Et il n'est pas moins facile de démontrer qu'elle est aussi défavorable à la religion qu'à la vérité et à la liberté. Mais la discussion sur ce point est conduite des deux parts en France dans des bornes très-étroites. Le Gouvernement, non content d'avoir aidé de son influence et de sa bourse le parti de la fraude ecclésiastique, a visé et a réussi un instant à obtenir pour l'Église le monopole absolu de l'éducation. L'ostensible rétablissement des jésuites qui avaient été expulsés par le parlement, sous l'ancien régime, se lie à des tentatives systématiques pour pervertir et dégrader l'humanité.

Des opinions très-diverses ont été émises sur l'importance de cette transaction et sur la sagesse de ces craintes, de cette désapprobation, que la France a exprimées en voyant reparaître les jésuites sur la scène politique. Mais en de telles matières l'instinct des peuples est un guide sûr.

L'homme reconnaît souvent dans sa ca-

pacité corporelle, de même que les animaux, suivant leur espèce, l'ennemi qu'il doit craindre, même avant que l'expérience lui ait fait connaître sa griffe ou que la raison lui ait démontré ses intentions malfaisantes. Il est vrai que le temps du jésuitisme est passé. Ce n'est plus un instrument de déception adapté aux circonstances; et s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes et privés de l'appui du Gouvernement, on aurait pu les laisser monter sur leurs tréteaux et pratiquer les ruses de leur morale équivoque : ils n'en auraient obtenu aucun résultat. Le monde est maintenant suffisamment éclairé pour faire tête à tous les enfans de Loyola passés, présens et futurs. L'ennemi du genre humain ne serait plus chassé d'un corps duquel il se serait emparé, par l'invocation de

« *Speluncam Dido dux et Trojanus eandem*; »

Virgile ne passerait plus pour la Bible : du moins de semblables manœuvres ne pourraient duper que les plus ignorans, les plus dégradés de l'espèce.

Les jésuites français, en eux-mêmes, ne sont formidables, comme agens politiques, que par quelques autres corporations de fanatiques et d'imposteurs, dirigées en leur nom, et associées à leurs principes par un engagement secret. Des fonctionnaires publics, des citoyens de tous rangs, composent ces associations, couvrent le pays d'un réseau d'espionnage, et constituent une calamité publique qui exige toute la sagesse et toute la fermeté des honnêtes gens pour la détruire. Le jésuitisme, tel qu'il existe en France, est moins une machine religieuse qu'une machine politique. Il est vrai que les membres de cet ordre cherchent à s'emparer du pouvoir pour le faire servir à l'agrandissement de l'Eglise; mais leurs confréries de robe-courte ne considèrent leur religion et eux-mêmes que comme des instrumens à employer dans leurs desseins propres; et c'est cette alliance qui a fixé sur les jésuites l'attention du public. Par le moyen de ces liens secrets d'association une franc-maçonnerie politique s'établit, et étendit ses ramifications jus-

qu'aux derniers confins de l'administration de l'État. Être attaché au jésuitisme devint la route la plus sûre pour avancer dans tous les départemens ministériels ; et l'initié qui se trouvait ainsi placé à la tête des affaires conduisait tout suivant les vues de la contre-révolution. Les préfets jésuites avaient surtout une influence décidée sur les élections , et contrôlaient la libre action des citoyens ; et une correspondance universelle et minutieuse faisait connaître aux chefs de la conjuration les principes, les appuis, la conduite des hommes de la plus légère importance.

Sous un système aussi puissant , aussi protégé , cet ordre ouvrit une carrière à l'ambition de la jeune France , presque aussi séduisante que celle des armes sous Napoléon. Un certain nombre de jeunes gens à imagination ardente et à passions vives s'enrôlèrent dans les bandes de Saint-Acheul , et seraient devenus par la suite des temps fort dangereux pour la société.

Les contre-révolutionnaires , se confiant à

l'influence qu'ils avaient ainsi obtenue , marchaient à grands pas , sous le ministère Villèle , à l'accomplissement de leurs vœux les plus extravagans ; mais agissant , comme ils l'ont toujours fait , dans l'ignorance complète du véritable esprit du peuple , au moment même de leur triomphe présumé ils éprouvèrent une défaite signalée , et tombèrent dans la disgrâce de la nation par sa volonté irrésistible et déterminée. La cour , l'émigration , les jésuites , les ministres , tous reculèrent devant l'opposition prochaine. Le gouffre d'une nouvelle révolution s'ouvrit aux pieds du trône , et Villèle y fut précipité pour fermer , Curtius involontaire , cet abîme menaçant.

La fermeté des députés et l'énergie du peuple sauvèrent encore une fois la France de la violence des ultras. A l'époque de notre arrivée à Paris , la nation était encore dans la plénitude de sa joie de la défaite de ses ennemis. L'administration de Villèle , teinte du sang du peuple et chargée de son exécution , avait été chassée honteusement. Un cabinet

dont les vues étaient plus libérales avait succédé au ministère stigmatisé du nom de *déplorable* ; les jésuites étaient dépouillés d'une partie de leur influence directe sur l'éducation ; la presse était moins comprimée par le pouvoir , de nouvelles lois assuraient la pureté des élections ; l'énergie industrielle se développait , sauf un petit nombre d'exceptions locales , avec un succès remarquable ; le Gouvernement marchait sans entraves ; et les députés libéraux , loin d'être portés à prendre leurs avantages intempestivement , étaient peut-être trop modérés dans leurs demandes de réforme. L'extérieur des affaires publiques annonçait l'état sain et florissant du pays , le prompt rétablissement des pertes que l'occupation étrangère lui avait causées , et sa restauration prochaine dans le rang et l'influence qu'il doit avoir en Europe. En ce moment la monarchie constitutionnelle paraissait avoir pris racine dans les affections et les habitudes nationales , et la rage de la politique avait tellement diminué , que les salons de Paris étaient exclusi-

vement occupés de discussions littéraires ou des disputes des divers professeurs de philosophie. Les débats de la Chambre n'eurent qu'un seul objet intéressant, la nouvelle organisation départementale et communale : le reste porta sur des détails de finances. La presse jouissant d'une liberté de fait, était activement employée à dissenter sur des matières purement administratives ; et les questions agitantes des principes élémentaires étaient mises de côté momentanément. On ne comptait pas moins de cinq nuances d'opinions dans la Chambre des Députés. Le *centre* avec ses subdivisions de *centre droit* et *centre gauche*, s'interposant entre les ultra-royalistes et les ultra-libéraux, garantissait la modération de la législature, et par son équilibre empêchait qu'aucun mouvement révolutionnaire n'eût lieu à l'une des extrémités. Dans un tel état de choses, avec les lumières du siècle pour guider et soutenir les hommes d'État, le système constitutionnel aurait pu gagner d'un pas lent et sûr le plus haut degré de perfection que puissent atteindre les ins-

titutions humaines ; et le trône, appuyé sur les affections du peuple, serait devenu plus solide que s'il n'eût jamais été ébranlé.

Mais l'esprit de discorde était repoussé et non détruit ; la conspiration des émigrés demeurait *en permanence*, et les partisans des abus entouraient le roi et répandaient le poison de leurs espérances et de leurs craintes à son oreille trop complaisante. Le ministère Martignac, quoiqu'il ne fût point franchement libéral, et qu'il manquât d'énergie pour provoquer les réformes, était encore trop populaire pour les Tuileries ; et des menaces de changement de ministère et de *coups d'État* commençaient à troubler la tranquillité des Chambres et de la capitale.

La position des ministres eux-mêmes n'était pas sans difficultés. Privés de la confiance et de la faveur du roi, parce qu'ils lui avaient été imposés, ils étaient traversés dans leurs intentions libérales par la cour, et poussés à des mesures de sévérité par un pouvoir caché derrière le trône, et bien plus grand que lui. Dans une position semblable, des hommes

fermes et indépendans , appuyés de l'opinion publique qui les avait mis en place , et de la force de leur caractère , auraient repoussé les prétentions du faubourg ou donné leur démission. Des esprits supérieurs auraient dédaigné de ruser ou de temporiser avec leurs ennemis. Des hommes habiles auraient évité une lâche condescendance comme un suicide politique. En adoptant une mâle et noble conduite , les ministres auraient pu être déplacés par des intrigues de cour ; mais ils se seraient retirés forts de l'opinion publique , et seraient rentrés en place plus puissans qu'auparavant , au premier accès de royale appréhension.

N'ayant pas porté son attention sur ces considérations , ou manquant de la fermeté nécessaire pour agir d'après elles , le ministère Martignac essaya de désarmer la faction émigrée par la soumission , et de maintenir un cabinet libéral , en le montrant le moins libéral possible. A mesure que la session avançait et découvrait de plus en plus la nullité et les tergiversations du ministère , il

perdit son influence sur la Chambre et son crédit dans le public, jusqu'au moment où sa popularité s'étant changée en indifférence et cette indifférence en mépris, il fut remplacé sans efforts par le ministère Polignac : et il est déjà oublié comme s'il n'eût jamais existé.

Si d'autre part le parti de la cour avait pu abandonner ses craintes et ses jalousies, admettre de bonne foi l'existence d'un gouvernement réellement représentatif, le ministère Martignac n'aurait rien fait pour exciter un mécontentement marqué. Ses principes étaient suffisamment monarchiques et aristocratiques pour renforcer les privilèges légitimes de la couronne ; et, arrivant après l'atroce violence de Villèle, il aurait paru à la nation assez libéral pour inspirer sa confiance. Son renvoi montrait donc que la querelle entre les privilèges et les droits civils ne pouvait se terminer par aucun compromis ; que la révolution n'était pas pardonnée, et qu'une nouvelle expérience sur la patience du peuple menaçait la France d'une autre

révolution et les Bourbons d'un autre voyage à Hartwell.

Le jeu qu'ils jouent à présent n'est autre dans le fait que celui qu'ils ont tenté plus d'une fois et toujours au détriment de la faction aristocratique. Le ministère de 1814 et 1815, en de semblables circonstances, ramena Napoléon de l'île d'Elbe. En 1819 l'ultra-faction poursuivant les mêmes objets, mue par les mêmes passions, réitéra ses attaques contre la liberté et fut encore défaite. L'administration Villèle eut le même sort. Quand on se rappelle ces événemens si récents, il n'est pas difficile au public d'expliquer l'énigme des intentions du prince de Polignac en acceptant le ministère.

Les Français sont accusés, même par nos journaux libéraux, de précipitation en jugeant le nouveau cabinet par ses antécédens, sans attendre que ses actes donnent des motifs réels à la désapprobation, à la résistance nationale : mais jamais accusation ne fut plus mal fondée. Les individus qui composent le nouveau ministère ne sont pas des hommes

« inconnus à la renommée ; » le parti qui les a poussés a été dès long-temps jugé par le pays ; leurs vues , leurs projets , ont été annoncés avec orgueil par les journaux à leur solde. Le choix d'un homme que sa conduite à l'armée aurait dû rendre le dernier auquel on pût penser , était une insulte à la nation , et une déclaration de guerre contre le patriotisme et les sentimens de la France.

Les événemens qui ont suivi ne sont pas de la compétence du présent ouvrage , et ils ne sont pas de nature à donner le désir de dévier de son plan pour les décrire. La noble et généreuse conduite de la Chambre des Députés, dans laquelle la corruption de vingt membres eût déterminé un triomphe ministériel que tout l'or du trésor royal ne put acheter , offre un trop honteux contraste avec une autre Chambre partagée en factions de guérillas qui ne s'accordent que pour certains faits sordides et personnels , pour qu'une plume anglaise le retrace avec plaisir. La comparaison est humiliante , mortifiante , dégradante. Il y a bien loin en effet de l'indécence

parade d'une assignation du bourg de East-Retford, ou des efforts pour tromper le public par l'émission d'un papier non convertible; il y a bien loin du misérable triomphe, consistant à supprimer 900 livres sur la masse d'une dépense abusive et exorbitante, à cette adresse énergique qui a valu à la Chambre les honneurs de la prorogation, et l'amour et la vénération de ses constituans. Il y a plus loin encore des électeurs parjures des bourgs anglais qui envoient au parlement les nominations dictées par la noblesse, aux honnêtes citoyens de France que l'argent ne peut corrompre ni le pouvoir intimider.

Il est d'autant moins nécessaire de hasarder des conjectures sur les résultats de cette lutte dans laquelle la cour de France s'est imprudemment engagée, que la question pourrait être décidée avant que ces pages soient livrées à l'impression. Mais quelle que soit l'issue de cette lutte, les destinées ultérieures de la France sont assurées par le jugement sain et le patriotisme de la nation, les progrès des connaissances politiques, la

fermeté et la modération générales. Chaque jour qui s'écoule ajoute à la force du peuple et enlève quelque chose à la coterie des privilèges exclusifs et du despotisme illégal. Une consolante vérité pour l'Europe , c'est que la France sera toujours un pays libre : on peut le prédire par les relations inévitables de causes et d'effets. Si cette liberté doit être paisiblement et heureusement gagnée, ou arrachée par de sanglans efforts , c'est ce qui dépend de la sagesse et heureusement aussi du courage politique de la dynastie régnante.

LA GIRAFE.

En jetant les yeux ce matin sur notre liste de visites, après être montés en voiture, nous fûmes frappés par les singulières associations qu'elle présentait : car elle commençait par Cuvier et finissait par la girafe, en comprenant le plus célèbre médecin et phy-

siologiste, le plus éminent naturaliste et le premier mathématicien de France; en un mot, MM. Broussais, Geoffroy Saint-Hilaire et Lacroix !

Comme la girafe n'est pas ainsi, que le disait Béranger de lui-même, l'*animal le moins remuant*, et qu'elle pourrait un jour quitter Paris; de plus, comme sa compagne, en Angleterre, était morte ou mourante, nous étions extrêmement empressés de faire la connaissance d'un être si fort à la mode, et très-curieux de voir quels étaient les fondemens de sa popularité. Son joli mot à son arrivée, quand elle dit en passant au milieu des Parisiens émerveillés : « *Mes amis, il n'y a qu'une bête de plus* ; » l'élégante nouveauté dans les vêtemens, à laquelle son nom donna de la vogue; et les hautes qualités morales que lui accordent les naturalistes français, avaient élevé la girafe dans notre esprit à la dignité d'un lion¹; nous

¹ On sait qu'en Angleterre les objets de curiosité publique momentanément à la mode, sont nommés *lions*.

étions par conséquent tenus de « la connaître sous peine de passer nous-mêmes pour inconnus. »

En arrivant à sa résidence au Jardin des Plantes, nous trouvâmes Sa *Célébrité* prenant l'air dans un petit enclos devant son pavillon. A côté d'elle était son premier gentilhomme de la chambre, un ami fidèle, un compatriote, qui l'a accompagnée dans l'émigration.

Sa grande et belle taille, son teint de jais, son attitude et son costume pleins de grace, joints à l'apparence du gigantesque animal avec lequel il semblait en entière communication, présentaient les traits caractéristiques de leurs espèces respectives. Rien de plus remarquable dans la girafe que la disproportion de ses formes et la grace de ses mouvements. Son intelligence se manifeste par sa docilité, sa douceur, qui approche presque de la politesse. La cour rassemblée autour de l'illustre étrangère paraissait aussi envieuse d'attirer son attention que celle qui remplit la chambre à coucher royale de Charles X

l'est de saisir le bon augure de son sourire matinal, tandis que son premier gentilhomme ou valet de chambre de l'ancienne pairie lui présente sa chemise et son mouchoir. La girafe cependant, comme si elle comprenait les vœux de ses courtisans, s'avanceit, baisait son long cou, et passait la tête à travers les barreaux de la clôture, pour recevoir leurs hommages. La scène était amusante, caractéristique, et rappelait la courtoisie royale tant vantée en une semblable occasion : la *bête de plus* ne perdait pas à la comparaison.

Les voisins de l'aimable et spirituelle girafe sont un ours inquiet, rechigné, et un stupide buffle. Je ne crois pas qu'avec tout ce que Pestalozzi et Owen ont jamais pu inventer on pût jamais donner à cet ours, à ce buffle, l'intelligente affabilité si évidente chez leur gigantesque associée.

Quelques délices que nous ayons trouvés à voir ces formes belles et nouvelles, ces preuves du grand pouvoir créateur (soit qu'elles aient été amenées de l'Indus ou du pôle, au centre de la civilisation); cette visite à la

girafe nous procura un plaisir plus vif encore, le spectacle des humbles classes de Paris qui, ce jour-là, remplissaient le Jardin des Plantes pour lequel on obtient facilement des billets ainsi que pour tous les autres établissemens publics de France. C'était un jour de fête, et les petits marchands et les artisans y venaient étudier le Créateur dans ses ouvrages, rassemblés là des climats les plus divers et les plus éloignés, pour leur instruction et leur profit. Une curiosité bien dirigée, exprimée avec *naïveté*, un vif désir de s'instruire, étaient les traits les plus remarquables dans la conduite de cette foule mélangée (parmi laquelle se voyaient un assez grand nombre de soldats¹) qui errait, dans une

¹ Ayant été plusieurs jours de suite à la Bibliothèque du Roi pour prendre des extraits de livres, je remarquai un soldat assis en face de moi qui s'occupait d'un semblable travail : il avait une des plus belles têtes que j'aie jamais vues, et fut une fois rejoint par l'un de ses camarades qui travaillait comme lui dans une autre pièce. Si tels sont les spécimens de l'armée française, que ceux qui comptent sur

discrète admiration , à travers les parterres de fleurs et de plantes précieuses et parcourait les salles d'un Musée sans pareil , en marchant sans bruit et en faisant à voix basse ses observations.

Nous procédâmes avec un redoublement d'intérêt à l'accomplissement de nos visites projetées à MM. Cuvier , Broussais , Geoffroy Saint-Hilaire et Lacroix , car c'est à de tels hommes que la France moderne doit et les établissemens semblables au *Jardin des Plantes* , et cette étonnante diffusion de connaissances que l'on observe dans l'intelligente population que nous venions de contempler¹.

l'obéissance aveugle d'une brutale force militaire y regardent à deux fois.

¹ Pendant cette agréable journée nous fûmes accompagnés par M. Warden , ex-consul des États-Unis et notre ancien ami , lequel , bien qu'il n'exerce plus aucun emploi diplomatique , est le *cicerone* des Américains à Paris, Trente ans de séjour en cette ville en font un guide aussi intelligent que sûr ; et je suis heureuse de trouver mes observations sur la dernière et les moyennes classes du peuple confirmées par son

opinion. « Ils sont si avides de connaissances, » disait M. Warden, « et ils les estiment si haut, que lorsqu'une personne inconnue leur est recommandée, soit pour la société, soit pour les affaires, une de leurs premières questions est : *A-t-il reçu de l'éducation ?* »

GÉRARD — SACRE DE CHARLES X.

COMBIEN les contemporains, les concitoyens de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien et des autres grands maîtres de l'école d'Italie, étaient dignes d'envie ! Quel plaisir de visiter le matin leurs sublimes ouvrages, et de pouvoir le soir causer avec eux ; de pouvoir de-

mander à Raphaël quel sentiment l'inspirait quand il peignit sa sainte Cécile, à Salvator ce qu'il avait dans l'esprit en retraçant la conjuration de Catilina!

Le *Musée* a rempli toute notre journée d'hier, surtout les tableaux du salon carré d'exposition. Une foule immense entourait le tableau du *Sacre* de Charles X par Gérard, et ne nous permit d'en approcher qu'au bout de quelques minutes. Le succès d'un peintre dépend toujours autant de la nature de son sujet que de l'exécution; car le jugement du spectateur est toujours influencé par ses sensations et ses affections. Sous ce rapport, il y a une énorme différence entre le *Sacre* et l'*Entrée d'Henri IV*, ou la *Bataille d'Austerlitz* par le même maître. Tout ce que l'art pouvait produire pour une scène telle que le *Sacre*, avec des originaux et des incidens tels que ceux que le peintre devait représenter, a été fait; mais quels étaient ses modèles? C'est en vain que son admirable puissance de dessin a été prodiguée pour donner de l'âme et de l'harmonie à des figures qui n'en offraient

aucunes : qu'il a donné un air grave à des visages niais que tout son art n'aurait pu faire paraître intelligens ; qu'il a tenté de donner aux *Polonais* de la cour une expression spirituelle que la nature leur a refusée. Le cachet du temps et des principes l'emporte sur les efforts du plus grand peintre du siècle pour dérober, ou décorer de quelque dignité, l'insignifiance, pour ennoblir ce qui est en soi-même ignoble¹. Parmi les divers personnages, princes, ducs, cardinaux, évêques, qui remplissent ce vaste et brillant tableau, un seul m'a singulièrement frappée comme heureusement placé ; c'était le cardinal de Clermont-Tonnerre : il tourne le dos au spectateur qui n'aperçoit que sa robe et sa tonsure, en effet les seules parties essentielles

1 M. Gérard a traité ce sujet d'après les ordres du roi. Il avait évité de se trouver en présence de Charles X lorsque ce monarque distribua des marques de distinction aux artistes, dans le Louvre. Le roi remarqua son absence et dit : « Je regrette que monsieur Gérard ne soit pas ici pour apprendre de ma bouche que je le charge de faire le tableau du Sacré. »

de la personne de cet ultra-prêtre et prélat.

Ce tableau, tel qu'il est, prouve le génie du peintre par sa grande supériorité, comme composition, sur les autres représentations du même sujet, commandées par le ministre Corbière, dont la mauvaise administration, sous le rapport des arts, nous a été souvent citée.

Le soir nous allâmes chez Gérard, l'esprit encore trop préoccupé de ce tableau pour n'en pas faire le premier sujet de notre conversation. Je lui demandai pourquoi il avait choisi le moment où la cérémonie est terminée ? *L'Accolade* me paraissait moins pittoresque à représenter que le sacre lui-même.

« Le moment dont vous parlez, » dit-il, « était indiqué par l'autorité supérieure ; mais je ne pus me résoudre à montrer le roi de France prosterné aux pieds des prêtres¹. »

¹ A mon retour chez moi, je feuilletai l'*Histoire des Sacres* de M. Lenoble, où je trouvai la pleine justification du choix du peintre. Le roi doit rester à

Peu de temps après j'allai voir Gérard dans son atelier, où presque tous les potentats de l'Europe étaient venus chercher la seule immortalité qui leur est réservée. Je le trouvai donnant les dernières touches à un ouvrage bien plus intéressant que le sacre de Charles X, c'était le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène. Ayant encore présent à ma mémoire le premier de ces tableaux avec ses larges lumières, ses couleurs brillantes, son mouvement, combien mes yeux se reposèrent doucement sur ce petit tableau harmonieux et mélancolique ! Sous le rapport de l'art, il montrait que si Gérard s'était voué à la peinture de paysage, il aurait fondé une école. Sous le rapport du sentiment, il lui faisait plus d'honneur que tous les tableaux commandés par la munificence impériale ou royale à son habile main. Quatre belles figures représentant la Renommée, la Science, l'Histoire et la Guerre soutiennent le tableau ;

genoux devant les prêtres assis, pendant plus d'une heure. — *Foy. p. 593 de l'Histoire des Sacres.*

elles sont célèbres pour la beauté du dessin , et furent exécutées sur un plafond des Tuileries , dont le centre était occupé par le portrait de Napoléon. A la restauration , cette tête fut effacée , et Gérard a groupé les figures autour de la tombe du héros vaincu.

Près de cette peinture mélancolique est le tableau de *la Bataille d'Austerlitz* , l'une des belles productions de l'école moderne. Il est plein de détails admirables et caractéristiques. Le moment représenté est celui où le général Rapp s'approche à cheval de l'empereur entouré d'un brillant état-major , pour lui annoncer que la bataille est gagnée. La joie , le triomphe brillent dans les yeux , agitent tous les muscles de la figure militaire de Rapp. Les traits expressifs de Berthier , Junot et Bessièrès , qui sont auprès de Napoléon , contrastent par leur coloris vivant , vigoureux , avec les teintes livides d'un soldat mort et d'un officier mourant , dont la physionomie , au milieu des dernières angoisses de la mort , exprime les sentimens les plus élevés. Tous sont maintenant réduits au

même niveau! ces créatures du temps et de la nécessité; et leurs braves dont bien peu ont survécu à la honte de leur caste ou à sa gloire. Parmi les derniers, il est doux pour ceux qui apprécient les qualités humaines les plus aimables, de distinguer le brave, le fidèle Bertrand.

Trois tableaux modernes peuvent seuls, je pense, être comparés à celui-ci; *la Bataille d'Aboukir*, *la peste de Jaffa*, de Gros, et *la Bataille de Jemmapes*, de Vernet.

Nous retrouvâmes les mercredis de madame Gérard, en 1829, tels que nous les avions vus en 1816-18, dignes d'être rangés parmi les plus délicieuses assemblées de Paris, et suivis par tout ce que cette capitale de l'intelligence européenne possède de talens éminens. Je demandais un jour à Gérard comment il pouvait se résoudre, par une chaleur si étouffante, à quitter ses charmans jardins d'Auteuil pour l'atmosphère dense de son hôtel du faubourg Saint-Germain; il répondit: « En cette saison c'est un sacrifice, sans doute, mais un sacrifice bien

payé. Depuis trente ans, mes amis, mes confrères de tous les pays me trouvent le mercredi soir heureux de les recevoir dans mon salon ; et quand je vivrais trente ans encore, tant que ma santé et mes moyens me le permettront, ils m'y trouveront toujours. »

Un trait charmant, parmi plusieurs autres, du caractère de Gérard, c'est que sa maison est toujours ouverte aux jeunes talents. Il n'attend pas que le monde ait imprimé son cachet d'approbation pour reconnaître les justes droits du génie non protégé. Son salon est une académie où non-seulement les jeunes artistes peuvent étudier les arts, mais acquérir ces bonnes manières, cet air aisé, élégant, modeste, qui fait rougir l'arrogante médiocrité quand elle les voit chez un des premiers artistes de son pays.

SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

LES Françaises joignent au talent de causer agréablement celui d'écouter avec la plus imperturbable patience. Cette réflexion m'a été particulièrement suggérée dans les nombreuses séances littéraires et scientifiques auxquelles je les vis assister. Pour moi, de telles réunions sont de purs objets de curio-

sité; pour elles, ce sont des sujets d'intérêt profond. Je m'y rendais pour voir ce qu'étaient ces sortes d'assemblées; elles y cherchaient de l'instruction par le moyen qui m'a toujours paru le plus fastidieux.

Quand nous arrivâmes à la séance publique de la société Philotechnique qui se tenait dans l'une des salles dépendantes de l'Hôtel-de-Ville, je ne fus pas peu surprise d'y voir un grand nombre de *chapeaux fleuris*, mêlés aux têtes chauves, aux cheveux gris et aux autres formes symboliques du temps et de la sagesse. L'assemblée, très-nombreuse, était remarquable par la diversité des âges qui la composaient. Au fond de la belle salle oblongue, une sorte de théâtre était élevé où l'on avait placé le fauteuil du président, le pupitre des lecteurs, et des sièges de chaque côté pour les étrangers et les hôtes les plus distingués. Le corps de la salle, occupé par des banquettes, était rempli d'une foule mêlée et très-pressée. Le programme de la séance nous sembla curieux, en ce qu'il montrait la possibilité de passer la matinée d'un

dimanche, d'une manière innocente et instructive, également exempte d'ennui et de dissipation.

Beaucoup de fatigues pendant la journée, et une soirée prolongée très-tard la veille, m'avaient mise hors d'état de donner aux sujets toute l'attention qu'ils méritaient. Le *rapport sur les travaux de la Société* n'avait aucun rapport avec mes associations précédentes.— Les femmes françaises ne m'avaient jamais paru moins piquantes que dans le fragment du poème que M. Bignan leur a consacré. Pendant la lecture des extraits d'un morceau sur la dernière époque de *la restauration des arts en France*, par M. Alexandre Lenoir, je tâchai de tenir mes yeux ouverts en les fixant sur un grand tableau où la figure d'un Paillasse qui occupait le premier plan se trouva n'être rien moins que le roi Charles X; car c'était un autre tableau du sacre fait par un protégé du ministre Corbière¹; et *les quatre âges de l'homme* me

¹ La protection ministérielle accordée aux beaux-

furent tomber ou me trouvèrent tout-à-fait endormie. Je ne sais quel fut le mot, le nom, le son magique par lequel je fus tout à coup tirée de mon assoupissement, et préparée à écouter avec intérêt un récit en prose. C'était un fragment de la *Vie de Marot*. Il y avait une fraîcheur dans le thème, une vigueur

arts en France, si souvent vantée par les écrivains anglais, est la source de beaucoup d'inconvénients. Chaque fonctionnaire tendant seulement à profiter de l'opportunité que lui donne sa place pour servir ses amis, les invite à produire et à montrer leurs œuvres au public, sans égards pour leurs talents ou leur savoir. Paris regorge des essais avortés de jeunes gens d'une habileté réelle, mais qui ont été poussés à entreprendre des choses au-dessus de leurs forces. Le tableau du sacre ci-dessus mentionné en est un exemple; il n'est pas dépourvu de mérite, mais la composition d'un grand tableau d'histoire exige une maturité de jugement et son exécution une connaissance approfondie de l'art qu'un jeune artiste ne peut avoir acquises. Mais il faudrait une rare abnégation de soi-même, pour qu'un artiste aspirant à la renommée et peut-être nécessaire, ait le courage de refuser une commande flatteuse pour son amour-propre et utile à ses besoins actuels.

dans la manière de le traiter qui convenaient à tous mes sentimens; et j'écoutai tout le passage sans clore une seule fois les paupières, sans étouffer un seul bâillement, sans jeter un seul regard pour me distraire sur l'inappréciable figure de Paillasse dans le rôle de Charles X.

Quand la séance fut terminée, quant à sa partie littéraire, et pendant que l'on accordait les instrumens, nous passâmes avec les principaux membres de la société dans une autre pièce, où des fenêtres ouvertes et de l'espace pour se mouvoir nous ranimèrent et récompensèrent notre patience. Nous trouvâmes là notre ancienne connaissance Pigault-Lebrun. Je lui exprimai le désir qu'il voulût bien faire rire ce triste monde encore une fois. Il répliqua avec un soupir : « A soixante et dix ans, l'on ne peut plus ni rire, ni faire rire les autres; et cependant je me rappelle avoir ri de bon cœur tout le temps que je passai à écrire *l'Enfant du Carnaval*, parce que c'était une esquisse vraie de plusieurs de mes compatriotes de Calais, qui,

j'en étais sûr, devaient s'y reconnaître. Le défaut que je trouve dans les romans de Scott est qu'ils ne me font ni beaucoup rire ni beaucoup pleurer¹. Ses héros d'ailleurs sont d'insipides créatures. L'ensemble offre un bon tableau de genre. Mais Fielding! Je n'ose dire de lui tout ce que j'en pense. Ce n'est pas de l'admiration, c'est de l'idolâtrie que je sens pour Fielding. »

En cette occasion et en plusieurs autres, je remarquai qu'un éclair de vivacité était suivi, chez Lebrun, d'une sorte de distraction mélancolique. Je sus depuis que les persécutions qu'il avait souffertes du Gouvernement,

¹ Cela peut être généralement vrai : mais Walter Scott a souvent du pathétique, et du plus vrai, du plus profond pathétique. Qui pourrait s'empêcher de pleurer en lisant la fin de *Waverley* et le procès d'Effie Deans, dans *la Prison d'Édimbourg*? Avec une muse moins féconde, ce grand et prolifique écrivain aurait jeté plus d'intérêt dans ses romans, qu'il n'a cru nécessaire de le faire le plus souvent; et il l'eût fait sans doute, s'il l'avait jugé convenable pour les fins qu'il se proposait.

avaient considérablement altéré sa gaieté naturelle.

M. Gohier, ex-directeur de la République, qui se trouva président du Directoire à l'époque du 18 brumaire, et qui, à quatre-vingt-quatre ans, s'amusait encore à cultiver les lettres, se joignit à nous, avec M. Julien de Paris et d'autres membres de la Société. On me demanda ce que je pensais des ouvrages lus dans la séance, question délicate dont je me tirai de mon mieux en disant que l'opinion d'un critique ne décidait point du mérite d'un ouvrage ; mais que si l'on me donnait à choisir, de tous ceux que j'avais entendus, celui que j'aimerais à relire chez moi, *à tête reposée*, ce serait le charmant fragment sur Clément Marot. Alors un jeune homme qui se tenait hors du cercle s'avança d'un air modeste, et, dans la phrase ordinaire de la galanterie française, demanda la permission de mettre ce manuscrit à mes pieds. J'acceptai l'offre avec reconnaissance, et cet incident devint le fondement d'une bien agréable connaissance ; parmi les plus obli-

geans et les plus aimables des jeunes Français qui nous ont été présentés en 1829, je me plais à compter l'ingénieur auteur de la *Vie de Clément Marot*¹.

Les premiers sons de l'orchestre nous ramenèrent à nos places : et tandis que nous écoutions les voix et les compositions délicieuses de M. et madame Romagnesi, je me rappelai mes soirées musicales de la rue du Helder, qui ont dû si souvent leur plus grand charme aux talens de l'un et de l'autre. Le hautbois de M. Vogth, que j'entendais pour la première fois, est peut-être le meilleur qui existe au monde, quoique beaucoup d'artistes aient acquis une célébrité méritée sur ce simple mais indispensable instrument dans les concerts d'harmonie bien composés.

Des séances publiques telles que celles de la société Philotechnique sont fréquentes à Paris². Leur inconvénient est qu'elles offrent

¹ L'auteur de cette notice sur Clément Marot travaille en ce moment à une *Vie de Rabelais*.

² L'esprit d'association et un désir vivement senti de contribuer à l'avancement des sciences et à la

à la médiocrité un théâtre pour se produire, et fournissent des moyens trop faciles pour un triomphe léger, mais prompt, qui détourne le talent de travaux plus importants.

prospérité générale ont multiplié en France, depuis le retour de la paix, un grand nombre de réunions libres dont plusieurs ont déjà rendu des services importants à la chose publique. Il suffit de nommer ici la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, la Société royale et centrale d'Agriculture, la Société des Antiquaires de France, la Société pour l'amélioration de l'Enseignement élémentaire, la Société pour l'amélioration des Prisons, la Société de la Morale chrétienne, les Sociétés Philotechnique, Philomatique, Philanthropique, Asiatique, de Géographie, des Sciences naturelles, de Médecine, d'Horticulture, Athénée des Arts, etc.

« Chacune de ces Sociétés, dans la sphère de ses attributions, donne une impulsion salutaire et une direction mieux entendue aux travaux de ses membres, et entretient dans nos départemens et dans les pays étrangers des relations avec des hommes instruits et zélés, que leur isolement laisserait dans l'impuissance de faire le bien, et qui, par la combinaison de leurs efforts individuels dirigés vers un but commun, contribuent à produire de bons résultats. » *Revue Encyclopédique.*

Mais cet inconvénient est plus que compensé par le service que ces associations rendent à la société en y répandant le goût des lettres et des arts ; en réunissant des personnes qui sympathisent ensemble par leurs dispositions, et en les réunissant par le moyen le plus favorable à la civilisation. Les femmes trouvent aussi à satisfaire leur vanité, en donnant quelques momens d'attention à des objets au-dessus du commérage et des éternels et minutieux détails qui rapetissent l'esprit et sèment trop souvent l'amertume dans les rapports de la vie domestique.

Quand la séance fut levée, on nous proposa de visiter l'Hôtel-de-Ville, ce théâtre de tant de tragiques événemens du grand drame historique de France. Comme édifice portant le *cachet du temps*, il est peu de monumens plus dignes de l'attention à Paris. Il fut commencé sous le règne de François I^{er}, et la belle salle gothique est probablement de ce temps ; car elle diffère essentiellement du reste de l'édifice, qui fut érigé d'après les dessins de Cortona, que Henri II fit venir

d'Italie. L'Hôtel-de-Ville ne fut achevé que, sous Henri IV, dont la statue équestre en bas-relief occupe le fronton au-dessus de la grande porte d'entrée. Cette statue, érigée pendant les années de la gloire de ce roi, abattue pendant les guerres de la Fronde, restaurée par Louis XIV, de nouveau arrachée pendant la révolution, a été replacée en 1815. Quel sera son sort futur, c'est *ce qu'il reste à savoir*.

Un perron avec des degrés qui ne finissent point conduit à l'intérieur de l'édifice et à une sombre cour ornée d'arcades jadis couvertes d'inscriptions en l'honneur de Louis XIV, qui sont maintenant effacées par le temps ou par le mépris. Sous l'une de ces arcades était une statue de ce *beau idéal* des despotes. Enlevée, mais non détruite, dans la révolution, elle parvint à un magasin du faubourg du Roule, où elle subit plusieurs mutilations peu cérémonieuses, et où elle resta oubliée ou négligée pendant trente ans. A la restauration des Bourbons, elle revit enfin le jour, et fut réparée et rétablie dans sa vieille niche.

Telle qu'on la voit à présent, elle est à *faire mourir de rire* ; un très-singulier monument de l'état des arts pendant le siècle de l'Auguste de la France. Louis XIV n'est pas représenté là en Apollon français, mais en Mars français, cuirassé et armé à la grecque, avec une coiffure semblable à celle du juge Midas, une perruque flottante d'un volume immense, telle qu'on les portait en 1689. Entre cette coiffure et le reste du costume il n'y a qu'un petit anachronisme de quelques deux ou trois mille ans ; et cela date cependant du temps des Poussin et des Lebrun !

Les appartemens d'honneur de l'Hôtel-de-Ville sont spacieux, mais sombres, tristes et lourds à un degré extraordinaire. Cependant tout inspire la curiosité, l'intérêt, dans ces lieux témoins de si terribles et de si étranges événemens. Dans la salle du Trône, il reste deux belles cheminées, précisément comme elles étaient au temps d'Henri IV, dont les monumens, de même que sa renommée, survivent à tout ce qui les a précédés. Deux portraits de Louis XV et de Louis XVIII, de

grandeur naturelle , occupent les murs jadis couverts de tableaux représentant des naissances et des noces royales , qui ont disparu dans la révolution. De ces ouvrages de Porbus Rigaud , L'Argillière , Vien et d'autres , peints par des artistes oubliés du mauvais siècle de la peinture française , il ne reste aucune trace. Ce fut , je crois , dans cette pièce , que je remarquai un tableau d'Henri IV recevant les clefs de Paris ; il y avait aussi un petit modèle de la statue de ce roi que l'on voit aujourd'hui sur le Pont-Neuf. On l'érigea en 1819 , époque à laquelle on n'oubliait rien pour réveiller l'affection pour la famille royale , par des bustes , des gravures , des statues , des tableaux : on aurait pu employer des moyens plus efficaces. Mais la popularité d'Henri IV reste toujours le seul titre de ses descendants à la faveur nationale.

L'Hôtel-de-Ville , où siégeaient autrefois les échevins et le prévôt des marchands , est maintenant encore consacré à la première autorité municipale de Paris ; le préfet du département de la Seine l'occupe avec ses bu-

reaux. Pendant plusieurs siècles , il a été témoin, soit d'événemens politiques importants, soit de fêtes royales , civiques et impériales. Là , sous la république , la municipalité de Paris tenait ses orageuses séances , et là commencèrent ou s'exécutèrent plusieurs des plus tragiques scènes de la révolution : chaque partie de ce palais rappelle des réjouissances ou des massacres ; le seuil même a été souillé du sang des citoyens. D'un côté est la somptueuse salle où le moderne Charlemagne et son impériale épouse furent complimentés , flattés ; de l'autre , la fenêtre élevée d'où Robespierre le jeune s'élança sur les piques et les baïonnettes des meurtriers de son frère qui remplissaient les cours.

L'Hôtel-de-Ville , situé sur la triste place de Grève , avec sa gothique architecture , ses cours d'un aspect sombre et sévère , et ses salles splendides , est en même temps l'un des plus mélancoliques et des plus curieux édifices historiques de Paris , le monument de bien des changemens , le souvenir de bien des crimes : ses annales fourniraient

un effrayant commentaire des maux que cause un gouvernement despotique , et de l'ignorance du peuple. Dans ses rapports avec la révolution , il donne aussi quelques leçons à la royauté , dont les rois de l'Europe devraient profiter ; ils apprendraient par elles quelle est la puissance des peuples poussés à bout par l'oppression ; et qu'au fond du cœur des esclaves les plus rampans il se conserve un germe de patriotisme et d'énergie qu'un seul instant peut développer pour la ruine de leurs oppresseurs ; enfin que , si les chemins de la tyrannie sont quelquefois des chemins agréables à suivre , ils ne sont pas tous des *chemins de paix*.

BÉRANGER.

VISITE A LA FORCE.

« IL n'exista jamais , il ne put jamais exister en France jusqu'à nos jours , un poète aussi populaire que Béranger , c'est-à-dire un poète en rapport entier , en harmonie parfaite avec les sentimens , les besoins et les vœux d'une grande nation. »

Cette sorte d'éloge contemporain, le plus glorieux fruit du génie et sa plus haute récompense, n'a pas besoin d'être confirmé par la postérité pour avoir toute sa valeur. Le mépris dans lequel s'est flétrie la couronne de Dryden, et qui anéantit la renommée de Waller, ne pourra jamais obscurcir la gloire de celui dont les talents sont dirigés vers les fins honorables du patriotisme et la défense de la cause de la liberté. Différentes générations pourront estimer d'après des principes divers le mérite littéraire ; mais le génie qui travaille pour le bien de l'humanité est de tous les siècles ; le vers qui éveilla une fois l'enthousiasme d'un peuple généreux trouvera toujours un écho dans le sein des hommes libres, et survivra à toutes les révolutions du goût, immortel comme le principe qui l'a inspiré.

« Les chansons de Béranger, » dit un critique contemporain, « sont des conversations avec la France, » et l'expression est singulièrement juste. Les coteries peuvent avoir leurs Trissotins, les boudoirs leurs Sa-

phos ; mais la pensée et l'originalité, un grand sentiment à exciter, une grande vérité à dire, répondent seuls aux besoins intellectuels, et peuvent attirer l'attention permanente du public européen, surtout de ses représentans *quintessentiels*, les Français. Les académies, les corporations, sages par acte du parlement et spirituelles *de par le roi*, se contentent de leurs Delille, de leurs La Harpe ; mais le monde de l'intelligence, de la passion, demande ses Byron, ses Béranger.

Les deux poètes qui se trouvent ainsi unis dans la même phrase par leur commune renommée sont toutefois, dans tous leurs rapports personnels et privés, aux deux extrémités de l'échelle de la vie sociale. On connaît la noble et ancienne origine du barde anglais ; et dans aucun pays l'on ne prise cet avantage accidentel aussi haut que dans le sien, le dernier rempart de l'aristocratie. Mais Béranger, qui n'a aucune addition semblable à ajouter au poids de sa réputation, a pour lui l'opinion générale du peuple

parmi lequel son sort l'a jeté. Comptant sur ce sentiment national qui maintenant en France fait considérer un homme pour ce qu'il est , non pour ce qu'ont été ses aïeux , il a établi franchement son humble généalogie dans ces vers :

« Dans ce Paris plein d'or et de misère ,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt ,
Chez un tailleur mon pauvre et vieux grand-père ,
Moi , nouveau-né , sachez ce qui m'advint ¹. »

Quand on a dit que Béranger est le poète de son siècle et de son pays , il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il est libéral , et li-

¹ A Paris , il en coûte peu d'avouer pour son grand-père un tailleur. A Londres , il y aurait au moins autant de simplicité , dans le sens défavorable de ce mot , que de candeur à faire un tel aveu. Mais s'il n'était pas inconvenant de les citer , on pourrait trouver de vivans exemples dans lesquels l'absence de noblesse a été très-nuisible à la réputation et aux intérêts de gens d'un mérite incontestable. Écrire dans un grenier est une preuve directe que l'on doit mal écrire , et l'on ne peut la réfuter que par des témoignages ultérieurs de la dernière évidence.

béral d'une espèce si franche, si décidée, si indiscreète, que depuis la restauration,

« Certaines gens qui pardonnent trop peu »

l'ont particulièrement pris pour but de leurs persécutions, lesquelles ont tourné à l'avantage littéraire de leur victime. Elles ont quadruplé la vente de ses ouvrages, et servi par conséquent les intérêts pécuniaires de l'homme et la gloire de l'auteur. A la première époque du rétablissement de *l'ordre social*, Béranger fut poursuivi juridiquement pour la publication d'une collection qui contenait plus de vérités que de fictions poétiques. Il fut jugé, condamné, enfermé à Sainte-Pélagie ¹, et privé d'une petite place qu'il remplissait honorablement depuis plus de douze ans. Un événement aussi terrifiant ne fit cependant que l'exciter davantage à

¹ M. de Laborde, en parlant de cette prison, dit que ses chambres, éclairées par des trous dans le toit, n'ont point de cheminées, et sont assujetties aux deux extrêmes du froid et du chaud.

résister à la tyrannie sous laquelle il souffrait. Dans les donjons mêmes de Sainte-Pélagie, il produisit quelques-uns de ses couplets les plus hardis. Sa captivité pour l'amour de la précieuse liberté attira l'attention de tous les Français sur lui et sur ses ouvrages; et des témoignages de respect, d'admiration, sous les formes les plus aimables, les plus gracieuses, vinrent le consoler dans sa prison et adoucir ses souffrances. Sa seconde condamnation et son emprisonnement à la Force, en 1829, a prouvé que son pays prenait toujours le même intérêt à son sort. « La France, » dit un écrit du moment, « pleure sur Béranger et voudrait lui offrir les consolations du cœur, les seules dont un caractère tel que le sien puisse avoir besoin. »

Nous avions fait la connaissance de ce grand écrivain, de cet honnête homme, en 1818, époque où nous le laissâmes au milieu de cercles brillans dont il faisait les délices, et l'objet de l'amitié dévouée de plusieurs personnes marquantes. Nous le trouvions à notre retour prisonnier à la Force ;

c'était une raison de plus pour désirer renouveler notre connaissance ; et par l'intermédiaire d'amis communs, M. Béranger ayant fait dire qu'il désirait beaucoup recevoir notre visite, nous nous empressâmes d'autant plus de la faire.

On nous dit que certains préliminaires étaient nécessaires, et que pour avoir une entrevue avec le prisonnier nous devions nous présenter à la Préfecture de police pour remplir quelques formalités indispensables. Nous partîmes donc pour la Préfecture, accompagnés de deux amis distingués et intimes du prisonnier, MM. David, le sculpteur, et Alexandre Dumas, l'auteur de *Henri III*. On ne pouvait choisir de plus dignes associés pour une telle visite. Le génie et l'amitié étaient des qualifications convenables pour approcher de la prison du poète de la liberté et de la France.

La course que nous allions faire dans l'espoir de voir Béranger, avait pour nous un intérêt distinct de celui qu'il excitait lui-même. Toutes nos relations avec les sites

même les plus historiques de Paris, avaient été jusque-là consacrées par des associations intellectuelles et par le coloris de l'imagination. Même le Palais de justice, avec tous ses sombres souvenirs des temps les plus mauvais, nous l'avions vu à travers le prestige de l'antiquité, ou sous ses rapports avec les perfectionnemens du temps présent. Mais les prisons de la France moderne, ces repaires du crime et du malheur, ne nous étaient connus que de nom. Nous savions que dans les temps féodaux, les supérieurs des ordres religieux avaient le droit d'avoir une prison dans leur monastère¹; nous avions lu l'histoire des *oubliettes*, des *vade in pace*, des cages de fer, de tous ces instrumens de tyrannie employés depuis le règne de Louis XI jusqu'à celui de Louis XVI;

¹ L'Abbaye, si horriblement célèbre dans le temps de la terreur, était la prison de l'abbé de Saint-Germain. Les cachots de ce donjon monastique sont affreux. Un prisonnier ne peut s'y tenir debout ni vivre long-temps dans leur atmosphère malsaine. Ils ne sont plus d'aucun usage.

des antiques terreurs de la Bastille, du Temple, de Vincennes, de la Conciergerie, du grand et du petit Châtelet : mais nous ne savions rien de l'état actuel de ces maisons de souffrance, sinon que plusieurs d'entre elles avaient été abolies à la révolution.

Napoléon, qui pendant ses dernières années hâta l'accomplissement des destinées de la France et des siennes, par toutes les erreurs que le retour à l'ancien régime pouvait amener, créa, en 1810, huit places illégales de détention sous le nom de *prisons d'État* ; tandis qu'il fit à peine une seule amélioration dans les prisons légales. Ce fut un des mauvais côtés de son administration ; il tenait à l'absence de cette sympathie avec son espèce, sur laquelle la vraie sagesse des hommes d'État se fonde en grande partie ; car celui qui sent les peines de ses semblables doit tâcher de les prévenir. Napoléon ne songeait qu'aux exigences de l'État.

Nous ne pouvions penser à visiter pour la première fois une prison française sans émotion ; et la curiosité et la compassion entraînent

pour beaucoup dans les sentimens avec lesquels nous recherchions un site intéressant par les souffrances d'un homme de génie , et peut-être plus intéressant encore par ses rapports avec l'humanité en général.

La Préfecture de police est non-seulement le siège de cette administration , mais l'une des prisons de la ville. C'est un vaste et sombre édifice , qui fait partie du Palais , et dans lequel on entre par la rue de Jérusalem , une des plus laides du vieux quartier de la Cité , et sans doute nommée du temps des croisades. Le bâtiment entoure une vaste cour , et ses murs sont couverts de peintures à fresque représentant les grands hommes de l'ancienne France. On retrouve encore dans ces peintures effacées par le temps , les traits du fameux connétable de Bourbon , de Duguesclin et de quelques autres.

Nous entrâmes dans le bureau de police par un petit guichet. Un portier auquel nous fîmes connaître où nous avions affaire , nous donna l'un des familiers du lieu pour nous y conduire. A notre arrivée dans une salle

obscur , hermétiquement fermée , et sentant le vieux papier , nous aperçûmes un homme d'un aspect peu avenant , en bonnet noir , assis , et écrivant sur un pupitre élevé. Après quelques momens de silence solennel , il leva les yeux , et s'adressant à nos conducteurs (car il paraît qu'il ne me comptait pour rien) , dit , « *Que veulent ces Messieurs ?* » — « Ils veulent aller voir *M. Béranger* , prisonnier à la Force , » répondit-on. « Passez , s'il vous plaît , » dit-il , et nous passâmes dans un autre bureau où un autre commis de rang supérieur était assis de la même manière , et nous fit la même question. On nous demanda ensuite à voir nos passeports et les permissions que nos amis avaient déjà obtenues pour voir Béranger , et qu'il fallait renouveler. On nous pria fort civilement de nous asseoir , tandis qu'on remplissait les formalités nécessaires. Ce fut pendant cet intervalle de silence que je m'aventurai à jeter les yeux autour de moi , et à examiner les ouvrages extérieurs des prisons d'État. Les murs du bureau étaient couverts du haut

en bas de petites cases formées par des tablettes chargées de papiers. Chaque compartiment portait une étiquette sur laquelle était inscrit le nom de la prison à laquelle les papiers appartenaient. Je lus successivement, *Bicêtre, la Force, etc., etc.* Mais je fus interrompue dans mon examen par notre inquisiteur, qui avait fini de noter dans notre permis les traits, la taille, l'âge, le pays, la profession de mon mari, et qui nous invitait à passer dans un autre bureau, où l'acte fut contresigné par un autre employé. De là nous fûmes reconduits au guichet, et nous nous rendîmes à notre destination.

Chaque pas pour arriver à la Force était approprié à un tel but. Nous passâmes par le Palais de Justice, la place de Grève, et devant le poteau de cette lanterne horriblement célèbre, où tant d'exécutions furent faites, après la courte et sommaire sentence à *la lanterne*; exclamation terrible à laquelle l'abbé Maury osa un jour répondre si plaisamment : *Et quand vous m'aurez mis à la lanterne en verrez-vous plus clair ?* L'en-

trée de *l'hôtel de la Force* est dans une étroite et vieille rue nommée la rue *du Roi de Sicile* ; il se divise en deux prisons distinctes qui sont contiguës , mais sans communication ; l'une est la *grande* , l'autre la *petite Force*. Cet hôtel tire son nom , si bien approprié à sa destination , de son érection sur l'emplacement de l'ancien hôtel de La Force , qui existait déjà au treizième siècle , et qui , après avoir servi de palais à Charles , roi de Naples , frère de saint Louis , devint par la suite la propriété du duc de La Force , de la maison de celui qui fut massacré avec ses enfans à la Saint-Barthélemy. Sur une partie du site de cet édifice l'hôtel de Brienne fut aussi élevé. Le gouvernement les acheta l'un et l'autre en 1754 ; mais ce ne fut que sous le ministère Necker que cette forteresse domestique des rois et des feudataires fut convertie en une prison la plus vaste du royaume.

Nous arrivâmes devant une grande porte , et comme nous passâmes devant la loge du portier ou guichetier , occupée par quelques

sombres et tristes créatures chargées de recevoir les prisonniers, nous fûmes invités à montrer nos *permis*, et conduits ensuite par un porte-clefs, armé d'un trousseau formidable, à travers un long et étroit passage ou ruelle bornée de part et d'autre par de hautes et sombres murailles. Cette ruelle menait à ce qu'on appelle le Bâtiment Neuf où l'on met les prisonniers qui, suivant l'*argot*, peuvent *prendre la pistole*, c'est-à-dire payer pour leur chambre et leur nourriture. Ce bâtiment, situé entre deux cours plantées d'arbres, est construit en pierre de taille, et consiste en quatre étages voûtés avec des fenêtres grillées; au-dessous se trouvent les antres obscurs et humides où l'on enferme les prisonniers que l'on croit nécessaire de tenir plus resserrés ¹.

¹ A la Grande Force sont encombrés, dans une salle basse tenant lieu de chauffoir, 150 ou 200 malheureux, la plupart sans bas, sans souliers, couverts de haillons, ne recevant pour nourriture que du pain et de l'eau et une cuillerée de soupe à la Rumfort, appelée communément *pitance d'oisifs*. Il en est à

En sortant de ces noirs passages qui conduisent à la première des cours, où nous laissâmes nos permis à une seconde loge, je fus frappée de son aspect comparativement agréable. Les arbres en pleine verdure et des bordures de fleurs contrastaient étrangement avec les bâtimens et les visages effrayans qui se montraient à travers les barreaux de leurs fenêtres sans châssis. Ces prisonniers se foudaient près de chacune d'elles; on en voyait quelques-uns jouant aux cartes, d'autres raccommodant leurs habits; presque tous montraient une gaieté bruyante. De loin en loin un visage hâve, appuyé contre les grilles, offrait les symptômes de la maladie et de ce degré de maladie qui triomphe

peu près de même du troisième corps de logis du bâtiment neuf, où sont 200 détenus qu'on entasse la nuit soixante ensemble sur un lit de bois, sur des paillasses puantes et dans des salles qui n'ont pas été blanchies depuis qu'elles existent; l'administration, au lieu de réparer leur triste demeure, a élevé devant eux des chapelles somptueuses. » (*Mémoires sur les Prisons*, par M. Alex. de Laborde.)

et de l'insouciance brutale du vicieux et de la douce sérénité de l'innocent. On appelle , je crois ; cette cour la Cour de Charlemagne , la suivante était la Cour de Saint-Louis. Là un autre parterre brillant de fleurs , éclairé par un beau soleil , s'offrit à nos yeux ; cependant je trouvai que les soleils et les fleurs ne faisaient qu'augmenter la tristesse de la scène. Après avoir traversé une autre salle , on nous fit monter un étroit escalier de pierre , à la cime duquel était la prison de Béranger.

M. Béranger nous attendait, et nous reçut avec toute l'aimable cordialité qui le caractérisait quand nous l'avions vu dans le salon de l'Ermite de la Chaussée-d'Antin. Nous le trouvâmes dans la compagnie de l'auteur de *Clara Gazul* et d'une dame. Il nous fallut quelques instans pour nous remettre des impressions qui avaient précédé notre arrivée dans cette chambre , petite pièce fort propre et meublée avec une sorte d'élégance. Le petit lit dans l'alcove était drapé en mouseline ; des vases de fleurs étaient sur la che-

minée , au-dessus de laquelle on voyait un portrait de cet excellent député Manuel. La table était couverte de livres et des matériaux nécessaires pour écrire.

La position de cet homme célèbre , notre ancienne connaissance, et notre visite actuelle furent les sujets de notre conversation. En répondant à quelques expressions de sympathie , il nous dit : « Je ne suis pas aussi mal que vous le croyez ici , je vous assure. Je suis l'*animal le moins remuant du monde* ; et de plus , ma situation fait que je ne puis voir que des amis. Il faut ajouter à cela que je suis l'objet des attentions perpétuelles de gens qui , sans les circonstances où je me trouve , n'auraient jamais songé à moi. Vous voyez , j'ai les fleurs les plus fraîches , les plus beaux fruits de la saison. »

Cela me fit penser aux vers charmans que de semblables offrandes lui avaient inspirés dans la prison encore plus horrible de Sainte-Pélagie , et j'exprimai le désir que la Force ne fût pas privée de la même distinction. Il dit : « Oui , si j'en ai le temps ; mais

je n'écris ni facilement, ni rapidement. Il est rare que je compose plus de seize chansons dans l'année. Et depuis dix heures jusqu'à quatre, où l'on ferme les portes de la prison, j'ai toujours quelques bons amis qui viennent babiller avec moi ¹. »

Dans le cours de la conversation il nous dit que la chambre au-dessous de la sienne allait être occupée par un nouveau prisonnier que l'on attendait le soir. « C'est, » dit Béranger, « un honnête propriétaire de campagne qui a jugé à propos d'écrire une brochure sur la justice et la nécessité de rétablir la garde nationale. » — « Quelle triste transition, » dis-je, « de ses bois et de ses vignes à la Force ! » — « Oui, » reprit-il en haussant les épaules, « pauvre diable ! Il sera plus sensible à cela que je ne l'ai été. » Dans le

MA GUÉRISON.

J'espère

Que le vin opère,

Oui, tout est bien, même en prison ;

Le vin m'a rendu la raison, etc.

lieu même où Béranger était enfermé, on avait logé l'infortunée princesse de Lamballe; et ce fut sous le guichet que nous avons passé qu'elle fut massacrée. Là aussi le duc de Rovigo fut renfermé pendant la courte durée du plus extraordinaire et du plus mélodramatique des événemens politiques, la conspiration de Mallet : mais toutes les anecdotes d'un pareil local sont des histoires tragiques.

Quelqu'un que nous entendîmes chanter dans la cour nous attira à la fenêtre. C'était un prisonnier, les mains liées, qui se promenait sous les arbres. Cette vue avait quelque chose qui déchirait le cœur. Béranger nous dit « qu'il ne descendait jamais pour prendre le frais dans la cour, que lorsqu'on avait renfermé les autres prisonniers dans leur antre, » disait-il en me montrant la grille qui s'ouvrait sur la cour. « J'avais d'abord l'habitude de descendre et de me promener avec eux ; mais cela finit par être trop pénible. Leurs appels à ma bourse et à ma sensibilité devenaient exorbitans. »

Avant de le quitter , sa sérénité , sa philosophie et la conversation du cercle qui l'entourait avaient banni de notre esprit toute fâcheuse impression ; et quand nous prîmes congé , ce fut en répétant son vers ,

« Oui , tout est bien , même en prison. »

Une visite à un tel homme , dans un tel lieu , ne produit assurément pas un effet favorable à ceux qui regardent les souffrances des êtres les plus nobles , comme des moyens d'assurer leur pouvoir illégal et destructeur. Il faudrait avoir l'ame réellement basse et pusillanime pour sortir d'une telle scène sans être plus profondément touché des maux que le despotisme inflige à l'humanité , plus déterminé à tout endurer pour la cause de la liberté , plus indigné contre les mesures employées contre elle. A quelles fins tendent tous ces appareils de tyrannie , ces entraves de la pensée , les prisons , les gibets , les armées mercenaires , les censeurs , les espions , les violateurs du secret des lettres , les cours

prévotales, les bourreaux ? A obtenir la puissance de faire le mal. Pour faire le bien, les prérogatives les plus circonscrites de la monarchie constitutionnelle suffisent amplement.

COLLECTIONS PARTICULIÈRES.

Nous avons passé une matinée aussi intéressante qu'amusante. Les premières heures en ont été employées à parcourir cet ancien cabinet de curiosités nationales, le faubourg Saint-Germain. Nous avons d'abord visité le petit musée de M. de Villenave; car l'on

peut nommer ainsi son appartement. Sa bibliothèque, bien que fort petite, est très-curieuse, remplie de choses rares, un véritable petit Vatican. Nous trouvâmes M. de Villenave assis dans le fauteuil de madame d'Houdetot, sur lequel elle avait si souvent écrit ses sentimentales héroïdes à Saint-Lambert ; et devant lequel Rousseau s'était souvent prosterné pour recevoir les inspirations de son Héloïse. Sur la cheminée étaient une pendule et une petite statue de Voltaire qui avaient également appartenu à cette dame ; elle avait écrit au-dessous de la statue ce vers :

« Qui que tu sois, voilà ton maître. »

M. de Villenave avait acheté tous les meubles du boudoir de madame d'Houdetot.

Parmi les livres curieux de sa collection était une horrible relique des temps les plus horribles, la constitution de 1793, reliée en peau humaine. Ce livre avait appartenu à un terroriste qui paya ses forfaits sur l'é-

chafaud. Un caractère qui se prête à un oubli semblable de tout sentiment humain, est, dans tous les temps, une monstruosité de la nature tout-à-fait inexplicable. Mais son développement audacieux dans le sein de la société est la conséquence des institutions ; et les terroristes étaient les enfans de l'ancienne monarchie. Quel retour ! Pour effacer l'impression révoltante excitée par ce souvenir atroce, nous tournâmes les yeux sur un beau portrait original de La Vallière, par Mignard ; de cette femme dont les défauts et les torts appartenaient tous à la faiblesse. C'est La Vallière dans toute sa beauté et sa douceur, et à la première époque de son trop fatal empire sur les passions capricieuses du roi. Elle fut la première maîtresse en titre depuis madame d'Entrague, qui succéda à la belle Gabrielle ; et la publicité, la pompe avec lesquelles elle fut installée dans sa dégradante élévation, ainsi que les titres accordés à ses enfans illégitimes et à elle-même, portèrent à la morale publique le coup le plus funeste que lui ait jamais infligé

l'exemple du plus haut personnage de l'État. Depuis ce moment , jusqu'à la mort de Louis XV, une maîtresse en titre fit partie des établissemens civils de France.

Le visage de La Vallière avec toute sa douceur et sa beauté manque d'ame et d'expression. C'est bien la figure d'une femme qui a commencé par être une concubine, et qui a fini par devenir une dévote; d'une femme aussi bien placée dans la cellule d'un couvent qu'au harem d'un sultan, d'une duchesse de La Vallière et d'une sœur Louise de la Miséricorde.

Il n'en est pas ainsi du charmant portrait en face d'elle. C'est le visage d'une honnête femme que l'on reconnaîtra pour telle par tout le monde. Il ne présente rien de cette mollesse, de cette volupté, qui se lisent sur les traits des beautés de la cour de Louis XIV ou de celle de Charles II, dont les fautes étaient excusées en disant qu'elles avaient aimé « non pas sagement, mais trop bien, » et qui furent néanmoins en général les moins sensibles, les moins aimantes de leur sexe.

Ce visage est celui d'une excellente personne, susceptible des plus douces affections. Sa physionomie montre les sympathies d'une épouse, d'une mère, d'une amie, par un regard, des lignes, qui marquent une tendre sollicitude. Les yeux pleins d'esprit semblent avoir perdu un peu de leur éclat à force de pleurer et de lire. De plus une teinte de douce mélancolie répandue sur les traits, exprime le désappointement dans les affections, ce sentiment le plus poignant de tous quand le cœur perd l'appui sur lequel il avait toujours compté. Les cheveux sont remarquables : ils sont abondans et disposés avec art en une profusion de boucles tombant de chaque côté de la tête comme dans les portraits de Van Dyck ; mais ils sont d'un gris argenté. Tout le costume a cette coquetterie de toilette d'une personne qui ne peut oublier l'habitude de plaire. C'est le portrait de madame de Sévigné dans ses dernières années : sans doute il a été fait peu de temps avant qu'elle quittât Paris pour aller à Grignan où elle mourut véritablement sous

le harnais, fidèle à sa vocation maternelle, par les fatigues et les inquiétudes qu'elle éprouva en soignant sa petite-fille dans une longue maladie. C'est le seul portrait que j'aie vu de madame de Sévigné dans sa vieillesse : il ne donnait aucune idée de son esprit vif et brillant, de l'énergie de son caractère : c'était le portrait d'une bonne femme qui avait été jolie.

Au-dessous de cette peinture était une petite carte fort curieuse du château de Grignan, faite par madame de Sévigné elle-même, et un petit recueil de ses lettres, que je baisai avec toute la dévotion d'une pèlerine. Toutes les femmes du grand monde de son temps écrivaient de la même manière. Le caractère italien, allongé, maigre, de madame de Sévigné, ressemblait extrêmement à celui de madame de La Vallière, que j'avais vu deux jours auparavant¹. Les let-

¹ A la bibliothèque particulière du roi au Louvre, où, parmi d'autres choses extraordinaires, je vis l'ouvrage sur la Sicile, de notre excellent et ancien ami le général Cockburn. La bibliothèque particu-

tres de toutes deux étaient écrites d'abord sur la première page , puis sur la troisième , de là sur la seconde , comme s'il n'existait alors ni poussière ni papier à sécher l'encre.

Les lettres de madame de Grignan sont d'une meilleure écriture ; sa main ferme annonce ce caractère décidé , ces manières un peu sèches qui si souvent blessèrent le cœur d'une mère dévouée , et attirèrent de sa part des plaintes que la tradition conserva , mais non ses charmantes lettres. Celles de madame de Grignan étaient adressées à M. de Lamoignon pour des affaires ; et on les avait trouvées dans les intéressans papiers de son descendant , le martyr Mallesherbes.

Parmi d'autres autographes , je remarquai une lettre de Louis XIII , d'un caractère fort lisible ; et une autre fort mal écrite , adressée par Louis XIV à madame de Lamoignon.

lière du roi était le dernier endroit où l'on aurait cru trouver de ses écrits ; et tous ceux qui connaissent le général partageront notre étonnement.

gnon, de son camp à Gand : elle commence comme la lettre d'un capucin et finit comme celle d'un despote, en attribuant d'abord ses victoires aux prières de cette dame et à celles d'autres saintes personnes ; et en menaçant, à la fin, de la destruction tout ce qui s'opposerait dans l'avenir à ses volontés. Il y avait encore là une lettre de Marie-Antoinette, dont l'écriture et l'orthographe étaient dignes d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis de son temps : le sujet était le déplacement ou le placement d'un valet de garde-robe.

Parmi les tableaux d'un grand intérêt, soit par leur exécution, soit par les originaux qu'ils représentaient, les plus frappans étaient Rabelais riant et montrant les plus belles dents du monde ; une belle tête d'Arnaud le janséniste, et un tableau très-curieux de Rigaud, dans lequel on voit J.-B. Rousseau, Chaulieu et Lafare soupant ensemble, et sur le second plan, dans l'ombre, Rigaud lui-même esquissant ce groupe singulier et alors célèbre. Quelques tableaux

de grande valeur , comme ouvrages d'anciens maîtres , quoique moins intéressans pour moi dans ma chasse aux antiquités modernes , attirèrent cependant mon attention , mais ne sont point restés dans ma mémoire.

M. de Villenave , en faisant les honneurs de sa collection , se montra digne de posséder de si précieuses reliques. Beaucoup de lecture , un long usage du monde , l'éloquence de la conversation familière , et ce talent enchanteur et si véritablement français , celui de *bien conter* , se combinaient pour en faire le plus agréable *cicerone* : les anecdotes et les observations par lesquelles il expliquait les divers objets de son musée , ajoutaient infiniment à leur valeur , et nous faisaient oublier la fatigue d'un long examen oculaire , qui , à vrai dire , fait trop souvent chèrement acheter le plaisir et l'instruction qu'elle fournit.

En sortant de chez M. de Villenave , nous allâmes chez M. Ladvocat , l'éditeur , qui nous conduisit dans un boudoir propre à

faire mourir d'envie la plus élégante petite-maîtresse de la Chaussée-d'Antin. Il nous montra quelques-uns des plus curieux manuscrits autographes que la France possède ; des Lettres de Lucien Bonaparte à M. de Bourrienne , écrites à de longs intervalles : la première , dans le style d'une intime confiance , était écrite pour emprunter quelque argent ; la seconde était du frère de l'empereur , elle commençait par le monsieur en vedette , et finissait par la vieille formule royale , « *que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde.* »

La lettre de Bonaparte à Louis XVIII, commençant par « Monsieur , » est un monument extraordinaire. On nous montra successivement des manuscrits de Delille , Chénier , Denon , Talma , Manuel , Lanjuinais ; Camille Jourdan , Foy , etc. ; tous ayant leur intérêt spécial , et notre curiosité autographique avait été enflammée à tel point par nos amusemens de la matinée , que nous apprîmes avec grand plaisir , de notre jeune ami M. de Montrol , qu'on pouvait acheter

dans le magasin de madame Delpech , quai Voltaire , assez d'autographes lithographiés pour en remplir un gros in-folio. Nous prîmes congé de M. Ladvocat avec la reconnaissance due à sa politesse , et la considération que méritent sa vaste propriété littéraire et la beauté de son boudoir , que nous recommandons comme un modèle à imiter à tous les éditeurs anglais envieux de montrer leur vocation à son plus grand avantage.

La collection de M. Sommerard , rue Mesnars , est un trésor de vraies curiosités d'antiquaire. Elle consiste en une suite de pièces, garnies de tous les objets possibles d'usage domestique, du temps où Charles VIII revint de son expédition d'Italie , ramenant avec lui des artistes italiens , qui introduisirent des formes nouvelles dans l'ameublement français. Pendant la révolution , M. de Sommerard , ainsi que Denon , acheta dans les ventes des grandes maisons des choses très-curieuses presque pour rien. Il acheta le lit de François I^{er} à un marchand qui étalait dans la rue. Il l'a placé dans une cham-

bre où il est entouré d'autres meubles contemporains.

Dans la salle à manger , un chevalier tout armé est placé devant une table sous un *dais*. Le *dressoir* est parfait, et les couteaux, les cuillers , la vaisselle , sont tous de la même date. Toutes les variétés d'armes , des épées , des dagues , des piques , sont accumulées dans cette pièce. La chambre à coucher est tendue en cuir doré. Les sièges sont bas et commodes , en cuir blanc verni , avec des fleurs d'or. Sur la table est un miroir de six pouces carrés environ , encadré en ivoire sculpté , orné de pierres précieuses , sur le haut duquel est une Vénus portant une guirlande également sculptée en ivoire : derrière la glace un autel et une croix sont représentés , et contrastent curieusement avec la Vénus. Dans ce Pompeï du moyen âge , l'on conserve une épinette ou virginale du temps de Marie de Médicis , et une profusion de cabinets d'une grande beauté ; quelques ouvrages coulés , plaqués ou gravés sur métaux , peuvent être attribués à Benvenuto ,

Cellini ou à Jean de Bologne. La collection unique et complète dans son genre est admirable comme résultat de l'industrie et des recherches individuelles. Elle est bien digne de l'attention des antiquaires, et peut offrir même à ceux qui ne sont pas imbus de leur science et animés de leur passion, un spectacle aussi amusant qu'instructif.

Nous achevâmes cette journée en visitant la curieuse collection de peintures nommée la *Collection Dioclétienne*, et en jetant un coup d'œil sur le Cosmorama de notre ami le commandeur de Gazzera.

SOCIÉTÉ. — EXCLUSIFS.

En roulant en voiture à travers Paris, l'autre jour, avec un officier des *gardes-du-corps*, lequel, bien qu'*entiché* d'honneur militaire, n'en est pas moins un enfant de la révolution « portant l'empreinte de son siècle, » je lui demandai s'il n'existait pas

à Paris un noyau de gens à la mode, qui prétendent donner le ton à la société et ouvrir et fermer, selon leur bon plaisir, les portes du paradis des fous; en un mot une société semblable à celle dans laquelle il avait vécu à Londres, l'*élite* du rang, de la fortune, de la célébrité fashionable. Il répliqua : « Nous n'avons rien de pareil. Toutes les tentatives pour former une coterie d'exclusifs de ce genre, et elles ont été souvent répétées depuis la restauration, n'ont eu heureusement aucun succès. Quelques-unes de vos grandes dames anglaises, qui se sont fixées ici pour des raisons qu'il serait peu poli de scruter, et quelques femmes d'ambassadeurs, avec un petit nombre de belles émigrées, fières de leurs noms et du favoritisme de leurs mères à la cour de Marie-Antoinette, ont tâché d'établir un petit cercle d'exclusifs, fondé sur des prétentions à la supériorité, que la France ne reconnaît plus. Mais quoiqu'une coterie puisse se réunir dans les entre-sols des Tuileries, et, d'après son admission dans les assemblées de

la duchesse de Berri, se donner le titre de la *société du château*, quoique un satellite inférieur de cette planète puisse tourner dans le même orbite, en jetant une lumière moins éclatante, sous la dénomination de *société du petit château*, l'existence de l'une et de l'autre est parfaitement inconnue à la grande société, active, éclairée de Paris. Dans la vie privée comme en public, les plus hautes distinctions sont accordées au génie, au mérite, à la vertu, au patriotisme, à la gloire militaire, quand la trahison ne l'a point souillée, et à celle qu'on acquiert par des écrits tendant à perfectionner ou à charmer les hommes. D'ailleurs la *haute noblesse*, et ses amis les Anglais du bon ton, et les diplomates étrangers, ne pourraient lutter avec l'opulence excessive de la classe industrielle et des grandes dynasties de la Bourse. Qui pourrait, en effet, surpasser la magnifique hospitalité des Perrier, des Laffitte, des Ternaux, des Rothschild, etc., dont les réceptions sont caractérisées par une parfaite égalité; et où les préférences, si l'on y en re-

marque , sont en faveur des talens amusans , de la noblesse du génie , d'une célébrité bien méritée. Mais vous en jugerez par vous-même. Je dois ajouter cependant que le même principe paraît s'étendre jusque dans vos cercles exclusifs de Londres , où la plus agréable prend quelquefois le pas sur la plus noble , où la jeunesse , l'esprit , la beauté , ont un avantage décidé sur la morgue aristocratique d'une duchesse douairière. »

FROMOND.

INSTITUTION D'HORTICULTURE.

« *Des fleurs et des livres , voilà tout ce qu'il faut à ma vie !* » disait l'héroïque madame Roland , dont les goûts étaient aussi simples que son esprit était sublime. Je crois que Paris est le lieu du monde où de tels goûts peuvent être le plus facilement satis-

faits, car nulle autre part les livres et les fleurs ne sont aussi abondans, aussi peu coûteux. Un livre et un bouquet comptent parmi les nécessités de la vie; et les plaisirs les plus doux et les plus purs de l'intelligence et des sens, sont à la portée des plus humbles classes. Toutes les rues sont pleines d'étalages de fleurs et d'éditions à bon marché, où l'on peut avoir des violettes et du Voltaire à un prix avec lequel on pourrait à peine se procurer à Londres une primevère ou un Primrose.

Je suis presque persuadée que la nature a inventé de nouvelles fleurs depuis mon dernier voyage en France, afin de satisfaire aux nouvelles demandes d'une passion croissante pour ces productions aimables. Et si elle n'a rien créé de neuf, elle a peut-être copié les guirlandes de Bâton, les fleurs détachées de Nattier¹. Quoi qu'il en soit, je

¹ Les meilleurs fabricans de fleurs artificielles de Paris, qui sont parvenus à un tel point de perfection dans leurs imitations de la nature, que leur métier est devenu un art.

vois maintenant des fleurs que je n'avais jamais vues ; et soit indigènes , soit exotiques, ce sont de délicieuses découvertes. Dans l'ancienne France , dit le savant président de la Société d'Horticulture , on ne cultivait les jardins que *« pour nous fournir les plantes nourricières dont nous avons besoin , en réparant par une prompte et abondante reproduction la consommation de chaque jour , »* et le nom domestique du *potager* exprimait sa destination. Henri IV , dont l'éducation rustique et dure avait mis plus de connaissances utiles dans son esprit qu'il n'a jamais été permis à Fénélon ou à César Moreau d'en inculquer aux ducs de Bourgogne et de Bordeaux, Henri IV aimait l'agriculture , sentait son importance et prenait grand plaisir à parler avec son vieux jardinier Claude Mollet, *de la plantation des arbres et de la culture des hortolages*. Il fit plus que de parler , il donna une direction utile à son goût personnel , il fonda *une école de jardinage*, le jardin botanique de Montpellier , et fit planter de pruniers les

jardins des Tuileries : souvent il discutait sur les intérêts agricoles de la France et sur le *mesnage des champs* , avec le plus savant agronome du temps , Olivier de Serres.

Louis XIV multiplia les jardins royaux avec des dépenses énormes , et mit ses bocages et ses quinconces de Versailles sous la superintendance de Le Nôtre , et ses vastes orangeries sous celle de La Quintinie. Plumier , Tournefort et Fernel , qui furent envoyés en Amérique et dans le Levant pour en apporter des plantes exotiques , ne rapportèrent point de leurs voyages l'art de les cultiver ni le goût du jardinage. Diverses institutions , grandes et belles , consacrées à l'avancement de cette science , se sont succédé l'une à l'autre , pendant les règnes différens ; mais dans aucun temps , elle n'a été cultivée avec autant de zèle par les particuliers qu'elle l'est présentement , de même que tout ce qui est bon et utile. Les excellens ouvrages de Morel , de Thouin , de Bosc , sont dans toutes les mains ; et d'autres écrivains de marque sur cette branche de con-

naissances l'ont universellement répandue et ont provoqué de superbes établissemens privés.

Parmi ceux-ci, les magnifiques jardins de MM. Boursault, Vilmorin, Fulchiron, Soulange Bodin, etc., montrent les immenses acquisitions faites par l'horticulture pendant les douze dernières années en France, et l'avantage que ce pays a tiré à cet égard de la science des Jussieu, des Desfontaines et de tant de savans botanistes et horticulteurs¹. Nous avons déjà visité les célèbres jardins de M. Boursault, dans le voisinage de la Chaussée-d'Antin, quand nous reçûmes une invitation de M. et de madame Soulange Bodin à dîner et à passer un jour d'été au milieu des beaux sites qu'ils ont si heureusement embel-

¹ Bonaparte a plus fait pour cette science, que tous les rois ses prédécesseurs des *trois races*. Les amateurs de l'horticulture ne pourront jamais oublier non plus ce qu'ils doivent au goût et à la libéralité de la charmante femme qui fut, sous tous les rapports, la meilleure des épouses de l'empereur, l'impératrice Joséphine.

lis, les jardins de Fromond, si favorablement placés pour l'horticulture.

M. Soulange Bodin, que l'on regarde comme l'un des premiers agronomes de France¹, animé de l'amour du bien public qui se combine si généralement en France avec toutes les spéculations particulières, a récemment fondé un magnifique établissement pour servir d'école d'horticulture; là, aidé des lumières de plusieurs savans, il a fondé une chaire et une sorte d'académie de cette science, sous les auspices du directeur général de l'agriculture. Cette société a été inaugurée, le 14 mai 1829, par une cérémonie d'un intérêt vif et nouveau. Elle commença par la célébration d'une messe dans l'église de Ris, à laquelle assistèrent tous les élèves, les jardiniers et ouvriers de toute espèce employés dans l'établissement, et un grand nombre de propriétaires et d'habitans du voisinage. La première séance eut lieu le

¹ M. Soulange Bodin était directeur des jardins de la Malmaison.

jour suivant ; elle fut nombreuse et brillante , et composée , outre une partie de la compagnie de la veille , de la plupart des savans et des professeurs de Paris. Des discours analogues à la circonstance furent prononcés par M. Héricart de Thury, président de la Société horticultrale de Paris ; par le professeur Poitou , l'abbé Puy, et M. Boisbertrand , député , directeur-général de l'agriculture.

Les avantages que doivent produire de telles écoles pratiques de jardinage sur les premières et sur les dernières classes de la société , sont évidens et incalculables. Une bibliothèque est attachée à l'établissement , ainsi qu'un cabinet rempli d'instrumens aratoires de toutes sortes , et de modèles des inventions nouvelles qui ont été adoptées pour la culture , avec un herbier que les jeunes jardiniers peuvent consulter pour les recherches. En un mot , cette institution privée est conduite d'après les vues exprimées par le directeur-général , à l'ouverture de la première séance.

Instruire les hommes, c'est leur donner le moyen d'être heureux et de concourir au bonheur de ceux qui les entourent. — L'instruction fait aimer le travail ; et le travail crée des vertus aussi bien que des richesses.

Parmi les jours les plus instructifs et les plus agréables que nous avons passés à Paris, nous comptons celui qui s'écoula pour nous dans les jardins et les terres du délicieux Fromond, avec la famille aussi aimable qu'éclairée du chevalier Soulange Bodin.

FABRIQUES LITTÉRAIRES.

QUICONQUE n'a pas lu *les Soirées de Neuilly* peut se promettre une des plus amusantes lectures que la littérature moderne française puisse offrir. C'est une peinture philosophique, bien que légère, gaie et non satirique, des mœurs du jour. *Les Soirées de*

Neuilly sont dans cette forme dramatique si bien assortie à l'esprit français ; car quelle nation a le dialogue piquant des Français ? La conversation ordinaire en ce pays a une brièveté , un brillant , des tours épigrammatiques , des mots heureux qui n'exigent que bien peu d'arrangement pour être appropriés à la scène ; c'est pourquoi sa littérature légère fourmille de ces écrivains que M. Duval appelle , du haut de son classique génie , les *fabricans de vaudevilles*.

A l'occasion du dîner que l'on nous donna à Paris ¹, pour nous faire connaître quelques

¹ Chez M. Prosper D. de H..., fils d'un des membres les plus remarquables de la Chambre des Députés , et lui-même plein de talens. Je notai ce dîner parmi les plus agréables auxquels nous ayons pris part ; et je ne puis m'empêcher de rappeler aussi que nous eûmes l'honneur d'être invités à celui que donnent tous les mois les rédacteurs de la *Revue Encyclopédique*. Près de cent personnes , de tous les pays et des deux hémisphères , se réunissent ainsi pour échanger des connaissances , des idées utiles , et propager des sentimens bienveillans. Rien de plus intéressant , de plus touchant que cet assemblage de

jeunes auteurs de mérite qui avaient paru sur la scène littéraire depuis notre dernier séjour en cette ville , j'entendis nommer MM. Cavé et Dittmer , auteur des *Soirées de Neuilly*, dans la liste des invités , avec le vif plaisir qu'il est naturel de sentir quand on trouve l'occasion de connaître personnellement ceux que l'on connaît intellectuellement d'une manière agréable. La conversation de M. Dittmer tient tout ce que ses ouvrages promettent ; mais nous eûmes à regretter l'absence de son collaborateur M. Cavé, qui s'était fait excuser.

Ce genre de société de commerce littéraire est une chose que je n'ai jamais pu comprendre. A l'égard des perfectionnemens de détails qui peuvent être obtenus par les conseils d'un jugement supérieur, j'en ai moi-même éprouvé trop souvent l'avantage, pour nier leur possibilité. Mais quand il s'agit de for-

talens et de vertus ; et la bonté , l'hospitalité de notre excellent hôte , *le rédacteur en chef*, et ses flatteuses attentions pour nous , ajoutèrent infiniment à notre satisfaction.

mer un plan , d'en distribuer les parties , d'en composer ensuite un ensemble , ces associations de plusieurs personnes (à l'exception toutefois des ouvrages purement scientifiques) , m'ont toujours paru , depuis celle de Beaumont et Fletcher , jusqu'à celle de ces messieurs ci-dessus nommés , d'une difficulté que mon esprit ne pouvait résoudre. Quand on entend cependant des hommes tels que MM. Méry et Barthélemi ¹ , dire qu'ils vont travailler constamment ensemble , pour mettre la dernière main à leur ouvrage , et qu'ils espèrent que leurs efforts obtiendront du public les mêmes encouragemens qui ont été donnés à leurs premiers ouvrages , cela sonne tout-à-fait comme l'annonce d'une as-

¹ Célèbres à leur adolescence par une rare fraternité de gloire et de talens ; célèbres aussi par le courage avec lequel ils avaient attaqué , au fort de la puissance , des ministres qui se sont long-temps joués de la bonté du monarque. *Napoléon en Égypte* , poème étincelant de sublimes beautés , est un noble monument élevé à l'honneur d'une époque que les étrangers apprécient mieux que nous.

sociation de commerce ou de manufacture ; et je ne puis réellement me faire une idée claire de cette façon de composer. Une communauté d'efforts intellectuels pour le même objet me semble tout-à-fait opposée à la nature de la capacité littéraire , qui consiste surtout dans une concentration de puissance : Shakspeare , Milton , Molière , Voltaire , n'auraient probablement ni pu ni voulu écrire ainsi. Il est vrai que la plupart des actionnaires de ces entreprises littéraires ne peuvent être rangés à côté de ces êtres supérieurs , qui ne paraissent qu'à de longs intervalles pour illustrer une nation. Des talens inférieurs peuvent réunir leur petit trésor et l'aventurer dans la même spéculation , en se laissant aller au courant de l'inspiration du moment et confiant leur barque légère au caprice momentané du public. Ils ne visent qu'à l'amusement ou au profit direct , et n'ambitionnent point ces grandes renommées qui mènent à l'immortalité. Tels sont peut-être les aventuriers littéraires que M. Duval désigne comme *fabricans de vaudevilles* ,

et que M. Scribe a honorés du titre de *mes collaborateurs*.

A propos de cet écrivain fécond et populaire, si l'on veut connaître un mot capable de faire tomber un classique en convulsion, c'est le nom de Scribe. La fortune de cet auteur, le nombre de ses ouvrages, la faveur avec laquelle ils sont reçus, joints à son mépris pour les anciennes lois du théâtre, et à sa réputation croissant tous les jours, ont accru dans une proportion correspondante la rage, l'indignation des disciples constans d'Aristote et de Boileau. Le chef des modernes classiques dramatiques, M. Duval, a donné une description curieuse et fort plaisante de cette école de Scribe et de son fondateur, mais le jugement du public diffère néanmoins de celui de cet académicien.

Il termine en disant : « Ainsi, dans mon opinion, cet homme remarquable qui compte ses productions par centaines, a causé la chute du grand Théâtre-Français. »

On peut répondre à cette diatribe que s'il existait maintenant un Corneille, un Molière,

ils feraient ce qu'ils ont fait dans leur temps, et ce que font dans le leur MM. Scribe et compagnie. S'ils agissaient d'autre sorte, les théâtres qu'ils ont enrichis auraient fait banqueroute comme le grand théâtre, où l'on joue *le Misanthrope* devant les banquettes vides, où *le Tartuffe* n'est accueilli que pour montrer l'indignation publique contre les abus qui affligent spécialement la société.

Quelle que soit l'influence que ces associations littéraires peuvent avoir sur la précipitation, la négligence, la cupidité des jeunes auteurs, elles ne touchent en rien à la fortune bonne ou mauvaise du grand théâtre: Avec des talens tels que ceux que l'on possède, si le goût des drames classiques existait, les demandes seraient suffisamment remplies. M. Duval accuse du même crime, de conspiration anti-classique, les rédacteurs du *Globe*, les acteurs des Français, M. Taylor, le commissaire royal près de leur théâtre, le dernier ministre de l'intérieur, le goût universel de la politique, les journaux, les *maîtres claqueurs*, enfin *l'odieuse, l'infame*

censure. Mais la vérité est que le seul conspirateur contre le Théâtre-Français est le public de 1829, qui n'est plus le public de 1789. Depuis ce temps, la société a été détruite et reconstruite d'après de nouveaux principes. Le factum très-spirituel et très-amusant que M. Duval a mis à la tête de son œuvre romantique, car telle est, quoi qu'il en puisse dire, son *Charles II*, montre donc seulement ce qu'était la littérature dramatique avant la révolution ¹.

Les grands sujets épiques, soit dans la tragédie soit dans la comédie, autrefois si admirés, sont remplacés maintenant par des tableaux de genre, qui répondent mieux aux besoins d'un public trop occupé pour accorder l'attention suffisante à des tableaux d'un style plus élevé.

Dans cette classe de productions à la mode, nous avons distingué : *les Trois Quartiers*, par Picard et Mazères ; *le plus Beau Jour de ma vie*, par Scribe et Warner ; *la Demoi-*

¹ Préface de *Charles II* d'Alexandre Duval.

selle et la Dame, par Scribe, Dupin et de Courcy; *Vatel, ou le Petit-Fils d'un grand homme*, par Scribe et Mazères; *Tony*, par Brazier, Melesville et Carmouche; *Paris et Londres*, par Brissot et Joli. Même les vau-devilles de *la Contemporaine* et de *Marino Faliero*, nous ont paru excessivement risibles et de très-agréables compensations à *Nostradamus* et au *Dernier jour d'un condamné*, farces tragiques du faux romantisme.

Le succès de ces pièces et d'autres de la même école n'est pas borné à la France; les traductions que l'on en fait alimentent le théâtre anglais, et sont jouées dans toute l'Europe. Ainsi la décadence de *M. Scribe et de ses collaborateurs* ne peut arriver que par quelque grand événement qui désorganiserait la société pour la réédifier d'après des lois différentes, et laisserait ces écrivains dans le même abandon où les changemens récents ont jeté leurs prédécesseurs.

On se plaint généralement de la dégradation du théâtre anglais, qui ne vit maintenant

que sur les imitations des pièces françaises ; les causes de cette dégradation sont palpables : ce sont les *désagrémens* attachés à la profession d'auteur dramatique et la faible rémunération qu'elle offre , comparée à celle des autres branches de la littérature. En France , les auteurs ont un droit de tant pour cent sur la recette que produit leur pièce à chaque représentation : ce bénéfice est calculé d'après le nombre d'actes. La même loi est suivie pour les compositeurs de musique et de ballets. Les théâtres de provinces paient aussi les droits d'auteur , suivant un tarif établi d'après la population de chaque ville. Un écrivain populaire peut ainsi avoir à toucher des émolumens de vingt ou trente théâtres , le même soir. Les opéras comiques , les vaudevilles rendent beaucoup de cette manière. Une tragédie ou une comédie qui reste au théâtre peut , dans le cours de trois ou quatre ans , produire , par le seul *Théâtre-Français* , dix ou quinze mille francs à l'auteur , somme considérable en France , et cependant bien au-dessous de ce que rapportent la plupart

des pièces de Scribe ¹. La propriété des ouvrages reste aux familles des auteurs, dix ans après leur mort; et l'on fait actuellement des efforts pour l'étendre à quarante années.

¹ Scribe, ayant écrit pour les Français, l'Opéra-Comique, l'Opéra, les petits théâtres, jouit maintenant, dit-on, de plus de soixante mille livres de rente.

FIN DU TOME SECOND.



492.879

TABLE.

	Pages.
<u>Philosophie en France.</u>	<u>5</u>
<u>Sculpture française.</u>	<u>34</u>
<u>Matinées à Paris.</u>	<u>51</u>
<u>Robert Lefèvre.</u>	<u>80</u>
<u>Le Pape protestant.</u>	<u>92</u>
<u>Madame Jacotot.</u>	<u>103</u>

<u>Ameublement.</u>	110
<u>Au grand Voltaire.</u>	116
<u>Des Lecteurs et des Auteurs.</u>	122
<u>Dandies français.</u>	131
<u>Tortoni.</u>	141
<u>Opinion publique en 1829.</u>	152
<u>La Girafa.</u>	207
<u>Gérard. Sacre de Charles X.</u>	214
<u>Société philotechnique.</u>	222
<u>Béranger. Visite à la Force.</u>	237
<u>Collections particulières.</u>	258
<u>Société, les exclusifs.</u>	271
<u>Jardin de Fromond.</u>	275
<u>Fabriques littéraires.</u>	283

FIN DE LA TABLE.





A. VOLPARI
ROMA



